

UNIVERSITÉ DE PARIS - SORBONNE

PARIS IV

DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ARABES
ET ISLAMIQUES

THÈSE

de Doctorat d'État et Lettres et Sciences Humaines

LE GENRE PICARESQUE
DANS LES LITTÉRATURES ARABE,
ESPAGNOLE ET FRANÇAISE

TOME 2

Présentation : Mr. Zoubir DERRAGUI

Direction : Mr. Le Professeur Michel BARBOT

Mr. Le Professeur Pierre BRUNEL

Soutenance: Janvier 1988

UNIVERSITÉ DE PARIS - SORBONNE

PARIS IV

Doc - 013.08.02

جامعة بوبكر بلقايد * تلمسان *
كلية الآداب و اللغات
مكتبة اللغات الأجنبية

DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ARABES
ET ISLAMIQUES

Inscrit sous le N° 00.311....
Date le 31/01/2012....
Cote

THÈSE

de Doctorat d'État et Lettres et Sciences Humaines

**LE CENTRE PICARESQUE
DANS LES LITTÉRATURES ARABE,
ESPAGNOLE ET FRANÇAISE**

TOME 2

Présentation : Mr. Zoubir DERRAGUI

Direction : Mr. Le Professeur Michel BARBOT

Mr. Le Professeur Pierre BRUNEL

Soutenance: Janvier 1988

DEUXIEME PARTIE

LE ROMAN PICARESQUE ESPAGNOL :

GENESE, INFLUENCES ET EVOLUTION DU GENRE

CHAPITRE PREMIER

GENESE ESPAGNOLE ET INFLUENCE ARABE

I - Introduction

II - Genèse du roman picaresque espagnol

- A/ Editions, succès et continuations du Lazarillo
- B/ Contenu et forme du premier modèle régulateur
- C/ Chronologie des événements et authenticité historique

III - Problématique de l'influence

A/ Facteurs internes

- 1 - Conditions politico-économiques
- 2 - Conditions socio-morales
- 3 - Conditions culturelles
 - a) Picarisme contre Idéalisme
 - b) Spiritualisme et Erasmisme
 - c) Attribution nominative
 - d) Origine littéraire et folklorique

B/ Facteurs externes

- 1 - Tenants de l'influence européenne
 - a) Explication étymologique
 - b) Explication folklorique et littéraire
- 2 - Tenants de l'influence arabe

- a) Explication sociologique
- b) Explication étymologique
- c) Explication littéraire
 - Influence générale
 - Influence particulière
 - Intermédiaire juif

C/ Conclusion

CHAPITRE PREMIER

GENESE ESPAGNOLE ET INFLUENCE ARABE

I - Introduction :

En matière de littérature comparée, il est bien rare de trouver des recherches d'influences spécifiques et largement suffisantes, aussi bien sur le plan diachronique que synchronique, entre le roman picaresque espagnol et son émule, voire son antécédent arabe : les Maqāmāt. Hormis la thèse récente de M. Tarchouna (1), bien des remarques éparses, au sujet d'un lien relationnel possible entre les deux formes romanesques, ont été suggérées et des hypothèses émises dans des ouvrages ou articles à caractère philologique, historique, littéraire ou d'ordre plus général encore. Seulement, il leur manquait toujours le dessein comparatif (véritable) qui devrait s'appuyer sur les deux corpus pour faire ressortir "le jeu d'influences reçues ou exercées"

(1) Cette thèse intitulée Littérature arabe et roman picaresque espagnol est imparfaite : à la fois sur le plan méthodologique puisque l'auteur y compare des récits des Mille et Une Nuits (genre merveilleux) avec ceux des séances et des romans picaresques espagnols (genre à tendance réaliste) en tombant parfois dans l'anachronisme (ex : explication de la Séance par le picaresque, I, p. 67); comme sur le plan de la finalité comparative puisqu'il ne trouve, à un point près, aucune similitude entre eux (v. Conclusion, II, 412).

- selon l'expression de Paul Van Tieghem (1) - c'est-à-dire de dépasser les simples suggestions ou analyses partielles, tels les rapprochements étymologiques, pour arriver à un travail de comparatiste par l'étude des textes précis, par la mise en relief des points de rencontre ou de divergence à partir d'un modèle en prose devenu commun aux deux littératures (par-delà les frontières géo-linguistiques). Dès lors, les similitudes ou les différences constatées doivent, pour ne pas paraître fortuites ou occasionnelles, aller plus loin que les simples : observation, juxtaposition, convergence ou mise en parallèle pour déboucher sur un lien historique d'influence, un emprunt incontestable ressortant d'une thématique, d'une typologie de personnages, d'un canevas narratif ou tous réunis dans un genre bien défini.

En d'autres termes, il faudrait nécessairement situer la problématique sur le plan de l'histoire mais aussi sur les modalités de l'échange littéraire (opéré entre les Arabes et les Espagnols), sans pour autant négliger les canaux empruntés, les filières et les intermédiaires qui l'ont véhiculé de l'émetteur au récepteur. De là découle l'immense difficulté qui consiste à remonter la chaîne complète (émetteur-transmetteur-récepteur) d'une littérature médiévale qui cache son jeu et où la connexion d'une multitude de détails d'analogies remplace, très souvent, les preuves formelles d'une influence exercée ou subie. Cela ne doit pas, néanmoins, infléchir l'enthousiasme et la vitalité de la recherche car l'enjeu d'une littérature vraiment générale (2), rapprochant les nations et les cultures (3), impose la persévérance

(1) Voir : La littérature comparée, éd. 1931, p. 12.

(2) Voir : Essais de littérature (vraiment) générale d'Etiemble, éd. 1975, en 229 p. in-12°.

(3) "La littérature générale repousse donc les cloisons qui emprisonnent les littératures nationales. Elle lance des ponts d'une littérature à l'autre.

surtout quand il s'agit d'une étude sur les genres littéraires (1) dont l'universalité est chose certaine.

II - Genèse du roman picaresque espagnol :

Historiquement La Vida de Lazarillo de Tormes, oeuvre anonyme parue en 1553/54 (2), fut la première en date de la lignée picaresque espagnole. Même si le mot pícaro n'y figurait pas - en apparaissant ultérieurement chez Mateo Alemán - ce petit livre était, par les caractéristiques thématiques et formelles du picaresque, le véritable générique en Espagne d'un genre littéraire qui a connu un développement extraordinaire.

A/ Editions, succès et continuations du Lazarillo :

Dès son apparition, ce roman eut, la même année (3), trois éditions successives : à Burgos, à Alcalá de Henarès et à Anvers. Mais aucune ne serait la princeps aux yeux des critiques (4). Toutefois, et face aux idées an-

Mais ce n'est pas sa seule fonction : elle jette également des passerelles entre les différents arts et la littérature proprement dite" aux dires de S. Jeune dans Littérature générale et littérature comparée..., éd. 1968, p. 17.

(1) M.-F. Guyard écrivait à ce propos : "L'intérêt des recherches sur la fortune des genres est donc historique, mais actuel aussi"; voir : La littérature comparée, éd. 1978, p. 19.

(2) Voir : La Vie de Lazarillo de Tormes, éd. 1958, Introduction de M. Bataillon, p. 7-22.

(3) R. Foulché-Delbosc et J. Fitzmaurice-Kelly penchèrent pour une édition antérieure qui aurait servi aux trois autres; voir : Remarques sur Lazarillo de Tormes in Revue Hispanique, 1900, p. 81-86 et Histoire de la littérature espagnole, éd. 1928, p. 248.

(4) Voir : La vie de Lazarille de Tormès de A. Morel-Fatio, éd. 1886, Introduction, p. XVIII-XIX et Romans picaresques espagnols, éd. 1968, Introduction de M. Molho, p. XX (par exemple).

ticléricales du Lazarillo, le Saint Office s'en empara durant l'Inquisition, le mit à l'Index Expurgatorius en 1559; puis l'amputa de deux chapitres entiers avant de le remettre en circulation où il réapparut en 1573 (1), sous le titre du Lazarillo Castigado, et connut alors un vif succès de libraire.

Continuant son chemin et sa fortune, cet opuscule eut deux continuations importantes (2). La première imitation, ou Segunda Parte, fut publiée à Anvers en 1555 par l'éditeur Martín Nuncio (3) et sous un nom anonyme car d'un auteur différent qui voulait faire revivre Lazare dans de nouvelles aventures fantastiques. La seconde parut à Paris en 1620 portant la signature de H. Luna (4). Celui-ci procéda du même dessein pour répondre, sans doute, à la nature du goût et du succès de l'époque qu'a connu ce petit chef-d'oeuvre. Mais il faudrait attendre le XIX^e siècle pour revoir l'original primitif apparaître de nouveau, expurgé de ses additifs antérieurs. Ce qui n'empêchera guère son édition et sa traduction en différentes langues et dans de nombreux pays.

(1) Cette tâche revint à l'historiographe de Philippe II : Juan López de Velasco qui l'émonda, l'imprima et eut le droit exclusif de sa vente; voir : Etudes sur l'Espagne de A. Morel-Fatio, éd. 1888, T 1, p. 130-31.

(2) Voir les continuations du Lazarillo dans l'Introduction de M. Bataillon à V. L. T., p. 61-74. Une autre imitation célèbre, due à Juan Cortés de Tolosa et s'intitulant Lazarillo de Manzanares, est signalée par G. Ticknor dans History of Spanish literature, éd. 1849, T 1, p. 513.

(3) Voir : Histoire illustrée de la littérature espagnole de R. Larrieu et R. Thomas, éd. 1952, p. 200-03.

(4) Voir : La floraison du genre dans Le roman picaresque de M. Bataillon, éd. 1931, chap. III, p. 11-14. Il s'agit de Juan de Luna, interprète espagnol vivant à Paris, qui a montré dans cette continuation "un véritable acharnement contre l'Inquisition espagnole" en poussant son "anticléricisme à un point de rare truculence"; d'où sa circulation en Espagne sous le manteau selon M. Bataillon dans op. cit., Introduction, p. 69.

B/ Contenu et forme du premier modèle régulateur :

De quoi s'agit-il donc dans ce mince livre, lu par tous en Espagne et qui a ouvert la voie, servi de modèle à toute la génération picaresque postérieure ? En gros, c'est un roman autobiographique d'un certain Lazare (1), pícaro avant le nom (en littérature seulement) et qui tire de sa triste expérience personnelle une matière littéraire susceptible d'intéresser le lecteur, de l'amuser ou de l'instruire malgré son "grosero estilo escribo" (v. Prólogo). A travers ses Fortunas y adversidades (sous-titre de l'ouvrage) Lazare pauvre gueux, naïf et de basse extraction, raconte à la première personne le cycle misérable de sa vie, depuis son enfance jusqu'à son adolescence : âge où il entre au service de nombreux maîtres (mozo de muchos amos) tous mûs par le vice et rompus en filouterie.

(1) Voir résumés et études de ce roman chez E. Mérimée dans Précis d'histoire de la littérature espagnole, éd. 1908, p. 193; J. Hurtado-J. de la Serna-A. González Palencia dans Historia de la literatura española, éd. 1925, p. 401-04; J. Fitzmaurice-Kelly dans op. cit., p. 248-49; M. Bataillon dans Le roman picaresque, p. 2-7; J. Camp-D. Casanovas dans Esquisse de la littérature espagnole, éd. 1938, p. 49-50; J. Camp dans La littérature espagnole : des origines à nos jours, éd. 1947, p. 47-48; G. Cirot-M. Darbord dans Littérature espagnole européenne, éd. 1956, p. 87-88; J. García López dans Historia de la literatura española, éd. 1964, p. 181-84; E. Diez-Echarri-J.-M. Roca Franquesca dans Historia de la literatura española e Hispano-Americana, éd. 1966, p. 249-52; A. Valbuena y Prat dans Historia de la literatura española, éd. 1968, T 1, p. 513-24; F. Rico dans La novela picaresca y el punto de vista, éd. 1970, p. 13-45; J. L. Alborg dans Historia de la literatura española, éd. 1975, T 1, p. 772-96; J. V. Ricapito dans Introducción au Lazarillo de Tormes, éd. 1977, p. 11-81; Ch. V. Aubrun dans La littérature espagnole, éd. 1977, p. 32-33; D. Souiller dans Le roman picaresque, éd. 1980, p. 18-20; etc..

Dans ce monde à l'envers où l'honneur n'est qu'affaire d'apparence, où le clerc s'adonne aux trafics en tous genres et où le vagabond mendie - s'il ne vole pas - pour lutter contre la faim; Lazare, tente en vain une ascension sociale à travers tous les métiers possibles (d'un guide d'aveugle à la fonction de crieur public de Tolède). Chemin faisant, il s'exerce à la filouterie : tantôt vivant en parasite et tantôt profitant des occasions (ex : son mariage avec la concubine de l'archiprêtre) car tous les moyens sont bons - d'où son cynisme - pour se tirer d'affaire ou pour échapper à la misère de son origine infrasociale.

Dans ce genre de roman sérieux, satirique et comique à la fois, le premier ressort qui sous-tend la thématique : c'est la faim cruelle et non plus l'amour comme c'était le cas pour les romans de chevalerie. Ici, c'est la grande affaire de l'estomac qui sonne le creux; le livre c'est celui des pauvres gens de l'époque, si nombreux et si désespérés. Et si Lazare s'amuse à décrire ses épreuves, à dévider le fil de sa misérable vie ou à passer en revue les personnages fripons et les métiers, c'est pour mieux peindre les travers de la société espagnole avec un réalisme aussi cru que la cruelle et misérable vie des pauvres.

Cette forme autobiographique (simulée ou réelle) à structure épisodique (Lazarillo se composant de sept Tratados), en apparence fragmentée mais reliée organiquement par la thématique du picaresque ou de son personnage littéraire (un gueux se complaisant dans les bas métiers); cette sorte de confession romanesque à l'issue d'une expérience picaresque riche en événements et dont l'amoralité des actes racontés doit servir en définitive de leçon; cette satire sociale, notamment de toutes les valeurs de la noblesse (hidalguía, honra, etc.) et ce penchant vers le réalisme impitoyable des scè-

nes : tout cela va constituer le canevas du genre (1), exploité a posteriori par les continuateurs.

C/ Chronologie des événements et authenticité historique :

Lazare narre chronologiquement quelques événements importants de sa vie. Ces repères ou allusions historico-biographiques sont bien relatés dans l'opuscule, mais ils sont interprétés différemment par les critiques.

Dès l'âge de huit ans, Lazare perd son père qui, arrêté pour vol, fut banni (condamné aux travaux forcés) puis envoyé à l'expédition désastreuse de Djerba en 1510 (2) d'où il ne reviendra jamais. Devenu adulte, le gueux réalise un mariage profitable l'année où l'Empereur a tenu Cortès à Tolède (c.-à-d. en 1525 (3)).

Lazare serait alors né au début du XVI^e siècle (vers 1501 (4)) et son récit nous conduirait jusqu'à sa vingt-quatrième année environ. Ces événements relatifs au Lazarillo se situeraient "au plus tard en 1525" (5) selon

(1) R. Bjornson, après avoir analysé les caractéristiques formelles du Lazarillo, a donné les "trois éléments principaux de la tradition picaresque" (idem) dans sa thèse sur Le roman picaresque : genèse européenne et mutations américaines, éd. 1968, p. 16-18.

(2) Il y a divergence autour de la date exacte de cette expédition, menée par D. García de Toledo, dont l'échec ruina totalement l'ambitieux projet de l'Espagne d'une possible conquête de l'Afrique. Celle de 1510 est la plus communément admise, bien que M. Bataillon ait opté pour celle de 1520 : date de la prise de Djerba par D. Hugo de Moncada. Voir : Introduction à V. L. T., p. 17.

(3) Voir : M. Molho dans op. cit., p. XX et M. Bataillon dans idem, p. 17-18 (avec la date de 1539).

(4) ou 1511 selon l'hypothèse de M. Bataillon dans idem, p. 17-18.

(5) Voir : Romans picaresques espagnols, p. XX et surtout l'allusion aux "soudis du Roi de France" qui "sont vraisemblablement ceux de François I^{er} prisonnier à Madrid après le désastre de Pavie" en 1525.

M. Molho mais au-delà dans l'hypothèse de M. Bataillon (1) qui l'appuya par quelques faits marquants d'histoire sociale de l'Espagne (aux alentours de 1540-50), notamment l'organisation de la défense des villes contre les mendians-oisifs par suite de mauvaises récoltes (de céréales).

Enfin, c'est cette historicité des faits - même présentés sous l'artifice autobiographique - qui donne un halo de véracité et de sincérité à l'oeuvre picaresque, laquelle reste après tout une tranche de vie du monde inférieur des picaros.

III - Problématique de l'influence :

Restée fort célèbre, la phrase "comparaison n'est pas raison" d'Etienne est là pour souligner la difficulté, voire l'écueil des recherches comparatives. En effet, la comparaison ne doit pas être une fin en soi - telle une pure méta-littérature - mais plutôt un point de départ, un outil de travail en vue d'une recherche d'influences ou de sources d'influence dans la chaîne : émetteur \leftrightarrow récepteur (2). D'où notre problématique : car il ne faut surtout pas faire coïncider de force les analogies ou les ressemblances, mais de faire la part des choses entre ce qui est proprement original, donc national (s'agissant de la littérature espagnole) et ce qui a été apporté par l'autre littérature étrangère (en l'occurrence celle arabo-hébraïque). Se plaçant dans l'axe du récepteur, ces emprunts (thématiques ou formels) doivent être cir-

(1) Son hypothèse ruinerait d'ailleurs l'attribution de l'oeuvre à Mendoza et à Sigüenza puisque "le livre n'aurait pu être écrit qu'à partir de 1539" ou plus encore "vers 1550, peu avant de le publier"; voir : Introduction à op. cit., p. 18-19.

(2) Voir : Qu'est-ce que la littérature comparée ? de P. Brunel, Cl. Pichois et A.-M. Rousseau, surtout chap. II : Les échanges littéraires internationaux, p. 31-64, éd. 1983.

conscrits exactement et objectivement afin de ne point altérer le génie propre à chaque littérature et de permettre une meilleure compréhension de l'un par l'autre dans des rapports de dépendances réciproques ou d'échanges fructueux.

A/ Facteurs internes :

1 - Conditions politico-économiques (1) :

L'apparition du roman picaresque a presque coïncidé avec le règne de Philippe II (1556-98). Les deux chefs-d'œuvre du genre : Lazarillo de Tormes et Guzmán de Alfarache parurent respectivement en 1554 et en 1599. Est-ce par le fait du hasard ? Ou bien parce que la situation politico-économique, en déterioration constante, le laissait présager ?

Certes, l'édification de l'unité nationale imposa à l'Espagne une lutte acharnée contre les Maures qui s'acheva en 1492 par la reconquista totale de l'Andalousie. Néanmoins, et avec la découverte de l'Amérique génératrice d'une brusque croissance (et d'une prospérité illusoire), l'Espagne resta encore fortement imprégnée d'une mentalité médiévale (rétrograde) puisqu'elle s'engagea, au nom de l'Hispania cristiana, dans un impérialisme conquérant où l'accent était mis sur les valeurs militaires et guerrières au détriment d'un renouvellement économique salutaire.

L'Espagne garda donc ses structures économiques archaïques (sous-développées) et n'a pu s'adapter efficacement au capitalisme naissant. L'afflux des métaux précieux (or, argent) n'a guère profité à l'Espagne : il n'a fait

(1) Pour tout ce chapitre se référer à : l'Histoire de l'Espagne de P. Vilar, éd. 1973, p. 26-42; L'Espagne de Charles Quint de P. Chaunu, éd. 1973, en 2 vol. in-8°; Un Siècle d'Or espagnol de B. Bennassar, éd. 1982, p. 13-324 et Le roman picaresque de D. Souiller, chap. La problématique sociale, p. 7-16.

que transiter en créant même une flambée de prix des produits de base (grain, blé, pain, viande, laine, vêtements etc..), un exode massif des éléments productifs de la nation vers le Nouveau Monde (ex : émigrants à la recherche de la fortune et soldats en guerre) (1) et une contribution directe à l'immense effort de guerre sous forme d'interminables expéditions militaires menées par les Habsbourg.

Au déséquilibre économique entre le Nord et le Sud (minifundio contre latifundio), sont venus s'ajouter : une forte croissance démographique (6,76%), une omnipotence des villes, un dépeuplement progressif des campagnes, un déclin de l'agriculture à régime latifundiste, un essoufflement de l'industrie, une bourgeoisie active inexistante et surtout l'irrémissible mépris du travail au sujet duquel le contemporain castillan Alejo de Vanegas écrivait dans Agonía del transisto de la muerte : "L'Espagne est le seul pays où l'on considère le travail manuel comme une tare; c'est ce qui explique cette foule d'oisifs et de femmes de mauvaise vie" (2).

Ainsi l'on a négligé nationalement le travail, "véritable source de richesse" (3) et moyen régulier de subsistance, pour s'attacher à une splendeur de façade : nobles cantonnés dans une conception médiévale du sang et du

(1) Voir à ce sujet : Espagne du XVI^e siècle de J. Pérez, éd. 1973, chap. La montée des picares, p. 33-37.

(2) Voir : L'homme espagnol : attitudes et mentalités du XVI^e au XIX^e siècles de B. Bennassar, éd. 1975, p. 195. Voir également J. Pérez (dans idem, p. 140-42) qui donne le texte entier sur les péchés caractéristiques des Espagnols dont le mépris du travail vient en seconde position.

(3) Citation empruntée à R. Larrieu et R. Thomas dans op. cit., p. 200.

lignage (1), d'une part; et le reste (du peuple) partagé entre les aventures malheureuses des Indes ou mû par la vie facile des vagabonds-oisifs d'autre part.

Etat économique décadent ou en crise certes (à l'image d'un prolétariat sans travail, d'un artisanat en ruine et d'une paysannerie privée de terres (2)) mais qui fut conjugué à d'autres malheurs naturels (3). Il y eut des calamités de toutes sortes : disettes, mauvaises récoltes et famines. En 1521, la Castille fut durement frappée par la famine. En 1525, une impitoyable sécheresse ruina l'Andalousie; puis le phénomène devint partout menaçant avec son cortège de denrées rares, de manque de subsistance et de faim tout court (4). Il y eut également de nombreuses épidémies (5) : peste - "structure du siècle" selon l'expression de F. Braudel - coqueluche, dysenterie, typhus, maladies vénériennes et contagieuses qui ravagèrent l'Espagne en grossissant les bataillons des sinistrés, voire des misérables.

(1) Voir l'intéressante thèse de A. A. Sicroff sur Les controverses des statuts de "pureté de sang" en Espagne du XV^e au XVII^e siècles, éd. 1960, en 319 p. in-8°.

(2) Voir : La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or de M. Defourneaux, éd. 1964, p. 250-51.

(3) Voir à ce sujet : La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II de F. Braudel, éd. 1966, T 1, p. 300-06.

(4) "Pour le Corregidor de Tolède (par exemple) la faim est une seconde maladie et non moindre", p. 69 des Recherches sur les grandes épidémies dans le Nord de l'Espagne à la fin du XVI^e siècle.. de B. Bennassar (éd. 1969).

(5) Ex : celles de 1504-06, de 1527-30, de 1540-41, de 1557-58 et de 1575-77 citées par F. Braudel dans idem, T 1, p. 304-06. Se référer également à B. Bennassar dans idem, p. 36-44, chap. Géographie et chronologie de l'Epidémie et p. 52-53, chap. Aspects sociaux.

Cette situation économique préoccupante, touchant les pauvres seulement (les riches fuyant toujours les calamités), ne pouvait qu'engendrer le phénomène picaresque : socialement et littérairement (1).

2 - Conditions socio-morales :

Le déclin économique ininterrompu a eu pour effet immédiat la détérioration du climat social au profit toujours de la noblesse et du clergé (1/10^e environ de la population). Ce florilège d'inégalités sociales (2), par le sang et par l'argent, a schématiquement divisé la nation espagnole en deux catégories : les possédants (2 à 3% ayant 97 à 98% de la terre et 95% de la richesse) parmi la noblesse, le clergé et la bourgeoisie juive (éliminée dès 1525 par le courant inquisitoire) et les possédés (3) qui formèrent l'armée des pícaros, venus de tous les horizons.

Le premier symptôme est apparu avec la loi du 12 février 1502, loi qui chassa les Maures de la Castille et du Léon. Toutefois leur jeune descendance, restée sur place, se transforma vite en un sous-prolétariat permanent à la recherche de subsistance à travers les grandes villes de la Péninsule (4).

En agriculture, le système féodal latifundiste a créé une masse de paysans sans terres. Ecrasés par l'impôt (dîme 7 à 8% du revenu agricole, droits

(1) Même Sainte Thérèse d'Avila se plaignait dans El libro de las Fundaciones (Oeuvres complètes, éd. 1963, II, p. 19-242) et dans sa Correspondance (éd. 1959, p. 11-840) des difficultés qu'elle rencontrait à nourrir décemment ses religieuses.

(2) B. Bennassar a chiffré l'écart de "1 à 2000"; voir : Un Siècle d'Or espagnol, chap. Un florilège d'inégalités, p. 165-68.

(3) "Il y avait en revanche plus pauvre que le manoeuvre de Valladolid.. assuré de 300 jours de travail par an" selon B. Bennassar dans idem, p. 166.

(4) Sur cette question, voir : Le génie de l'Espagne. Etudes historiques et littéraires de P. Bernadou, éd. 1943, p. 164-65.

seigneuriaux l' et les intérêts de l'usure) ou chassés de leurs terres, ils sont devenus soit des ouvriers vivant dans la dépendance des représentants de l'aristocratie, soit des vagabonds condamnés à la mendicité (1) et aux méfaits divers.

D'un autre côté, les guerres interminables ont eu, pour conséquence, la formation de groupes de soldats invalides qui vécurent de la charité publique en étalant ostensiblement leurs blessures (2) pour apitoyer les âmes généreuses.

Même les étudiants qui, sous le coup de mauvaises fréquentations ou par goût d'une vie facile (car dédaignant le travail manuel), devinrent des gorriones en grossissant les rangs des pícaros pour faire face à la "hambre veterana y estudiantina" (3), c'est-à-dire à cette vie précaire au jour le jour.

Faut-il encore citer les artisans appauvris, les hidalgos ruinés, les moines défroqués, les enfants abandonnés (nés pícaros et mourant tels) et les esclaves qui contribuèrent à la floraison de la faune picaresque ? Il s'agit de tout un monde - classé d'ailleurs, par certains, selon un ordre de nocivité - où l'on retrouve des déclassés de toutes sortes : ceux (inoffensifs) du travail d'abord comme les laquais, les servantes, les marmitons, les soldats démobilisés; ceux ensuite de la société comme les vrais handicapés : infirmes et aveugles; ceux plus ou moins picarisés comme les vagabonds, gitans, artis-

(1)(2) Voir : La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or de M. Defourneaux, p. 250-63.

(3) Voir l'intéressant ouvrage sur La vie universitaire dans l'ancienne Espagne de G. Reynier, éd. 1902, p. 62-69 et quelques détails sur la vie universitaire de Guzmán dans Romans picaresques espagnols, V. G. A., II, L. III, chap. IV, p. 663-66.

tes et musiciens en difficulté; enfin la vraie canaille (dangeureuse) des rufians, délinquants, voleurs, escrocs, bandits, souteneurs, prostituées, maquerelles, truands, assassins, etc.. (1).

Cette gente del hampa (gueux, oisifs misérables et parasites) survivait grâce à la sopa boba - unique nourriture des affamés - distribuée aux portes des monastères. Ces hampones, ces sopistas, ces gens en guenilles, ces pauvres authentiques furent la vraie vérité de l'Espagne (2) du Siècle d'Or.

Pícaro, puis picarisation sociale ont donc existé (3) et préparé le terrain à la naissance du roman picaresque qui n'a fait que refléter une situation sociale donnée, un état économique décadent dans lequel les problèmes "des revenus et de la faim" étaient vitaux pour la majorité du peuple espagnol (4) victime des temps difficiles (5).

Si donc la littérature espagnole a fait du pícaro un type littéraire, elle ne l'a pourtant pas créé puisque tout concourait "à assurer l'expansion du picarisme" aux dires de Michel Devèze (6). D'ailleurs, hommes politiques

(1) Voir : Recherches sur le "Refranero" castillan de L. Combet, éd. 1971, chap. Les déclassés, p. 258 et chap. VII : Los marginales. El mundo del hampa y de la prostitucion, p. 378-80.

(2) Voir : F. Braudel dans op. cit., T 1, p. 407-18.

(3) Voir l'étude anthropologique de R. Sallilas dans El delincuente español. Hampa, éd. 1898, p. 127-517.

(4) Voir les trois articles suggestifs sur la réalité picaresque de l'Espagne dans Roman picaresque. Réalisme et fiction (I, II, III) de O. Borgers in Les Lettres Romanes, 1960, vol. XIV, n° 4, p. 295-305; 1961, vol. XV, n° 1, p. 23-38 et vol. XV, n° 2, p. 135-48.

(5) Voir : Les gueux d'Espagne. Lazarillo de Tormes, article publié par A. Barine dans Revue des Deux Mondes, mars 1888, vol. LXXXVI, p. 870-904.

(6) Voir : L'Espagne de Philippe IV (1621-65), éd. 1970, T 2, p. 405-09.

et moralistes avaient déjà pris le problème du paupérisme à bras le corps. Dès 1518, les Cortès s'en inquiétèrent. Face à cette marée humaine d'oisifs, elles voulurent apporter remèdes et solutions par la fixation, le tri et l'organisation rationnelle des pauvres comme de la charité publique (1). Mais le temps passa et les choses s'aggravèrent. La montée des pícaros continua inexorablement sa courbe ascendante; les villes se surpeuplèrent de mendiants et de vagabonds (ex : Seville "Mecque des pícaros au temps de Philippe IV") au détriment des campagnes. D'où l'intervention, en 1530, du Pouvoir Central auprès des villes afin qu'elles prennent en charge l'assistance des pauvres tout en traquant efficacement les simulateurs (2) et les marginaux en rupture de ban.

En 1526, l'humaniste valencien Luis Vivès proposa dans De Subventionne pauperum, et face au triste spectacle de la misère physique, une réorganisation totale de la charité publique en vue de la mise au travail des mendiants valides (à bon marché pour les manufactures) et l'enfermement des autres dans des dépôts publics (3).

En 1598, ce grand débat sur la pauvreté trouva, dans les éditions simultanées de l'Amparo de pobres de Cristobal Perez de Herrera et du Guzmán de Alfarache de M. Alemán, un appui solide. La protection des véritables pauvres et l'élimination des simulateurs étaient à l'ordre du jour des traités poli-

(1) Voir à ce sujet : J. Pérez dans op. cit., p. 35-37.

(2) Voir par exemple : L'enfermement des pauvres en Espagne à la fin du XVI^e siècle, article de M. Cavillac publié dans Actes de la picaresque européenne, éd. 1976, p. 45-82.

(3) Voir à ce propos : B. Barrassar dans Un Siècle d'Or espagnol, p. 195-215; M. Bataillon dans ses Cours publiés in Annuaire du Collège de France, 1949, p. 209-17 et dans Pícaros y picaresca, éd. 1982, chap. I : Hacia los pícaros como realidad social, p. 19-25.

tico-moralistes pour venir à bout du gonflement incessant du paupérisme. Ce fut alors une dangereuse tentative de laïcisation de la bienfaisance qui substitua, à la notion de la charité chrétienne, la sécurisation socio-morale de l'assistance par l'internement, le travail forcé et l'enfermement des marginaux : sources de tous les péchés (maux et vices) de l'Espagne.

Finalement, que faut-il incriminer : le mépris du travail, la paresse des espagnols, l'attrait du gain facile ou les conditions socio-économiques favorables aux privilégiés parmi les riches, les rentiers et les grands propriétaires (2 à 3% de la population) mais désastreuses pour le reste (alors que tous ne vivaient que grâce à l'effort d'une minorité de la population active) ?

Quant à la situation morale, elle fut celle du picarisme. L'apparition même des œuvres picaresques traduisait sensiblement le relâchement général des mœurs. L'effondrement de l'idéal chevaleresque (honneur, amour chaste, foi conquérante, etc.), sous les coups de boutoir du roman picaresque, reflétait bien la crise morale survenue durant le XVI^e siècle et même au-delà (1). D'ores et déjà, signalons la perversité d'un certain clergé dans Lazarillo de Tormes, les mœurs légères dans Célestine, l'apparence de l'honneur dans Guzmán de Alfarache; en un mot, le non respect des conventions socio-morales (2) qui n'apportèrent rien aux exclus, pour lesquels pauvreté signifiait souvent misère et meurt-la-faim.

Même si M. Devèze en conclut : "Cette sympathie de la littérature

(1) Voir : M. Devèze dans op. cit., chap. Libertinage et vie picaresque, T 2, p. 397-404.

(2) Rodriguez Marin ne disait-il pas de Séville : "A Séville tout est pícaro jusqu'à l'air qu'on respire" !; voir : idem, T 2, p. 406.

pour la vie dérégulée est aussi en soi un grave signe de dégénérescence" (1); le fait est que toutes les structures économique-socio-morales de l'Espagne (inégalité contrastée, pauvreté généralisée, libertinage etc..) étaient à la dérive parce que trop archaïques, sectaires ou gangrénées par de nombreux maux dont l'armée des pícaros (ou déchets humains) ne fut que le triste résultat (2).

3 - Conditions culturelles :

L'ambiance culturelle battait son plein en Espagne durant le Siglo del Oro. Preuve en est le foisonnement des genres romanesques et, ultérieurement, le développement extraordinaire de l'art dramatique avec Lope de Vega notamment. Plus que toute autre nation, l'Espagne a donc contribué à la floraison du genre roman - qualifié de "très espagnol" par Maurice Legendre(3) - et à son établissement dans la littérature universelle.

a) Picarisme contre Idéalisme (4) :

S'il est un fait remarqué et remarquable dans la littérature espagnole, c'est l'apparition contrastée ou alternée des formes romanesques qui ont jalonné son histoire littéraire durant le XVI^e siècle (5). Il y eut d'abord

(1) Op. cit., T 2, p. 406-07.

(2) "On voit donc assez bien comment l'état économique, social et religieux de l'Espagne favorise à un moment donné la généralisation de.. l'esprit picaresque", écrivait M. Bataillon dans Le roman picaresque, p. 17.

(3) Voir : La littérature espagnole, éd. 1930, p. 57.

(4) Voir, dès à présent, l'article de R. Caneva intitulé : Picaresca : anticaballería y realismo et publié dans Universidad de Antioquia, fév. 1953, n° 110, p. 373-89.

(5) Voir la notion "d'alternance contrastée des genres" qui caractérise la littérature espagnole d'après J. Descola dans Histoire littéraire de l'Espagne de Sénèque à García Lorca, éd. 1966, p. 110.

les romans de chevalerie qui jouirent l'une prospérité incontestable avec les Amadis (1^{re} éd. de l'Amadis de Gaule en 1508) et les Palmerin (le Palmerin l'Angleterre date de 1544) car un tel genre correspondait parfaitement au goût - féru l'amours chastes et le prouesses chevaleresques - et aux moeurs de l'époque, surtout sous le règne de Carlos V (1). Ensuite, vint le roman pastoral (assez opposé) né au contact de son modèle italien l'Arcadia de Sannazar avec ses bergers de salon, aimants et galants (2). Ce fut au tour de la Diana (1542-45) de Jorge de Montemayor et de l'Astrée (1607-28) d'Honoré d'Urfé de faire le délice des lecteurs européens.

Enfin, c'est dans ce même contexte littéraire d'émulation que s'inscrit le premier roman "del gusto picaresco" (3). Aux faux sentiments (relatifs à la courtoisie, la délicatesse et la chevalerie) ainsi qu'au manque de naturel d'un monde de conventions (des nobles ou des bergers), la nouvelle du Lazarillo nous propose la gente de la canaille et des vauriens. Par contraste donc ou par opposition à l'idéalisme de façade et à l'irréalisme d'un univers rêvé, l'auteur du Lazarillo a voulu montrer le côté pittoresque et réaliste d'une classe inférieure des "laissés-pour-compte". Par nécessité aussi, l'on a dû renouveler "l'intérêt épuisé" - expression empruntée à Eugène Baret (4) -

(1) Voir : H. Guillemain dans op. cit., chap. IV : Les romans de chevalerie et chap. V : Le roman pastoral, p. 47-51.

(2) Voir : J. Camp dans op. cit., chap. B) Le roman pastoral, p. 43-44.

(3) Écoutons E. Mérimée dire : "C'est un fait remarquable en vérité que la même décade (1550-60) ait vu paraître trois oeuvres romanesques qui devraient donner naissance à une longue postérité d'imitations fameuses et fonder trois genres nouveaux : le roman morisque, le roman pastoral et le roman picaresque"; voir : op. cit., p. 190 et chap. 6 : La littérature romanesque, p. 185-90.

(4) Voir : Histoire de la littérature espagnole, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, éd. 1863, p. 497-98.

porté à la société polie et raffinée, décrite par le cycle extravagant et monotone des romans pastoraux ou chevaleresques, pour s'occuper de la faune picaresque. L'avènement du picarisme en littérature, c'est le réalisme d'en bas opposé à l'idéalisme d'en haut, fortement exagéré par la précédente tradition littéraire(1) qui n'a pas su voir l'état réel de l'Espagne d'alors ou qui se complaisait dans une irréalité sécurisante, loin du mal du siècle (2).

Or, la condamnation du roman de chevalerie(3) était monnaie courante

(1) Même le roman morisque, qui fut un dernier et pathétique hommage rendu par les vainqueurs aux vaincus, n'échappait point à cette tendance idéalisante, à ses sentiments délicats avec lesquels on peignait l'ennemi d'hier en lui rendant l'honneur dû à son rang comme l'exigeait l'esprit chevaleresque.

Deux importantes nouvelles furent dédiées aux morisques :

- la première est celle de Ginés Pérez de Hita (m. en 1619) sous le titre d'Historia de los bandos de Zegries y Abencerrajes o Guerras civiles de Granada. Elle comprend deux parties : El Abencerraje (1572) qui raconte la chute de Grenade en 1492 et met en scène le Rey chico de Grenade (vaincu malheureux) avec les Rois catholiques vainqueurs; et Guerras civiles de Granada (1595) qui relatent la grande rébellion de Grenade et des Alpujarras durant les années 1569-71.

- la deuxième est la charmante nouvelle de D. Rodrigo Naváez (en quelques pages) intitulée Historia del Abencerraje Abindarráez y de la hermosa Jarifa et parue en 1565 dans Inventario d'Antonio de Villegas.

Ce genre devint également à la mode et eut un engouement certain. Voir à ce sujet : E. Mérimée dans op. cit., p. 189-90; J. Hurtado.. dans op. cit., T 1, p. 383-85; J. Camp dans op. cit., p. 44-45; G. Cirot-M. Darbord dans op. cit., p. 84-87; etc..

(2) A. Morel-Fatio écrivait dans la Préface à V. L. T. : "Après l'idéalisme outré.., voici le réalisme éhonté et brutal des Célestines et des nouvelles picaresques", p. IV.

(3) Voir : Erasme et l'Espagne.. de M. Bataillon, éd. 1937, p. 655-65. En ou-

chez les critiques et moralistes espagnols de l'époque. De Luis Vivès à Cervantès, il y eut une pléthore de déclarations hostiles à toute littérature chevaleresque. Celle-ci était considérée comme divertissante, immorale, mensongère et vaniteuse.

Qu'il s'agisse de Luis Vivès dans Instruction de la femme chrétienne (puis dans De disciplinis), de Diego Gracian de Alderete dans Préface au Moralia de Plutarque (1548), de Pedro Mexía dans Historia imperial y Cesarea (1545) ou de Mateo Alemán dans Guzmán de Alfarache (1) par exemple : tous l'ont jugée avec une sévérité exemplaire au point que les Cortès réunies à Valladolid en 1555 (juste une année avant la publication du Lazarillo) demandèrent purement et simplement la destruction de ces livres.

Sans doute, il fallait à cette nouvelle humanité naissante une thématique diamétralement opposée à celle de ces "entremetteuse(s), mère(s) d'immoralité" comme disait Vivès au sujet de cette littérature chevaleresque. De là la venue du Lazarillo, à la fois en réaction (2) mais aussi pour combler le vide laissé par les autres en substituant, à l'image idyllique d'une conception moyenâgeuse de l'homme, une "stylisation narquoise de l'expérience

tre, l'auteur cita un texte significatif de Vivès dont voici un extrait : "Ces livres peuvent chatouiller passagèrement la volupté. Ils ne peuvent ni instruire l'esprit, ni guider la conduite. Ils ont, hélas, conquis tout un public d'oisifs, dont l'esprit, semblable à un estomac gâté par l'abus des sucreries, ne tolère plus d'autre nourriture", p. 656; idem.

(1) Voir : R. P. E., V. G. A., II, L. III, chap. III, p. 644-45.

(2) Lisons à ce propos dans Historia de la literatura española de J. Hurtado.. : "Es posible que la aparición de la novela picaresca se explique, al menos en parte, como reacción directa contra el artificio y la falsedad de la novela de caballerías", T 1, p. 337.

Elle surgit, dès 1607, chez le bibliographe belge Valère André dans Catalogus clarorum Hispaniae scriptorum. Mais le Père André Schott fut plus réservé - voir l'expression "putator=on pense" - dans son Hispaniae bibliotheca (1608) et A. Morel-Fatio plus sceptique encore au XIX^e siècle (1).

Auparavant, le Frère José de Sigüenza, auteur d'une Historia de la Orden de San Jerónimo (1605), attribua la composition de ce livre au moine hiéronymite Fray Juan de Ortega d'après une tradition de son ordre et alléguant comme preuve le "brouillon" trouvé, écrit de sa main. Ce fut l'attribution la plus ancienne à un moine réformateur (2). Celui-ci, ne pouvant se détacher entièrement de cette composition de jeunesse et ne voulant sans doute pas compromettre la gravité de son habit, aurait gardé l'anonymat après sa nomination comme général de son Ordre (1552-55).

Fonger de Haan proposa en 1895 (3) d'attribuer l'opuscule à Lope de Rueda, auteur de pasos et de modeste condition comme le héros du Lazarillo. Toutefois, il n'est pas nécessaire de faire coïncider l'homonyme - Lázaro - avec le personnage historique pour résoudre le problème.

Puis en 1914, J. Cejador y Frauca suggéra le nom de Sebastián de Ho-

(1) "Affirmons-le hardiment, cette tradition ne repose sur rien de solide", ou bien "cela ne pèse pas une once" écrivait-il dans la Préface à V. L. T., p. XV.

(2) Cette hypothèse a beaucoup séduit M. Bataillon, si elle n'a pas emporté son adhésion : "Pourquoi un moine humaniste, d'intelligence particulièrement ouverte, d'esprit un peu inquiet et ami des nouveautés, n'aurait-ils pas composé Lazarillo de Tormes avant ou après sa prise d'habit ?"; voir : Introduction à V. L. T., p. 15. Auparavant, et dans Le roman picaresque, il lui opposa le simple "on-dit", p. 9.

(3) Voir : An outline of the history of the novela picaresca in Spain, éd. 1903, (thèse de 1895) chap. II-Lazarillo de Tormes, p. 9-14.

rozco (écrivain ayant vécu à Tolède sous le règne de Philippe II) en s'appuyant sur la verve satirique et le thème du mendiant aveugle, communs aux Lazarillo-Cancionero (simple coïncidence ?); mais l'anonymat du Lazarillo resta tout de même car les liens de Horozco, avec le milieu ecclésiastique, l'empêchèrent d'en réclamer la paternité (1).

Dernièrement encore, Américo Castro trouva une autre parenté. Interprétant l'esprit du Lazarillo, il postula que ce dernier fut l'oeuvre d'un juif converso. Sa conviction fut basée sur la conception générale du livre (vision juive de la création du monde, expression révélatrice "oriar de nuevo", amertume de la persécution etc..) qui l'autorisa à affirmer sans ambage : "je suis persuadé que l'auteur du Lazarillo en était un" (2), c'est-à-dire un hispano-hébreu.

Enfin, M. Bataillon n'écarta pas non plus l'idée d'un écrivain espagnol, "vivant dans les Flandres" ou étant familier avec elles (3). Se référant à l'édition de 1553 du Lazarillo, il déclara cette hypothèse recevable et appuya même celle d'Américo Castro - pour qui l'oeuvre serait la création d'un nouveau chrétien - vu le rôle commercial joué par les conversos en Flandres, à Bruges et à Anvers notamment.

En conclusion, aucune de ces attributions - y compris celle plus récente relative à Herman Núñez - ne satisfait à un examen critique rigoureux et n'emporte, par conséquent, notre totale adhésion. Certes, l'écrivain appartiendrait à une famille de libres esprits mais l'anonymat lui sied à merveille. Donc, et en dehors d'une preuve décisive, c'est Lazare qui est censé

(1) Voir : Introducción à La vida de Lazarillo de Tormes, éd. 1914, p. 35-68.

(2) Voir : Réalité de l'Espagne, éd. 1963, p. 595.

(3) Voir : Introduction à V. L. T., p. 16.

l'avoir écrit. Narrateur et héros de ses propres aventures, il relégua pourtant dans l'oubli celui-là même qui l'aurait peut-être créé.

d) Origine littéraire et folklorique :

Outre le fait légitime de vouloir mettre un nom typiquement espagnol sur l'auteur du Lazarillo, certains critiques se sont attachés à lui trouver une origine littéraire ou folklorique parfaitement espagnole. D'abord, le nom "Lazarillo" (1) ne figurait-il pas dans Retrato de la Lozana Andaluza (1528) (2) : oeuvre de structure analogue (3) du curé de Vallo de Cabezuela, Francisco Delicado ? Plus encore, Lazarillo ne serait-il pas le descendant - en droite file - d'une tradition littéraire bien établie (4) puisque remontant jusqu'au Moyen Age ?

Cette tradition serait celle de Juan Ruis (ou archiprêtre de Hita) dans El libro del buen amor (v. 1330) où il décrit ses expériences vagabondes, ses plaisirs terrestres sur un fond de décomposition sociale (déjà !); ou bien celle d'Alfonso Martínez (dit archiprêtre de Talavera) mélangeant récits humoristiques et réalisme pittoresque dans El Corvacho o reprobación

(1) Entré au lexique espagnol comme signifiant "conducteur d'aveugle", Lazare est aussi un personnage biblique (ou patron des lépreux); voir : Evangile de Saint Jean, chap. 11, 1-45.

(2) Voir à ce sujet : F. W. Chandler dans The literature of roguery, éd. 1907, p. 7; J. Fitzmaurice-Kelly dans op. cit., p. 249 et M. Bataillon dans Introduction à V. L. T., p. 19-20.

(3) Claude Allaire a même présenté une thèse sur la parenté et le dû entre les deux oeuvres dans Recherches de sémantique sur le "Roman picaresque" du Siècle d'Or : Lozana et Lazarillo, 1979, en 3 vol. in-4°.

(4) Sur cette question, R. Menéndez Pidal écrit : "La novela picaresca, iniciada con El Lazarillo, donde se hacen prolíficos para el arte de la época clásica varios temas cuentísticos medievales", p. 226 du Los Españoles en la Historia y en la literatura, éd. 1951.

del amor mundano (1438).

Elle serait également celle de Fernando de Rojas (juif converti) dans La comedia de Calisto y Melibea (1499), connue sous le nom de Celestina, oeuvre de la Renaissance ayant l'allure d'une tragi-comédie (ou roman dialogué) mais riche par la peinture des bas-fonds sociaux (1). Tout autant serait en fin le Libre de los dones (1531) de Jaime Roig, un poème catalan relatant la confession d'une vie aventureuse (2).

A cela s'ajouterait un fond folklorique (3) et proverbial (4) comme, par exemple, les historiettes andalouses recueillies oralement par Fernán Caballero ou même les nombreuses allusions proverbiales contenues dans le Lazarillo; ce qui signifie bien l'impossibilité d'une création ex nihilo. L'auteur anonyme aurait donc pris ou se serait approprié : "un fond d'historiettes préexistantes, vulgarisées déjà par le récit oral et par les tréteaux"(5) selon la conclusion de M. Bataillon.

B/ Facteurs externes :

1 - Tenants de l'influence européenne :

Nombreux furent ceux qui ont vu le germe de l'origine picaresque dans la culture inter-européenne : soit par l'intermédiaire des thèmes folkloriques repris par l'auteur du Lazarillo, soit dans l'étymologie même du mot pí-

(1) S'agissant de cette oeuvre (et de son influence), voir : F. W. Chandler dans op. cit., p. 7; M. Legendre dans op. cit., p. 58; M. Bataillon dans La "Celestine" primitive, article publié in Studia philologica et litteraria in honorem L. Spitzer, 1958, p. 39-55 et La Celestine selon Fernando de Rojas, éd. 1961, en 270 p. in-8°.

(2)(3) Voir : M. Bataillon dans Le roman picaresque, p. 3-4.

(4) Voir : I. Combet dans op. cit., p. 258-380.

(5) Voir : idem, p. 4.

caro.

a) Explication étymologique :

Lorsque le premier roman du genre a paru en Espagne, la langue Castillane n'avait même pas de nom pour le désigner. Ce n'est alors qu'en 1598 que le mot pícaro a été littérairement utilisé, et pour la première fois, dans Guzmán de Alfarache. Quelle est donc son étymologie ?

A cette question fortement débattue depuis la fin du XIX^e siècle, des philologues espagnols, des linguistes, des critiques littéraires et de nombreux chercheurs ont voulu répondre. Différentes études ou synthèses sur l'histoire du mot pícaro, son étymologie, ses significations et ses emplois sont donnés dans des ouvrages tels que : Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana(1) de Joan Corominas, Diccionario de literatura española(2) de Germán Bleiberg et de Julian Marías, Itinerario de la novela picaresca española(3) d'Alberto del Monte, Le roman picaresque(4) de M. Bataillon, Les romans picaresques (5) de M. Molho et de J.-F. Reille, etc..

S'appuyant sur les dictionnaires et les divers documents de l'époque, ils ont tous souligné son origine incertaine (="origen incierto") ou obscure; mais cela n'a pas empêché les interprétations et les hypothèses de travail de fleurir dans leurs écrits.

(1) Idem, art. Pícaro, T 3, p. 768-71, éd. 1954. Voir également : Breve diccionario etimológico de la lengua castellana, éd. 1961, p. 445 et Diccionario crítico-etimológico castellano e hispánico (écrit en collaboration avec J. Pascual), éd. 1981, vol. IV, p. 520-23.

(2) Idem, art. Pícaro, p. 619-20, éd. 1964.

(3) Idem, Introducción, p. 11-13, éd. 1971.

(4) Idem, chap. I-Le pícaro, p. 1-2.

(5) Idem, Introduction, p. XII-XIV.

Comme explication purement espagnole (1), il serait dérivé du verbe picar (=piquer, picorer) ou du substantif pinche (=gâte-sauce, marmiton) ou de l'adjectif et synonyme picaño, datant de 1335 (=déguenillé, gueux) ou du nom féminin pica (=lance) selon Don Sebastián de Covarrubias (2). Mais c'est l'étymon picar - dont l'origine serait hébraïque (3) - qui emporta l'adhésion des contemporains comme Rafael Sallilas (4), Frank Waldleigh Chandler (5), Bernardo Sanvisenti (6) et partiellement par F. Maldonado de Guevara (7) qui considéra pícaro comme un diminutif de picarón (adjectif et nom) augmenté de picar (8).

Le mot pícaro est apparu dès 1525 avec le sens particulier de pinche dans l'expression "pícaro de cocina" (nom masc.) ou "pinche de cocina" (9); puis en 1545 dans une acception péjorative de marmiton de mauvaise conduite = "sujeto ruin y de mala vida" (10).

(1) Voir par exemple : J. Descola dans op. cit., p. 11-12 et P. Bernadou dans op. cit., p. 164.

(2) Voir : Tesoro de la lengua castellana o española, éd. 1943, p. 868-69.

(3) Idem, p. 869 : de ꝑ, pi, rostrum = blesser avec une pointe.

(4) Voir : op. cit., p. 22-28.

(5) Voir : Romances of roguery, vol. I The picaresque novel in Spain, éd. 1899, p. 3 en annotation.

(6) Voir : Alcune osservazioni sulla parola "pícaro" in Bulletin Hispanique, 1916, vol. XVIII, p. 237-46 et surtout l'article "pícaro" publié dans idem, 1933, vol. XXXV, p. 297-98.

(7) Voir : Para la etimología pícaro (picar in Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo, 1945, vol. XXI, p. 524-25.

(8) Voir mise au point et actualisation récente de la thèse avec D. L. Heiple dans El apelido "pícaro" se deriva de "picar". Nueva documentación sobre su etimología in La Picaresca. Orígenes, Textos y Estructuras, éd. 1979, p. 217-30.

(9)(10) Voir : J. Corominas dans op. cit., T 3, p. 768.

Il y eut donc un glissement sémantique (de valeur morale) d'un marmiton à un mauvais marmiton (1) qui sera suivi, dès la deuxième moitié du XVI^e siècle et durant tout le XVII^e, d'un autre sociologiquement négatif puisqu'il désignera tout serviteur de basse extraction ou employé occasionnel comme : "esportillero (=portefaix), criado de un pobre (domestique), recadero (commissionnaire), mozo de jábega o de espuelas (valet d'écurie).."(2). Enfin El Diccionario de Autoridades de 1726 définit, en reflétant l'usage de l'époque, le nom pícaro comme signifiant : "bajo (=bas), ruin (=méchant), doloso (=dolosif), falto de honora (=sans honneur) y vergüenza (=et sans vergogne)" (3).

En somme, le terme pícaro était venu au monde pour désigner d'abord les gens d'humbles métiers et, par la suite, tout le monde des louches, de la gueuserie et des déchets sociaux; car l'on identifiait, souvent à cette époque, la misère au vice et au mépris (4). L'étymon originel a donc été chargé de connotations sémantiques socio-morales qui firent du pícaro le malhonnête et l'ordure des bas-fonds, vivant au crochet des autres - entendu par là les gens de bien - et employant les moyens les plus douteux (5).

(1) H. Peseux-Richard abonda dans le même sens puisqu'il proposa de rattacher sa signification, non au "pícaro" en général mais au pícaro de cocina (type original) pareillement d'ailleurs au mot français galopin qui passa d'un marmiton "au garnement peu recommandable que l'on sait"; voir : A propos du mot "pícaro" in Revue Hispanique, 1933, vol. LXXXI, 1^o partie, p. 248.

(2) Voir : J. Corominas dans op. cit., T 3, p. 768.

(3) Idem, T 3, p. 357.

(4) Cette idée est empruntée à M. Molho dans op. cit., chap. Naissance morale du pícaro, p. XIII.

(5) Sur les interprétations des mots picaños-pícaros durant le XVI^e siècle, voir les citations d'Alejo de Venegas, de E. de Salazar et de J. Chapelain chez M. Molho dans idem, p. XIII-XIV.

Du mot pícaro furent dérivés les adjectifs : picaresco en 1599 (Guzmán de Alfarache), picaril en 1601 (Vida del Pícaro) et picaresca en 1613 (chez Cervantès) entre autres (1).

Certains philologues trouvèrent d'autres étymologies possibles :

1°- latine : soit avec l'étymon picus (=galet, caillou) proposé par Segth Körting en 1905 (2), soit avec piger dans deux acceptions (complémentaires) : pègre (O. F. Best citant El Drae, éd. 1809) (3) et paresseux pour Saldaña Quintillano en 1926 (4).

2°- grecque : de l'adjectif pikridios (=amer) donnant pikáros, selon A. De Hoyos (v. 1949) (5).

3°- hébraïque : avec les thèmes peger-pag'ra (=cadavre, charogne, paresse) qui passèrent de l'hébreu-italien à l'espagnol sous forme de bikaro > beccáro > becaro > pícaro et cela, d'après O. F. Best (v. 1963) (6).

Enfin, l'hypothèse la plus séduisante, aux yeux de nombreux spécialistes, fut celle d'une influence étymologique française. Covarrubias suggéra le premier, dès 1611, dans Tesoro de la lengua castellana.. le rapprochement avec le nom Picardía (7), son ancêtre. Pícaro serait alors dérivé de pic/k/art < picard < Picardie (ex : chófer < chauffeur, donc pícaro < picárd) (8);

(1) Voir : J. Corominas dans op. cit., T 3, p. 771.

(2)(3) Voir : Para la etimología de Pícaro de O. F. Best in Nueva revista de filología hispánica, 1963-64, vol. XVII, p. 352.

(4) Voir : El pícaro en la literatura y en la vida españolas in Nuestro Tiempo, 1926, XXV (IV), T I, p. 205.

(5) Voir : Sobre la etimología de Pícaro in Anales de la Universidad de Murcia, 1949-50, p. 393-97.

(6) Voir : art. idem, p. 352-57.

(7) Idem, p. 869.

(8) Voir : J. Corominas dans op. cit., T 3, p. 768-69.

d'où l'adjectif picardo, le nom féminin picardía (=friponnerie) et le verbe picardear signifiant débaucher ou corrompre.

Deux explications seraient possibles : ou bien par rapprochement ethnographique au sujet des Picards, groupe de mendiants couards de la région de Picardie (=Picardía) fort célèbre au Moyen Age; ou bien par "identification sémantique" de Picard=béghard que l'on attribuait en Europe à la secte hérétique de Pierre Vaud, assimilée aux vagabonds et aux mendiants(1) par mépris sans doute.

Cette hypothèse fut largement reprise, en 1929, par A. R. Nykl (2) dans une étude étayée par les arguments historiques, morphologiques et phonétiques (3). Elle trouva appui chez Léo Spitzer, en 1930, qui conclut son article par cette affirmation : "Quoi qu'il en soit, l'équation picaro=Picard, déjà proposée par Covarrubias et reprise par M. Nykl, me semble définitive"(4).

(1) Voir à ce sujet : Le roman picaresque de M. Bataillon, p. 1-2 et Introduction de M. Molho dans op. cit., p. XIII. Ce dernier donna pour preuve le mot anglais beggar qui, subissant une évolution semblable au mot picaro, a fini par désigner le mendiant. De la même façon, les hérétiques de Bohême sont devenus des bohémiens par la suite.

(2) Voir : art. Picaro in Revue Hispanique, 1929, vol. LXXVII, p. 172-80.

(3) Sur le plan historique, il cita la légion de Picardie, l'émigration des déserteurs et des Picards vers l'Espagne : déguenillés, affamés et assimilés aux vagabonds miséreux (Picard avait déjà un sens péjoratif au XVI^e siècle). Sur le plan sémantique, il donna l'analogie avec le tchèque flámovský/picardear (vivre une vie flamande/inconduite et débauche); et sur le plan phonétique l'analogie existante entre Picar(d) > picaro. Voir : art. idem, p. 173-85.

(4) Voir : Esp. "Picaro" in Revista de filología española, 1930, vol. XVII, p. 182.

Récemment encore, et après Vicente Garcia de Diego(1) - avec la forme Picardía - T. E. Moy la remit en faveur en 1952 (2). Pour lui, c'est le nom Picard, prononcé píkar(t), qui aurait donné pícaro.

Quant à H. Peseux-Richard, il donna en 1933 (3) une explication phonétique orale. Qu'il s'agisse donc de l'orthographe picard ou picart, le mot sonnait aux oreilles des Espagnols comme picár. Ensuite, pour éviter un double emploi avec la forme verbale picár et d'une façon phonétiquement instinctive; ils y introduisirent par suffixation le "o" comme dans les mots Búlga-ro (Bulgare) et Húngaro (Hongrois) par exemple. Puis, par un autre phénomène phonétique le mot picára, avec un accent grave, fut transformé en pícaro par esdrújulo, c'est-à-dire en un accent aigu. Néanmoins, il réfuta l'objection éventuelle sur la forme du féminin qui devrait être picárda(=picarde) au lieu de picára pour la simple raison de la non représentation du sexe féminin dans la classe des chenapans, qualifiés de pícaros (4).

Même s'il y eut divergence sur l'origine étymologique, à l'intérieur des langues indo-européennes (5), il reste cependant que toutes ces explica-

(1) Voir : Notas etimológicas. Picardía in Revista de filología española, 1930, vol. XVIII, p. 13-14.

(2) Voir : "Pícaro": A suggestion in The Romanic Review, 1952, vol. XLIII, p. 27-33.

(3) Voir : art. op. cit., p. 247-49.

(4) En 1967, M. Molho suggéra un autre étymon français. Pícaro serait apparenté à picarel du vieux gascon dont l'existence lexicale est attestée dès la fin du XII^e siècle et ayant pour sens "fripon, coquin, scélérat". Voir : Introduction aux R. P. E., p. XIII en annotation.

(5) Julio Cejador y Frauca proposa même un étymon basque de pic-o donnant pic-aro > pícaro comme bú-aro, jac-ara, oánt-aro, páp-aro, etc.. Voir : La lengua de Cervantes, éd. 1906, T 2, p. 857-58.

tions linguistiques (1) sont finalement complémentaires car elles tendent toutes à dégager les traits caractéristiques socio-sémantiques du nom désignatif, comme du personnage picaresque qui le porte.

b) Explication folklorique et littéraire :

Si par exemple Eugène Baret a nié, en 1863, toute influence étrangère - et notamment italienne - sur la genèse du roman picaresque en déclarant haut : "C'est une propriété exclusive et charmante de l'imagination espagnole tellement particulière, à la race et au sol.. qu'elle n'a de nom dans aucune autre langue" (2), ou bien encore Ferdinand Brunetière qui déclara en 1900 : "Le roman picaresque est en effet la seconde des grandes créations de l'Espagne" (3); d'autres critiques et historiens de la littérature espagnole eurent un avis contraire.

Le plus représentatif en est l'hispaniste français Morel-Fatio qui exprima son enthousiasme pour une influence européenne, dès 1886, dans sa Préface à La vie de Lazarille de Tormès (4). Pour lui, ce roman "n'est en principe qu'une forme rajeunie et développée de ces satires scolastiques et lucianesques" (5) ou encore que l'auteur anonyme "avait des devanciers, (et) quelques modèles" (6).

(1) Pour tout complément bibliographique sur l'origine du mot pícaro, se référer à : A. Valbuena y Prat dans La novela picaresca española, éd. 1946, p. 11-32; H. Heidenreich dans Pikarische welt, éd. 1969, p. IX-XVII; A. A. Parker dans Los picaros en la literatura.., éd. 1971, p. 37; F. Monteser dans The picaresque element in western literature, éd. 1975, p. 10-19; J. L. Alborg dans Historia de la literatura española, éd. 1975, T 1, p. 765-66; etc..

(2) Voir : op. cit., p. 497.

(3) Voir : Variétés littéraires, éd. 1904, p. 27.

(4)(5) Idem, p. VII-XIII.

(6) Idem, p. VIII et p. X-XIII pour l'étude comparative de quelques récits.

Puis en 1888, il revint à la même idée dans Etudes sur l'Espagne (1) en écrivant : "Ainsi le chapitre de l'aveugle, en tant que récit, est la répétition d'un vieux conte qui a défrayé nos farces françaises du moyen-âge comme il a défrayé, plus tard le théâtre populaire espagnol du XVI^e siècle; l'histoire du marchand d'indulgences et de ses supercheries relève directement d'un novelliere italien, Masuccio de Salerne" (2).

L'opposition ne tarda pas à lui venir de R. Foulché-Delbosc, dès 1900 (3). Ce dernier refuta l'assertion de Morel-Fatio et ce, pour trois raisons essentielles :

- premièrement que l'auteur ne cite pas de sources. Or, de quelles satires et de quel "vieux conte" s'agiraient-ils exactement ?
- deuxièmement que seule une petite farce était connue vers la fin du XIII^e siècle, celle du Garçon et de l'aveugle (jouée à Tournai), et "qu'il n'y a pas le moindre rapprochement à établir entre cette pièce et le Lazarille"(4) ni thématiquement, ni formellement.

De la même façon, rien ne prouve effectivement que ce conte français ait pu "défrayé" le théâtre espagnol du XVI^e siècle puisque les deux pièces les plus anciennes : un Entremès et un Paso de Juan Timoneda sont de 1563, donc postérieures au Lazarillo. Enfin la seule ressemblance existante entre cette farce française, l'Entremès italien et le Lazarillo espagnol : est le thème des aventures de l'aveugle et de son garçon (5).

- troisièmement que le rapprochement au sujet du bulliste et de l'histoire édifiante d'un frère mineur chez Masuccio (récit comparable) reste soumis

(1) Idem, T 1, p. 167-68.

(2) Idem, T 1, p. 167.

(3) Voir : art. op. cit., p. 87-89.

(4)(5) Idem, p. 87-88.

aux réserves d'usage car rien ne prouve qu'il y ait un rapport de cause à effet entre les deux (1).

En somme, Morel-Fatio a failli à la prudence; néanmoins, Léo Spitzer lui viendra à la rescousse en 1930(2) en s'appuyant sur le mot même de pica-ro, mot qui pourrait s'expliquer aisément par des farces picardes dans le genre du "Garçon et l'Aveugle", déjà citée précédemment. Le mozo de l'aveugle du Lazarillo n'aurait-il pas pour ancêtre le "garchon" picard, autrefois au service d'un mendiant aveugle et tristement célèbre par sa ruse et ses mauvaises actions ? Autrement dit, cette source folklorique picarde, du couple garçon-aveugle, serait bien à l'origine du Lazarillo (3).

En 1899, dans Romances of roguery (4) puis en 1907, dans The literature of roguery (5), F. W. Chandler alla dans le sens d'une possible influ-

(1) Voir les développements de R. Foulché-Delbosc dans art. op. cit., p. 88-89. Pourtant, Morel-Fatio affirmait inlassablement dans sa Préface : "Il saute aux yeux que les deux récits se tiennent étroitement, et que notre conteur n'a fait que démarquer Masuccio en le colorant à l'espagnole..; le bulliste du Lazarille n'est que l'adaptation, d'ailleurs réussie, d'un conte évidemment italien d'origine", p. XIII; op. cit. Enfin sur Masuccio, auteur de contes rudes et satiriques, écrits vers 1465 pour la Cour de Naples; voir : Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours de P. Van Tieghem, éd. 1951, p. 28.

(2) Voir : art. op. cit., p. 181-82.

(3) Cette même idée fut reprise, en 1967, par M. Molho dans son Introduction (op. cit., p. XXI-XXV) où il insista beaucoup sur le caractère européen et français surtout de ce duo : "Le couple de l'aveugle et de son valet hantait depuis des siècles le folklore de l'Europe" ou encore : "Une vieille farce française mettait en scène les mauvais tours que se jouaient les deux personnages", p. XXI.

(4) Idem, chap. I-Its origins and early environment, p. 1-44.

(5) Idem, p. 6-7 et en général chap. 2-The spanish source, p. 6-14.

ence française par le truchement des fabliaux (ex : le Roman de Renart) et des récits légendaires de Rabelais notamment; mais aussi allemande avec la version flamande du Liber Vagatorum : Till Eulenspiegel (v. 1515). Fort célèbre dans toute l'Europe du XVI^e siècle, cette oeuvre anonyme raconte les aventures de Till : jouant des tours à ses nombreux maîtres et accomplissant divers métiers.

D'un autre côté, M. Menéndez y Pelayo dans Origenes de la novela en 1905 (1) et M. Bataillon, tout récemment (1931), dans Le roman picaresque(2) trouvèrent un autre précurseur potentiel et latin cette fois-ci. Il s'agirait des Métamorphoses transmises sous le nom de l'Ane d'or de l'africain Apulée (ou Lucius Apuleius) et qui, grâce à l'excellente traduction du chanoine sévillan Diègo López de Cortegana, devinrent très populaire en Espagne dès 1512.

Bien que le roman latin soit plus complexe, il n'en demeure pas moins que son auteur Apuleius a "fait pressentir le roman picaresque par une sorte de réalisme ingénu et amoral" (3), un réalisme d'en bas auquel Lazarillo ouvrira la voie à toute la lignée picaresque.

Ainsi, la liste est loin d'être exhaustive (4) en matière d'influence européenne sur la naissance du Lazarillo. Toutefois, "le génie de l'auteur - comme disait M. Molho - a fait le reste" (5) en transformant une pâte fol-

(1) Idem, Introduccion, p. XIV.

(2) Idem, p. 3 et Introduction à V. L. T., chap. II - Les sources folkloriques, p. 19-34.

(3) Citation empruntée à M. Bataillon dans idem, p. 3.

(4) Voir par exemple l'article de E. Cros, intitulé : Le folklore dans Lazarillo de Tormes.. et publié dans Actes de la picaresque européenne, 1976, p. 9-46.

(5) Op. cit., Introduction, p. XXIV.

klorique, à l'état brut, en une oeuvre littéraire remarquable.

2 - Tenants de l'influence arabe :

Eux aussi furent nombreux : leurs explications et leurs hypothèses n'ont pas manqué d'émailler les ouvrages les plus divers.

a) Explication sociologique :

Fonger de Haan fut le premier à avoir attiré l'attention des chercheurs sur la probabilité d'une origine mauresque du phénomène pícaro. Dès 1899, et dans son article intitulé Pícaros y ganapanes (1), il orienta ses investigations vers cette hypothèse.

Il fit alors une comparaison entre les deux mentalités : espagnole et mauresque qui lui donna matière à réflexion puisque la première étant dédaigneuse de toute activité manuelle et la deuxième plutôt tournée vers les travaux agricoles, artisanaux ou industriels comme en témoignait la lettre d'Andrea Navagiero, ambassadeur de Venise en Espagne (2). Puis, il aborda les graves événements historiques du 12 février 1502 qui transformèrent cette jeune population morisque (filles et garçons) en pauvres hères car condamnés au vagabondage et à la misère (3). Ces derniers seraient, en toute vraisemblance, les premiers pícaros selon F. de Haan qui rapprocha, en concluant son article, le terme générique de la racine arabe f/k/r (4), signifiant pauvreté.

(1) Publié in Homenaje á Menéndez y Pelayo, 1899, vol. II, p. 149-90.

(2) En parlant de la ville de Grenade des années 1525 à 1528, des grenadins et des espagnols en général, il disait : "Los españoles, lo mismo aquí que en el resto de España, no son muy industriosos, y ni cultivan ni siembran de buena voluntad la tierra, sino que van de mejor gana á la guerra ó á las Indias para hacer fortuna por este camino más que por cualquier otro". Voir : art. idem, p. 181.

(3) Cette même idée, Pierre Bernadou en fit sienne dans op. cit., p. 164.

(4) Op. cit., p. 188-89.

b) Explication étymologique :

Le premier étymon arabe possible du nom pícaro a été donné par ce même Fonger de Haan (1). Partant d'une explication sociologique, il pensa que le mot arabe, qualifiant ces morisques errants, était en relation directe avec leur état de pauvreté et avec la racine f/k/r. Mais par une transformation phonétique - non admise d'ailleurs par les philologues - et constatée à l'époque dans la prononciation (chez les modestes gens) des mots comme: pan-tasma-fantasma (=fantôme), fantasía-fantasia (=fantaisie), panfarrón-fanfarrón (=fanfaron), etc..; la racine f/k/r fut prononcée p/k/r - le /f/ étant devenu un /p/ - et aurait donc donné pícaro.

En 1901, Adolfo Bonilla y San Martín continua les efforts de son prédécesseur dans son article : Etimología de "pícaro" (2). Il trouva quatre autres étymons de sonorité semblable mais de signification très proche du concept espagnol pícaro ou de ses acceptions :

- 1°- le nom (masc. pl.) bikárun=bikáron qui signifie : matinal-madrugador par référence à la racine b/k/r (3).
- 2°- le nom (masc. sing.) buqarun=bocáron qui signifie : mensonge-mentira (4).
- 3°- le verbe quadrilitère bayqara=baycara qui signifie : vagabonder="el que emigra de lugar en lugar, el que desea reunir bienes" (5).
- 4°- le verbe trilitère baqara=bacara qui signifie : élargir-ensanchar, ouvrir-abrir et couper-cortar (6).

Cette parenté étymologique complexe ainsi établie, l'auteur essaya de

(1) Op. cit., p. 189.

(2) Publié in Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1901, vol. V, p. 374-78.

(3)(4) Idem, p. 377.

(5)(6) Idem, p. 378.

la renforcer par des traits caractéristiques ou relationnels trouvés dans les romans picaresques espagnols et appuyés par des exemples.

Par la suite, A. R. Nykl reprit à son compte (en 1929) les mêmes étymons proposés :

- d'une part, par F. de Haan avec la racine f/k/r donnant le nom faqīr < fakīro, puis transformé en fikaro < pícaro (1).

- d'autre part, par A. Bonilla y San Martín tout en recourant au système de transcription espagnol pour expliquer le passage du tanwīn arabe /un/ en /on/ dans les étymons cités précédemment (2).

Enfin, J. Manrique de Aragón adhéra en 1977 (3), sans grande conviction, à la même thèse concernant une origine étymologique arabe avec les étymons : bacarón=menteur, bacara=arracher et baycara=vagabond.

En conclusion, nous ne saurions aussi exclure une possible transformation dialectale andalouse de l'étymon classique originel (ou du protosémitique à consonance b/k/r) qui aurait pu passer - entre autres - de bākirun-bakirun ou mu/bakkirun à bikirun puis bikaron < picaron < pícaro et cela, par un phénomène phonético-sémantique encore inexplicable.

c) Explication littéraire :

Plusieurs siècles d'histoire en commun durant lesquels les ethnies arabe, juive et espagnole se sont intemment mêlées - en s'entre-déchirant parfois - sur un même sol par le contact, le sang et les multiples échanges ne peuvent que laisser des traces profondes à tous les niveaux.

(1) Op. cit., p. 180.

(2) Idem, p. 181.

(3) Voir : Religiosidad social y picaresca, éd. 1977, p. 53.

- Influence générale :

Aucun historien ou critique averti ne pourrait nier l'influence de la civilisation arabo-musulmane sur l'Espagne (1). Outre l'influence exercée sur la langue espagnole, elle-même, par l'introduction d'un vocabulaire très varié (2) touchant : à l'agriculture, à la construction des édifices, aux arts et métiers, au commerce, à l'administration publique, aux sciences, à l'onomastique locale (et dont certains demeurent encore en usage), etc.; il y eut aussi l'adoption par les chrétiens d'une foule de choses tant matérielles comme l'usage des bains publics, le goût du luxe vestimentaire et autres traditions, que spirituelles ou intellectuelles comme le mysticisme né du soufisme d'Ibn Masarra de Cordoue (m. en 931) et d'Ibn 'Arabi de Murcie (m. en 1240), les formules de politesse, une certaine thématique (ex : l'amour courtois) et stylistique (ex : strophe mauresque du zajel et de la moaxaha, forme ou narration autobiographique chez Ibn Hazm de Cordoue (m. en 1064) entre autres) venant de la littérature arabe (3).

Sur le plan strictement linguistique, il n'était pas étonnant de voir dans un échange réciproque : un chrétien algarabiado (sachant l'arabe), un musulman latino (sachant le latin) ou même aljamiado (pratiquant un arabe hispanisé). D'ailleurs, le Roi Pierre I^{er} d'Aragon (1094-1104) ne signait-il

(1) "...bref, le Moyen-Age a connu un Islam espagnol vivant et original, dont la richesse, la pensée, la complexité, ont préparé.. les grandes réussites de l'Espagne future" affirmait Pierre Vilar dans op. cit., p. 15.

(2) Sur le langage : mots, expressions et arabismes entrés dans l'ibéro-roman; voir : A. Castro dans op. cit., p. 92-101.

(3) Voir à ce sujet : A. Castro dans idem, p. 81-91/p. 109-234 et Influencia de la civilización árabe. Discursos leídos ante la Academia de la Historia, présentés par Ángel González Palencia le 31 mai 1931 (en 63 p.) puis repris dans Moros y cristianos en España medieval, éd. 1945, p. 3-59.

pas ses lettres en arabe ? De même que de nombreux prêtres et moines mozarabes allaient jusqu'à doubler "leurs prénoms d'un nom arabe complet, avec kunya et patronyme" (1) à l'exemple de Rabi^c Ibn Zayd, baptisé Recemundo, qui rédigea en 931 le célèbre Kitāb al-anwā' (=Liber anoe) plus connu sous le nom du Calendrier de Cordoue.

Sur le plan culturel en général, l'influence fut grande depuis la Disciplina clericalis qui répandit, dès le XII^e siècle, plusieurs contes d'origine orientale et jusqu'à El Criticón de Balthazar Gracián au XVII^e siècle. Faut-il encore citer l'école de Tolède qui, sous l'impulsion du grand prélat castillan Rodrigo Jiménez de Rada (2), devint au XIII^e siècle le berceau de la traduction des œuvres gréco-latines de l'Antiquité et aussi des chefs-d'œuvre arabes, comme Calila e Dimna par exemple ?

Ce phénomène d'influence profonde a alors pris divers canaux et touché plusieurs personnalités espagnoles. Un roi tel qu'Alphonse le Sage (m. en 1284) comprenait parfaitement, dans Partidas, la notion coranique de la tolérance et utilisait même la forme d'expression prosodique arabe du zejel dans les Cantigas (1234) en l'honneur de la Vierge (335 des 402 cantiques furent en zejel) (3). Un écrivain tel que Raymond Lulle (m. en 1315), arabisant distingué, a subi dans ses écrits : Ars Magna et El Libre de Amich y Amat cette influence sémitique (mystique, couleur orientale, imagination et puissance du verbe) éclatante (4). Enfin, un poète tel que Juan Ruiz (m. en

(1) Voir citation et développement sur les Mozarabes dans Histoire de l'Espagne musulmane de E. Lévi-Provençal, éd. 1950-67, T 3, p. 214-26.

(2) Voir : L'Espagne catalane et le Maghrib au XIII^e et XIV^e siècles de Ch.-E. Dufourcq, éd. 1966, p. 20.

(3) Revoir : A. Castro dans op. cit., p. 325 et p. 349-55.

(4) Voir à ce propos : Histoire de l'Espagne chrétienne de J. Descola, éd. 1951, p. 125-26.

1350) a répercuté dans son Libro de buen amor la lyrique andalouse du zejel ou composition strophique empruntant, non seulement des airs et des rythmes mais parfois aussi des mots arabes finaux (= kharjas à l'envers) comme dans : De dança para Moras (1).

Toutefois, cette liste n'a été donnée qu'à titre indicatif car nombreux furent les aboutissements de ce "sang" sémitique qui a profondément parcouru la pensée chrétienne. Celle-ci, riche de cet héritage culturel, a vécu en parfaite symbiose : intégrant les éléments de la tradition arabo-islamique à l'art chrétien comme le démontrent bien les œuvres de l'Archevêque de Hita, du poète castillan Gonzalo de Berceo (m. après 1290) et tant d'autres.

- Influence particulière :

S'agissant du genre picaresque, Marcelino Menéndez y Pelayo fut le premier à avoir parlé dès 1893, dans son article De las influencias semíticas en la literatura española (2) puis en 1905 dans Orígenes de la novela(3), des rapports possibles entre les macamas judéo-arabes et les récits picaresques espagnols tant par leur forme de narration autobiographique que par l'existence d'un protagoniste haut en couleur, parasite littéraire ou simple pícaro : "Esta especie de filósofo cínico, de parasito literario, que por final se arrepiente y muere de imam de una mazquita, es un verdadero tipo de no-

(1) Sur Juan Ruiz, voir les larges développements chez A. Castro dans op.cit., p. 387-413/p. 420-36 et chez G. Cirot-M. Darbord dans op. cit., p. 33-35.

(2) Publié dans Estudios de crítica literaria, T 2, p. 353-401 (surtout p. 378-91).

(3) Idem, chap. II-El Apólogo y el cuento oriental - Su transmisión á los pueblos de Occidente, y especialmente a España - El cuento y la novela entre los Árabes y judíos españoles, T 1, p. XV-LXXI.

vela picaresca, un precursor de Guzmán de Alfarache y de Estebanillo González" (1).

Ce premier jalon ne resta pas sans lendemain puisque, dès 1928, González Palencia reprit, dans Historia de la literatura arábigo-española (2), l'hypothèse de son prédécesseur concernant l'éventualité d'une influence des Séances de Hariri sur le roman picaresque espagnol. Constatant les ressemblances entre les deux formes de littérature, il annonça son intention d'y consacrer des recherches ultérieures : "Es sorprendente el parecido que tal tipo literario presenta con los de la novela picaresca, asunto que merece estudio" (3).

Ceci se réalisa en 1944 avec son article intitulé : Leyendo el Lazarillo; notas para el estudio de la novela picaresca (4). Non moins de six pages furent alors consacrées à l'analyse du principal personnage des Séances haririennes, à savoir Abū Zayd de Sarouj qui serait devenu, par son côté de Protée et de rusé, une figure proverbiale bien ancrée dans la mémoire collective; vu l'impossibilité de prouver que le recueil de Hariri ait été connu (ou lu) des Espagnols : "Porque la decadencia cultural de la época islamica española a partir del siglo XIII no permite pensar en que fuera corriente la lectura de obra tan sutil como las Maqāmāt fuera del Reino de Granada" (5).

(1) Voir : op. cit., T 1, p. XLI.

(2) Edition consultée de Barcelone 1945, p. 134-35, chap. Imitaciones y comentarios de las "Macamas" de al-Hariri. Bien que le texte initial (de 1928) ait été légèrement modifié, sa teneur resta pourtant la même.

(3) Idem, p. 134.

(4) Publié dans Escorial, juin 1944, vol. XV, p. 9-46; puis repris dans son livre Del "Lazarillo" á Quevedo, éd. 1946, p. 3-39.

(5) Idem, p. 15.

Puis, dans son Introducción à l'édition de la Vida de Lazarillo de Tormes (1), González Palencia aborda de nouveau le problème des sources folkloriques en réactualisant son idée sur les Séances de Hariri comme source d'influence potentielle mais tout en traçant les limites (stylistiques) entre les deux formes : l'une cultivant le précieux et l'autre s'adressant au vulgaire.

En somme, ni sa grande connaissance de l'arabe, ni sa vaste culture ne lui ont permis de trancher la question de façon décisive et cela, bien qu'il ait touché à la nature même du lien existant entre les Maqāmāt de Hariri et le Lazarillo tout spécialement.

Après les jalons des premiers pionniers, les recherches dans ce domaine s'estompèrent un peu; et, il faudra attendre les années : 50 à 70 environ pour les voir réapparaître ici et là chez les chercheurs arabes ou arabisants.

En 1951, M. Rouche fit, dans son exposé sur Le roman picaresque en Allemagne (2), une courte allusion aux origines du picaresque dans d'autres civilisations extra-européennes et notamment arabe (3) mais sans aller plus loin.

Par contre, G. Hilāl n'hésita pas à affirmer, en 1953, dans Al-adab al-muqāran (4) - et en se référant à González Palencia - qu'il existe "un

(1) Idem, éd. 1959, p. 15.

(2) Communication faite au Colloque de Bordeaux sur le roman picaresque et reproduite dans Centre d'Etudes et de discussions de littérature générale, Bulletin n° 2, Séance du 18/11/1951, p. 1-3.

(3) "Le héros picaresque à d'autres époques (voire dans d'autres civilisations : antique, extrême-orientale, arabe etc..)"; écrivait-il dans idem, p. 2.

(4) Edition consultée de 1970, p. 215.

rapport historique" d'influence entre les séances arabes en général, celles de Ḥarīrī en particulier et le roman picaresque espagnol sans pourtant y apporter de preuves probantes. De même qu'en 1954 Š. Dayf conclut, dans Al-maqāma (1), à l'influence par la seule ressemblance entre le pícaro espagnol et les deux protagonistes de la séance arabe, en l'occurrence Abū Fath² Iskandarī de Hamadānī et Abū Zayd Sarūgī de Ḥarīrī.

Durant les années 1960 à 1970, plusieurs critiques relancèrent le débat comme H. Gibb dans The legacy of Islam (1960) (2), Ch. Pollat dans Variations sur le thème de l'adab(1964)(3), A. Rumeau dans Notes au Lazarillo(1965)(4), F. Ayala dans Fuente árabe de un cuento popular en el "Lazarillo"(1965) (5), G. Wiet dans Introduction à la littérature arabe (1966) (6),

(1) Edition consultée de 1964, p. 11.

(2) Sur le plan de la structure "the Spanish picaresque novels offer certain analogies" avec les maqāmāt, pouvons-nous lire dans idem, p. 197.

(3) Article publié dans Correspondance d'Orient, n° 5-6, p. 19-37 et surtout p. 27 où il disait : "la maqāma annonce le roman picaresque".

(4) Article publié dans Les Langues Néo-Latines, mars-avril 1965, n° 172, 59^e année, fasc. n° 1, p. 16-25. En parlant de l'origine du Lazarillo, il notait que "Cette origine va s'éclairer grâce à deux ou trois versions arabes qui n'étaient pas à découvrir mais seulement à rapprocher du Lazarillo et du Liber facetiarum", p. 17. Pour lui, l'adab en général et les séances de Hamadānī et de Ḥarīrī en furent les sources.

(5) Article publié dans Boletín de la Real Academia Española, vol. XLV, p. 493-95.

(6) Le récit de la maqāma "relate les exploits saugrenus d'un personnage peu recommandable.. entrepreneur de tous métiers, chevalier d'industrie, d'une effronterie sans pareille, aux extravagances divertissantes, fripon adroit, joueur de vilains tours, qui annonce le héros des romans picaresques"; idem, p. 174.

R. Arié dans Notes sur la Maqāma andalouse (1968) (1), R. Bjoinson dans sa thèse sur Le roman picaresque : genèse européenne et mutations américaines (1968) (2) et enfin Ch. Pellat qui, une fois encore, réaffirma dans sa deuxième édition de Langue et littérature arabe (1970) l'avis de tous en insistant particulièrement sur les mukaddis : "ces personnages, hauts en couleur, hâbleurs et sans scrupules qui préfigurent le pícaro" avant de conclure : "c'est dans les oeuvres de Djāhiz, la Hikāya d'Azdi, les maqāmāt et les recueils d'anecdotes plaisantes que peuvent se retrouver les antécédents du roman picaresque" (3).

Quant à la dernière décennie, elle a vu les recherches de Jareer Abu-Haider dans Maqāmāt literature and the picaresque novel (1974) (4), de Juan Vernet dans La cultura hispanoárabe en Oriente y Occidente (1978) (5), de Vicente Cantarino dans La picaresca y los Arabes: estado de la cuestión y notas (1979) (6) et de Mahmoud Tarchouna dans sa thèse sur Littérature arabe et roman picaresque espagnol (1980) (7).

(1) Article publié dans Hespéris Tamuda, vol. IX, fasc. 2, p. 201-17. Représentant les idées de Menéndez y Pelayo et de González Palencia, elle conclut : "Ainsi Abū-l-Fath al-Iskandarī, Abū Zayd as-Sarūḡī et leur postérité de Banū Sāsān andalous, anonymes ou non, seraient les lointains précurseurs de Lazarillo de Tormes et de Guzmán de Alfarache", p. 17.

(2) "Dans la littérature arabe qui dominait dans le Sud de l'Espagne, Maqāmāt de Ḥarīrī (un antécédant possible du genre) est l'histoire d'un vagabond qui passe par tous les pays et par toutes les couches de la société", écrivait-il dans idem, p. 372, note 3.

(3) Idem, p. 170.

(4) Article publié dans Journal of Arabic Literature, vol. V, p. 1-10.

(5) Idem, chap. 11 en général, p. 309-41.

(6) Article publié dans La picaresca..., p. 304-08.

(7) Thèse de Doctorat d'Etat soutenue à Paris III, en 2 vol. in-4°.

Toute cette étude diachronique (1) montre combien sont difficiles les recherches en matière d'influence. Malgré cela, la problématique de l'influence arabo-espagnole, relative à ce genre précis, a suscité l'intérêt de nombreux chercheurs. Partant alors des suggestions de Menéndez y Pelayo, ils ont surtout perçu les ressemblances au niveau des thèmes et des personnages (telle la monographie de A. Rumeau) et rarement au niveau de la structuration narrative, exception faite de l'étude comparative en dix pages de J. Abu-Haidar et celle plus récente de M. Tarchouna, consacrée spécialement à l'étude du genre dans les deux littératures : arabe et hispanique.

- Intermédiaire juif :

Aux dires des historiens, les Juifs ont toujours vécu en assez bonne intelligence avec les Arabes d'Espagne et du Maghreb (2). En se référant à R. Dozy dans Histoire des Musulmans d'Espagne (3), à Lévi-Provençal dans

(1) Remarquons que nous avons sciemment laissé de côté ceux qui ont qualifié - sans nulle comparaison - la séance arabe de picaresque comme R. Blachère dans Etude sémantique sur le nom Maqāma (art. de 1953) in Al-mašriq, p. 650 "personnage picaresque" ou dans Choix de Maqāmāt (éd. 1957) avec l'emploi de l'adjectif picaresque : "l'allure très picaresque", p.9; des "tours picaresques", p. 11; "personnage picaresque travesti en mendiant", p. 11, note 1; "inclure le picaresque dans la littérature", p.13 et enfin H. Pérès en écrivant : "Elles constituent une sorte de roman picaresque" dans Le roman dans la littérature arabe des origines à la fin du Moyen-Age (art. de 1958) in Annales de l'Institut d'Etudes Orientales, vol. XVI, p. 20.

(2) S'agissant des Juifs maghrébins, "ils étaient des intermédiaires commerciaux commodes, sinon indispensables" comme l'a écrit Ch.-E. Dufourcq dans op. cit., p. 141.

(3) "car à cette époque les juifs servaient ordinairement d'intermédiaire entre les musulmans et les chrétiens" faisait-il remarquer dans idem, éd. 1932, T 3, p. 119.

Histoire de l'Espagne musulmane (1) et à Ch.-E. Dufourcq dans L'Espagne catalane et le Maghrib au XIII^e et XIV^e siècles (2), nous constatons qu'ils ont tous fortement insisté sur cette cohabitation, voire sur cette interpénétration heureuse entre les éléments ethniques de l'Espagne, surtout dans sa composante judéo-arabe.

Plus encore, les Juifs d'Espagne ont souvent joué le rôle d'intermédiaire ou d'agent de liaison entre les musulmans et les chrétiens de la Péninsule et ce, à tous les niveaux : d'abord commercial à cause de leur rôle actif en ce domaine mais aussi politique puisqu'ils servaient d'ambassadeurs auprès des cours musulmanes avec subtilité et brio. Il arrivait même à certains d'occuper des postes hauts placés dans les rouages de l'Etat, tel le cas de Rabbi Samuel ha-Lévi, secrétaire particulier du roi de Grenade et fin connaisseur de la langue arabe (3).

Dans le domaine purement culturel, l'influence arabe sur les Juifs espagnols fut si grande que des chercheurs lui ont consacré de longs articles ou chapitres. Parmi les études les plus suggestives, citons : A. Castro dans Réalité de l'Espagne(4), H. Pérès dans Les éléments ethniques de l'Espagne musulmane et la langue arabe, au V/XI^e siècle (5), J. Schirmann dans

(1) Voir : idem, T 3, p. 227-32 ainsi que la citation suivante : "Les Juifs andalous.. étaient prédestinés à tenir entre les deux Espagnes l'office d'agents de liaison, dans le domaine politique et surtout dans celui des échanges commerciaux", p. 232.

(2) "En ce temps, c'étaient surtout des juifs, que les rois chrétiens d'Espagne envoyaient comme ambassadeurs.." notait-il dans idem, p. 139.

(3) Voir sur cette question : R. Dozy dans op. cit., T 3, p. 18-22.

(4) Idem, p. 458-602.

(5) Article publié dans Etudes d'Orientalisme, 1952, vol. II, p. 726-31.

La poésie hébraïque du Moyen-Age en Espagne (1), D. Guillermo Díaz-Plaja dans Historia general de las literaturas hispánicas (2), R. E. Marsan dans Itinéraire espagnol du conte médiéval (VIII^e-XV^e siècles) (3), etc..

Outre la parfaite connaissance de l'arabe (4) dès le X^e siècle par les doctes et les écrivains juifs, certains adoptèrent même - comme à Cordoue par exemple - le costume et les moeurs arabes.

En médecine, l'illustre Ḥasday ben Isaac ben Chaprout (alias Nasī² Abū Yūsuf) loua ses services à 'Abd Raḥmān III puis à son fils Ḥakam II et traduisit (vers 951) du latin en arabe le traité médical de Dioscoride.

En philologie, Ibn Ḡanāḥ (995-1050) ou Jona Marinus écrivit son oeuvre capitale en arabe : At-tanqīḥ (=La critique), en créant ainsi la syntaxe hébraïque.

En philosophie, Ibn Ḡabīrol (1021-1070) alias Abū 'Ayyūb Sulaymān I. Yaḥyā, dit Avicébron, composa son oeuvre philosophique Fons vitae (=La Source de la Vie) en arabe, subissant directement l'influence d'Ibn Masarra. De plus, tous ses écrits furent en arabe ou d'inspiration arabe comme, par exemple, sa Grammaire en vers monorimes arabes, son traité de morale pratique intitulé : La Perfection des facultés de l'âme ou bien encore son Collier des

(1) Article publié dans Mélanges de philosophie et de littérature juives, éd. 1962, p. 171-210.

(2) Idem, T 1, p. 194-97.

(3) Idem, p. 143-46.

(4) C'est cette connaissance qui fut à l'origine de la promotion au visirat durant le XI^e siècle d'Ibn Sadrāy Abū Bakr auprès de 'Abd Malik I. Razīn, de Samuel Ibn Nagrela et son fils Joseph auprès des princes berbères de Grenade : Ḥabbūs et Bādīs, et enfin d'Ibn Ḥasday auprès des rois de Saragosse : Muqtadir et Musta'in. Voir de plus amples détails chez H. Pérès dans art. op. cit., p. 728-29.

perles, un recueil d'apophtegmes tirés des philosophes grecs et arabes.

En théologie, Bahia ben Pacouda (m. en 1060) rédigea Les Devoirs des cœurs en arabe sous l'influence des idées morales et mystiques de Gazzālī.

En poésie, Dounash ben Labrat introduisit, non seulement la métrique arabe dans sa poésie liturgique (=pioutim) mais la fit adopter par ses contemporains pour toute la poésie hébraïque. De même, le grenadin Moïse ben Ezra (m. en 1138) qui écrivit son art poétique ou Poésie d'Israël en arabe. Il s'occupa, à l'occasion, de l'étude des tropes arabes (sous l'influence d'Ibn Mu'tazz) et composa aussi des poésies en arabe dans lesquelles il chantait l'amour, le vin, la joie et les plaisirs (comme la thématique arabe) tout en affectionnant l'allitération ou Yinās.

En prose, le tolédin Yehouda Halévy (1085-1143) donna une nouvelle philosophique originale en prose arabe (intitulée : Huzari) sur le thème de la conversion du roi des Khazars au judaïsme (au VII^e siècle).

Enfin, le plus grand d'entre tous fut Maimonide (1135-1204) ou Ibn Maymūn. C'est en arabe qu'il rédigea sa Risāla sur l'apostasie, son Elucidation, son Epître de consolation aux communautés du Yémen, son Livre des lois et son Guide des égarés qui est une oeuvre théologico-philosophique visant à concilier la raison et la foi.

S'agissant de la Maqāma(h) tout particulièrement(1), les Juifs d'Espagne l'ont aussi fortement goûtée et appréciée au point de composer de nombreux et merveilleux spécimens mais en hébreu cette fois-ci.

Or dès le XII^e siècle, le coup d'envoi fut donné par Salomon ben Sigbil qui introduisit le genre dans la littérature hébraïque, laquelle resta

(1) Revoir à ce sujet : Guillermo Díaz-Plaja dans op. cit., T 1, p. 194-97.

longtemps sous la dépendance directe de la culture arabe surtout en matière de modèles.

Il fut suivi par le barcelonais Joseph ben Sabarra (né vers 1140) qui composa un recueil dans le genre : Séfer Xaachuim (ou Livre des Délices, écrit vers 1190) avec les caractéristiques de la séance arabe, à savoir la prose rimée (émaillée le plus souvent de poésies rythmées) et l'existence du principal protagoniste, dont on contait les aventures plaisantes.

Mais, c'est au XIII^e siècle que le genre a connu chez les lettrés juifs une vogue extraordinaire. L'influence des Maqāmāt de Ḥarīrī fut, sans conteste sur Judas Ḥarīzī (né vers 1165) son traducteur et imitateur hébraïque, notamment avec son oeuvre Séfer Tahkamōni (50 séances).

Il y eut également le tolédin Jacob ben Eléasar avec son Séfer ha-mechālīm (10 séances), le barcelonais Abraham ben Samuel ha-lévi ben Ḥasday (m. en 1240) avec Ben ha-melek wa-ha-nazir, Yéhouda ben Sabbetay, Zabarra et tant d'autres.

Ainsi, la Maqāma(h) hébraïque a atteint avec eux la plus haute perfection car le contact avec la littérature arabe était à son point culminant et les formes poétiques ou romanesques arabes les dominaient très largement.

Les Juifs espagnols furent donc les dépositaires et les continuateurs de tout le savoir oriental; et, il ne serait pas impossible qu'un juif converti - selon l'hypothèse maintes fois affirmée par A. Castro (1) - fût à l'origine du Lazarillo. Légitime héritier d'un patrimoine culturel judéo-arabe et hispanique, il n'aurait fait qu'adapter ses souvenirs de la Maqāma(h) arabo-hébraïque au contexte socio-culturel de son époque.

(1) Voir : op. cit., p. 595 et Le Drame de l'honneur dans la vie et dans la littérature espagnole du XVI^e siècle, éd. 1965, p. 120.

C/ Conclusion :

Evitant de vouloir trop prouver et restant, par prudence, dans un juste milieu entre les tenants et les aboutissements des différentes hypothèses; nous pouvons dire aisément que la genèse du genre picaresque en Espagne a d'abord coïncidé avec un contexte socio-économique assez largement favorable (picarisation sociale, réaction contre le genre pastoral et chevaleresque, etc..) mais qu'ensuite l'auteur anonyme du Lazarillo - sans doute un converso - a bénéficié de toute la tradition littéraire judéo-arabe lors de sa création en y ajoutant, bien sûr, son propre génie.

CHAPITRE DEUXIEME

CARACTERISTIQUES DU GENRE DANS LES DEUX LITTERATURES

I - Sur le plan thématique

A/ Thématique commune

- 1 - Epopée de la faim et pauvreté
- 2 - Satire anti-cléricale
- 3 - Critique de la Justice
- 4 - Carnaval de la ruse
- 5 - Question généalogique
- 6 - Philosophie picaresque

B/ Thématique originale

- 1 - Gueuserie professionnelle et kudya intellectuelle
- 2 - Parodie de l'honneur et de la noblesse
- 3 - Amour en sursis et critique des femmes
- 4 - Instruction et formation socio-professionnelle
- 5 - Critique des mœurs contemporaines

II - Sur le plan formel

A/ Structure biographique et autobiographique

B/ Structure fragmentée et épisodique, achevée et inachevée

- 1 - Structure fragmentée et épisodique
- 2 - Structure achevée et inachevée

C/ Sérieux et badinage, didactisme et réalisme

- 1 - Sérieux et badinage
- 2 - Didactisme

3 - Réalisme

D/ Protagoniste muktaddi et pïcàro, Protée et gueux

1 - Origine sociale ou picarisme

2 - Victime et vagabondage

E/ Espace-temps et itinéraires des pïcàros

1 - Itinéraire irrégulier ou aller simple

2 - Itinéraire régulier ou aller et retour

3 - Temps de l'action : continu et discontinu

a) Temps discontinu

b) Temps continu

c) Temps narratif et temps commentatif

d) Temps projeté

4 - Temps de l'énonciation

F/ Exagération et pondération stylistique

1 - Conscience du métier d'écrivain

2 - Pondération et spontanéité stylistique

3 - Exagération et finesse stylistique

4 - Mélange de la poésie à la prose

III - Conclusion

CHAPITRE DEUXIEME

CARACTERISTIQUES DU GENRE DANS LES DEUX LITTERATURES

I - Sur le plan thématique :

Il serait fort scabreux de vouloir ouvrir ce chapitre par une étude d'influence thématique de façon systématique. Certes, les motifs d'emprunt, plus ou moins importants, ne manquent point dans les romans picaresques espagnols; toutefois, cela ne déboucherait que sur une perspective assez courte et des résultats peu concluants.

D'un autre côté, et partant du principe que toute littérature doit nécessairement refléter son époque, il y a évidemment plusieurs siècles qui séparent les deux modèles du même genre. Entre-temps, les mentalités et les cultures ont forcément évolué, tout comme la littérature d'ailleurs. Mais si cette évolution sociale restait lente à venir en Espagne (celle du XV^e-XVI^e siècles, avec ses moeurs dégénérées), il y aurait alors place pour une convergence entre la thématique de la Maqāma(h) et celle de la littérature picaresque. Or bien que l'histoire ne se répète pas - exactement ou de la même façon - les erreurs humaines, quant à elles, peuvent se répéter dans des situations analogues. Dès lors, nous diviserons la thématique du genre arabo-espagnol en deux catégories :

- l'une commune dans laquelle figureront les points de ressemblance ou de correspondance.

- l'autre particulière où seront répertoriés et analysés les divers sujets de l'un ou de l'autre mais sujets qui caractérisent seulement le genre.

De même, il ne sera ici question que des auteurs représentatifs du genre : créateurs ou fixateurs des deux modèles dans les deux littératures, tels que Hamadānī et Ḥarīrī dans les Maqāmāt portant leurs noms ainsi que l'auteur anonyme dans La vida de Lazarillo de Tormes, Mateo Alemán dans Guzmán de Alfarache et Quevedo dans Historia de la vida del Buscón.

A/ Thématique commune :

1 - Épopée de la faim et pauvreté :

"Bref, je mourais de faim."

(Lazarillo, 1^{er} Traité, p. 17)

Nul doute que c'est la faim(1), sous-tendue par le thème de la pauvreté, qui constitue du moins le pivot sinon le cadre narratif même du picaresque en général. Elle est à l'origine de tous les maux qui tourmentaient les protagonistes, tellement qu'elle était bien réelle dans leurs sociétés et leurs époques respectives. Ce "mal faim" (2), dont Lázaro parlait en se plaignant souvent, était le seul lot de consolation que la Fortune attribuait aux pauvres.

Jadis, Abū Fath 'Iskandarī avait connu ce mal cruel et fatal pour tout estomac vide=d/m/r baṭn (3) ou sonnant le creux. C'est ce mal qui le

(1) Il s'agit d'une véritable épopée funeste chez Lázaro puisque le mot faim est répété seize fois dans les deux premiers traités seulement : p. 8 (2x), p. 9 (1x), p. 17 (1x), p. 18 (1x), p. 19 (3x), p. 20 (2x), p. 21 (4x) et p. 26 (2x) du R. P. E., V. L. T.

(2) Idem, V. L. T., 1^{er} Traité, p. 9.

(3) Voir : Maqāmāt, n° 13, p. 65 v. 2. La même expression se retrouve chez Guzmán : "les dents longues et l'estomac afflachi" = "ḡiyā' a-n-nāb, dāmīrat al-butūn"; R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. III, p. 96.

poussa à vagabonder, çà et là, à la recherche de quoi satisfaire le plus élémentaire des besoins, en l'occurrence manger à sa faim (ex : Séances n° 13-25, etc..). De même Abū Zayd Sarūġi qui se présenta à Ḥariri, dans la Séance des Banū-Ḥarām (classée 48^e), avec une mauvaise mine et habillé en loques : avait connu la même expérience lors de sa fuite précipitée devant les Croisés mais, chez lui, la kudya devint systématique comme pour échapper à cette misère forcée.

Dans le Lazarillo le thème de la faim est plus pressant, plus insupportable car plus véridique au vu des deux premiers Traités. Un garçon comme Lázaro, orphelin de père à l'âge de huit ans puis cédé à un aveugle dans l'espoir d'une amélioration de sa condition d'origine, n'aura guère une enfance heureuse et normale. Dès l'âge précoce, il est acculé au travail (serviteur de nombreux maîtres) et parfois même à la mendicité et au vol (v. 1^{er} Traité, p. 8-9) pour ne pas mourir de faim, une "faim quotidienne" (1) qui le tenaillait sourdement. Cette mendicité est, pour lui, souvent légitime car "Nécessité est grande conseillère" (2). Outre son handicap social et familial, il est aussi victime de certains de ses maîtres qui l'affamaient au point de se sentir en "continuelle agonie" (3) ou "sur le bord de la fosse" (4).

Or, à chaque fois qu'il changeait de maître, il exerçait la mendicité par nécessité (v. début du 2^e Traité, p. 16) (5) comme ce fut le cas en

(1)(3)(4) R. P. E., V. L. T., 2^e Traité, p. 19. Ne disait-il pas également au sujet de l'aveugle : "tellement qu'il me faisait mourir de faim" dans idem, 1^{er} Traité, p. 8.

(2) Idem, 2^e Traité, p. 22.

(5) "je m'en fus l'autre jour ensuivant à un bourg nommé Maquède, où rencontraï pour mes péchés un prêtre, duquel m'étant approché pour lui demander l'aumône"; idem, 2^e Traité, p. 16.

quêtant sur le chemin de Tolède : "Tandis que j'étais malade, toujours on me donnait quelque aumône" (1) ou même quand l'exerçant en faveur de l'écuyer (v. 3^e Traité). C'était, sans doute, par pitié (et métier) mais également par solidarité puisque "Celui-ci, me disais-je, c'est un pauvre" (2). Donc qui dit pauvreté dit nécessité, et qui dit nécessité dit mendicité comme seule échappatoire très souvent : "M'est avis que la faim me donnait des lumières pour découvrir mes misérables remèdes, car on dit (et j'en fis sur moi l'épreuve) qu'elle aiguise l'esprit, au rebours de ventre plein" (3).

De la faim, Guzmán en a cruellement souffert comme tous les pícaros. Jeune garçon, resté seul "sans arbre qui(lui)fit de l'ombre, sans rien d'autre que fardeau de misères" (4), il alla à l'aventure : déguenillé, affamé, connaissant les tourments de la faim qui, surtout, ne "se passent (qu') en mangeant"(5). Par nécessité alors, le ventre creux lui enseigna la mendicité et ce, dès les premières étapes sur la route de Rome (v. P. I, L. II, chap. II) : "Je me mis lors à mendier au nom de Dieu"(6). Puis, cette mendicité se transforma vite en métier (v. P. I, L. III, chap. II-IV) vu que le "pauvre est une monnaie qui n'a point cours" (7) et que la gueuserie rapporterait argent et profits nécessaires pour s'en délivrer.

Enfin, Pablos n'échappa point à la règle. Dès le début de son itinéraire, il entra "sous l'emprise de la vive Famine" (8). A peine avait-il

(1)(2) R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 27 et p. 35.

(3) Idem, 2^e Traité, p. 22.

(4) Idem, V. G. A., P. I, L. I, chap. III, p. 93.

(5) "et je n'avais ni soupé ni goûté.. et sans rien à me mettre sous la dent", disait-il encore dans idem, P. I, L. I, chap. III, p. 94.

(6) Idem, P. I, L. II, chap. II, p. 188.

(7) Idem, P. I, L. III, chap. III, p. 269.

(8) Idem, V. A. P., chap. III, p. 768.

franchi le seuil de la pension de Cabra (v. chap. III) qu'il constata l'absence des chats, lesquels ne pouvaient être "amis du jeûne et de la pénitence"(1) et surtout l'état de famine des pensionnaires "maigres comme des alènes de savatier" (2). Bientôt, ses "tripes criaient misère" (3) car le spectacle était affligeant à l'image même du "serviteur basque, nommé Lurre, le plus maigre de tous, qui avait à ce point oublié l'exercice de manger"(4) et qui nécessitait l'aide d'autrui pour porter la main à sa bouche (5).

Cette faim était tellement aiguë pour le jeune Pablos qu'il "mange(a) la moitié des phrases : ce fut là tout (son) déjeuner" (6) lors de la première lecture chez le "Docteur Abstinence" fort fourni en "la cabre rôtie" (7) et en "louanges de la diète" (8), comme s'il s'agissait d'un véritable Purgatoire.

* * *

"Je vis, en exécution de l'édit, une procession de pauvres qu'on menait fouetter par les quatre rues de la ville".

(Lazarillo, 3^e Traité, p. 36)

Plus général encore est le thème de la pauvreté qui touchait, non

(1)(2) R. P. E., V. A. P., chap. III, p. 770.

(3)(4) Idem, chap. III, p. 771.

(5) Ou tel autre pensionnaire qui déclarait à Pablos, venant s'informer des "lieux nécessaires.. Depuis deux mois que j'y suis je n'ai fait qu'une fois cette affaire-là"; idem, chap. III, p. 771.

(6) Idem, chap. III, p. 772 ou encore "L'évanouissement hantait cette maison-là comme l'indigestion en visite d'autres. L'heure de souper arriva (celle du goûter avait été passée sous silence).."; ibid, p. 772.

(7)(8) Idem, chap. III, p. 772.

seulement les protagonistes mais également leurs sociétés respectives où opulence s'opposait souvent à misère et richesse à pauvreté : soit par allusion contrastée (ex : la séance hamadânienne), soit par comparaison directe entre les pauvres et les riches (ex : les réflexions de Guzmán).

Ce mal du siècle - aggravé par la famine - Lázaro en a pris conscience, lui qui était un pauvre authentique. Il mesura même sa gravité et sa portée sur ses contemporains qui durent subir leur triste sort, un sort doublé de l'injustice des gouvernants à leurs égards. Il y eut l'exemple de l'édit (1) de la municipalité de Tolède qui, réagissant contre les pauvres et les vagabonds étrangers à la cité, prit des dispositions extrêmement sévères en vue de leur bannissement collectif assorti de brutalités et de scènes de fouettement. D'ailleurs Lázaro, lui-même, ne fut sauvé in extremis que par des pauvres (2) comme lui qui firent joué la vertu de la charité (chose rare à cette époque (3)) et de la solidarité en sa faveur; d'où sa réprobation implicite contre les riches ou leurs représentants, comme les officiels des municipalités d'alors.

En réalité, c'est Guzmán qui abonda largement dans les réflexions sur la pauvreté et la richesse (4) au point d'apparaître parfois comme anti-

(1) Sur cette question, voir : R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 36.

(2) "Pour ce qui est de moi, quelques pauvres femmes me sauvèrent la vie", reconnaissait-il dans idem, 3^e Traité, p. 36.

(3) Au vu de la réflexion suivante : "car charité s'est envolée au ciel"; idem, 3^e Traité, p. 27.

(4) Écoutons Guzmán dire : "chacun fuit les gens de bien s'ils puent la pauvreté.. La pauvreté n'ôte pas plus la vertu que la richesse ne la donne" et "De là vient le mépris du pauvre et l'état que l'on fait du riche"; idem, V. G. A., P. II, L. II, chap. VII, p. 553, 556 et p. 557.

capitaliste (voir le thème de l'argent maudit), lui qui était pourtant nanti d'origine, par son appartenance à une riche lignée de négoce, mais qui se trouva par la suite appauvri.

Bien qu'affirmant "il n'y a pas d'homme pour l'homme" (1) dans un monde "où force règne (surtout celle de l'argent) raison n'a lieu" (2), Guzmán vient souvent à comparer les riches et les pauvres (3) en termes de complémentarité. Sans récuser la hiérarchie sociale existante, ni l'ordre établi (l'égalité étant devant Dieu seulement); il va jusqu'à justifier la nécessité de leur existence au sein de la société car les uns contribuant au salut des autres :

"La divine Providence visant à notre bonheur et ayant à répartir ses dons ne les déposa pas tous d'un côté, mais les disposa différemment en différentes personnes pour donner à chacun moyen de se sauver. Aux riches, elle donna les biens temporels et aux pauvres les spirituels, afin que le riche, partageant sa richesse avec le pauvre, achetât de ce fait la grâce et que, tous deux étant faits égaux de la sorte, ils gagnassent également le ciel" (4).

Partant du principe que chacun ait sa place et son rôle pour lesquels il a été créé parmi les créatures divines; rien cependant n'empêche Guzmán de critiquer sévèrement les riches et les pauvres : les premiers s'ils ne font pas preuve de juste mesure dans leur richesse ou se gardent d'accomplir leur

(1)(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. V, p. 207 et chap. VII, p. 232.

(3) Voir par exemple dans idem les pages: 87, L. I, chap. II; 204, L. II, chap. IV; 269-71, L. III, chap. I; 302, L. III, chap. IV; 305-06, L. III, chap. VI de la Première Partie et p. 553-54, L. II, chap. VII de la Deuxième Partie.

(4) Idem, P. II, L. III, chap. I, p. 600.

devoir religieux (1) envers les pauvres et les seconds s'ils ne savent pas tirer profit (sagesse et retenue) de leur pauvreté : "le riche ne se damne pas ni le pauvre ne se sauve parce que l'un est riche et l'autre pauvre, mais seulement pour la façon dont ils en usent" (2). En clair, les deux catégories sociales sont utiles pour l'harmonie de l'univers, même si la pauvreté demeure insoutenable aux yeux de l'actant car elle "se trouve être mère d'opprobre, générale infamie, disposition à tout mal, ennemie de l'homme, lèpre douloureuse, chemin de damnation, océan où se noie la patience, où l'honneur se consume, où la vie se finit et où les âmes se perdent" (3).

2 - Satire anticléricale :

"Ne nous émerveillons donc point d'un prêtre
ou d'un moine qui dépouillent l'un les pauvres
et l'autre son couvent, pour subvenir
à leurs dévotes ou à quelque ménage".

(Lazarillo, 1^{er} Traité, p. 6)

(1) "J'ai toujours remarqué en mes pérégrinations que ces richards pleins de puissance sont des baleines pour la plupart, qui, ouvrant la gueule de leur cupidité, veulent engloutir toutes choses afin que rien ne manque en leur demeure et que leurs revenus croissent et multiplient sans tourner les yeux au pauvre orphelin ni porter l'oreille aux plaintes de la fille délaissée, l'épauler au soutien du trébuchant, ni la main de la charité à l'indigent et au malade" disait Guzman dans R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. III, p. 99-100.

(2) Ou encore : "Car si le riche ne fait qu'amasser encore et si le pauvre ne fait qu'envier la fortune d'autrui, le riche n'est pas riche et le pauvre n'a pas vertu de pauvre : tous deux se damnent"; idem, P. II, L. III, chap. I, p. 599.

(3) Idem, P. I, L. III, chap. I, p. 269 (faisant partie d'une saisissante "complainte" sur la pauvreté en p. 269-70).

L'anticonformisme est un autre trait qui caractérise le genre en quelque sorte. Les auteurs du picaresque, s'ils ne remettent pas en cause l'ordre social et religieux établi, ils ne se gênent pas de le critiquer ouvertement, surtout quand les injustices sont si criantes et quand les comportements de ceux qui le représentent sont parfaitement ignobles. Mais il existe, au sujet de la satire, une nuance fondamentale entre les deux formes arabe et espagnole. En effet, les imâms n'ont, dans la religion musulmane sunnite, qu'un rôle limité, celui de diriger la prière; d'où l'absence de l'"anticléricisme" dans la Séance arabe(1). Par contre, il y a des critiques souvent acerbes qui touchent tout le monde, de bas en haut de l'échelle sociale(ex : Abū Zayd sermonnant un Emir, 21^e).

Sans distinction, Hamadī et Ḥarīrī se sont attaqués dans plusieurs séances (6^e-8^e-11^e-24^e-26^e/1^e-11^e-21^e-31^e-41^e, etc..) au manque de religiosité qui rongeaient la société musulmane, en relevant : l'hypocrisie (49^e/1^e), le manque de charité envers les pauvres (l'aumône étant obligatoire), le renoncement à l'Au-Delà au profit de la vie terrestre et surtout l'inconstance de la foi : actions et paroles n'étant point en concordance, comme le prescrit rigoureusement l'Islām.

Dans le Lazarillo, l'auteur s'en est pris à l'appareil même de l'Eglise. Plusieurs chapitres lui sont consacrés (II^e-IV^e-V^e-VI^e et VII^e) au point que cela frappe par l'importance et l'omniprésence que cette critique revêt dans toute la thématique lazarienne. Quelques portraits, représentatifs d'un clergé fieffé, furent passés en revue : un prêtre de Maquèle avaricieux (2)

(1) Même dans la Séance d'Ispahan, où l'"anticléricisme" est latent, il ne s'agit en fait que d'un faux-imâm qui joue la comédie à des fins de gueuserie; voir : Maqāmāt..., n° 10, p. 51-54.

(2) "L'aveugle, quoiqu'il fût la même avarice, était au prix de celui-ci un autre Alexandre"; R. P. E., V. I. T., 2^e Traité, p. 17.

donnant un oignon pour quatre jours - et cupide (1) (adorant l'argent), un moine de la Merci circulant toujours hors du couvent (2) à la recherche d'"affaires séculaires" (3), un vendeur d'indulgences trafiquant et coquin (4) (gérant les bulles comme une industrie), un chapelain de la cathédrale exploitant une main-d'oeuvre enfantine (5) enfin un archiprêtre de Saint-Sauveur tricheur et simoniaque (6) (lui faisant épouser sa concubine) pour compléter ce tableau dont Lázaro ne tarda pas à en crier : "Chanoines et gens d'Eglise, j'en trouve assez" (7).

Ainsi, la satire virulente de Lázaro touche plutôt les hommes d'Eglise que l'institution elle-même (8) ou l'état sacerdotal. C'est une criti-

(1) "Il avait un oeil sur mes mains et l'autre dessus l'assistance, lesquels dansaient dans sa tête comme vif-argent, et tenait compte exact de tous les liards qu'on offrait"; R. P. E., V. L. T., 2^e Traité, p. 18.

(2) "C'était un ennemi capital du choeur et du réfectoire"; idem, 4^e Traité, p. 43.

(3) "..fort ami de visites et d'affaires séculaires"; ibid, p. 43.

(4) "..mon cinquième maître, qui fut un prêcheur de bulles, le plus dextre, le plus fourbe et hardi distributeur d'icelles qu'onques vis ni m'est avis que verrai ou qu'ait vu jamais personne au monde, tant usait de moyens et trafics et excogitait subtiles inventions"; idem, 5^e Traité, p. 44. Jouant la comédie, il s'entendait parfaitement avec son compère l'alguazil pour vendre les bulles : "mon maître ne dépêcha pas moins de dix ou douze mille bulles sans y faire sermon", idem, p. 48.

(5) "..et me mis à vendre l'eau par la ville", idem, 6^e Traité, p. 49.

(6) "..avant qu'elle m'épousât, elle était accouchée par trois fois (sauf le respect que je lui dois, puisqu'elle est ici présente) des oeuvres de Votre Grâce" lui faisait-il remarquer dans idem, 7^e Traité, p. 51.

(7) Idem, 3^e Traité, p. 40.

(8) Ne disait-il pas : "J'espère en Dieu qu'il est en gloire (en parlant de son père), car il est dit dans l'Evangile que ceux-là sont bienheureux" ! Voir : idem, 1^{er} Traité, p. 5.

que caricaturale des mauvaises moeurs du clergé, un clergé souvent déficient car plus enclin aux choses de la vie (cupidité, simonie, luxure..) qu'à sa vraie vocation de prêtre (charité, compassion, abstinence..); d'où la conclusion interrogative de Lázaro concernant l'avarice du prêtre de Maquède : "Toutefois ne sais si elle lui venait de son cru (donc personnelle) ou se l'était adjointe (donc venant après) en prenant l'habit" (1) ? Malgré cela, l'Inquisition accueillit fort mal cette satire, y vit un grand danger et châtia le livre de deux chapitres entiers (2) après une longue mise en Index.

Certes, cette satire ne touche pas les "dogmes, mais des pratiques de l'Eglise et du clergé" (3) et toute la critique contemporaine le lui reconnaît. Pourtant, certains n'y ont vu qu'une pure continuation de la tradition du Moyen Age (4); alors que d'autres - comme Morel-Fatio - ont plutôt penché vers le courant d'Erasme et vers la Réforme : "L'esprit anticléric, sinon antireligieux, du livre, est une donnée importante aussi, dont il faut tenir grand compte et qui précisément nous renvoie encore aux Valdès et à leurs amis" (5).

(1) R. P. E., V. L. T., 2^e Traité, p. 17.

(2) Sur cette question, revoir Morel-Fatio dans Introduction à V. L. T., p. XIX-XX.

(3) Citation empruntée à Morel-Fatio dans Etudes sur l'Espagne, chap. Recherches sur Lazarille de Tormès, T 1, p. 166.

(4) M. Bataillon en fut son tenant : "La satire du clergé et des moines ne commence pas au temps d'Erasme et de Luther. Déjà vigoureuse au moyen âge, elle reproche aux clercs leur mauvaise vie, leur âpreté au gain, leur trafic des choses saintes", écrivait-il dans R. P., Introduction, p.10. En complément, voir l'analyse de M. Molho dans Introduction à op. cit., p. XXX-XXXIV.

(5) Etudes sur l'Espagne, T 1, p. 169.

Jamais nous ne retrouverons une pareille dénonciation ou mise en pièce en règle du clergé du Premier au Septième Traité. Tout au plus, il y aura quelques remarques éparses, dans Guzmán par exemple, dirigées contre les prêtres qui ont failli à leur devoir religieux : "dans l'église n'as-tu pas à endurer le curé, le vicaire et Sa Seigneurie monsieur le sacristain ? Combien penses-tu qu'il te faudra souffrir pour qu'ils te tolèrent et t'en permettent la demeure ?" (1). C'est que l'actant est resté profondément religieux (2) malgré les écarts : "Confiance en Dieu, qui ne délaisse personne !" (3). Plus encore, il trouva aide, réconfort, charité et compassion auprès des gens d'Eglise tout au long de la Première Partie. Il y eut les deux prêtres, compagnons de route, dont le plus âgé lui fit un sermon (L. I, chap. IV) salutaire (4) et le cordelier "le bon religieux" (5) qui lui donna du pain, sans oublier le Cardinal charitable "saint homme de maître" (6) qui veilla sur lui quand il entra comme page à son service (L. III, chap. VI-X).

Par contre, Quevedo renoua ça et là dans le Buscón avec la galerie satirique des personnages ecclésiastiques. Citons : le prêtre avare et barbare en la personne de Cabra "le laquais de la Mort" (7) qui, privant ses pensionnaires de la "Sainte Table" (8) en les affamant, provoqua la colère de

(1) R. P. E., V. G. A., P. II, L. II, chap. III, p. 493. Voir également d'autres réflexions dans idem, P. I, L. II, chap. III, p. 196-99; L. III, chap. VI, p. 307 et P. II, L. III, chap. IV, p. 657-58.

(2) "La première chose que je faisais au matin était d'aller entendre messe", déclarait Guzmán dans idem, P. I, L. II, chap. III, p. 195 (et aussi chap. III, p. 201-03; etc..).

(3)(5) Idem, P. I, L. II, chap. I, p. 183 et p. 185.

(4) Voir : idem, P. I, L. I, chap. IV, p. 106-10.

(6) Idem, P. I, L. III, chap. IX, p. 340.

(7) Idem, V. A. P., chap. III, p. 769.

(8) Idem, chap. III, p. 770.

Pablos au point de lui souhaiter un grand châtimeut : "Puisse Dieu te punir, vieux ladre, et ce que tu as mangé te faire mourir" (1) car le Diable même n'aurait pas fait mieux (2); puis le curé famélique dévorant tout jusqu'à "rong(er) les os de toutes les assiettes" (3) mais restant toujours un marchand dans le temple "Prêtre je suis : on vous dira des messes pour votre argent" (4); ensuite le sacristain, un poète complètement ignorant en matière de théologie - confondant Fête-Dieu et Saint Fête-Dieu (chap. IX) - et sachant pourtant composer des "strophes pestilentiellles" (5), des sonnets sur sa galante et des rondeaux sur ses jambes (6); enfin l'ermite gremlin et joueur (7) qui dépouilla Pablos en raflant "l'argent sur la table, à main ouverte, comme avec une raclette" (8) : le tout pour dresser un tableau sombre et ironique du clergé d'alors.

3 -- Critique de la justice :

"Et souffrit persécution pour justice (9)".

(Lazarillo, 1^{er} Traité, p. 5)

(1) R. P. E., V. A. P., chap. III, p. 770-71.

(2) "...que nul chrétien ne tombât en ses cruelles mains", ce "maudit persécuteur d'estomacs" en disait Pablos dans idem, chap. IV, p. 776.

(3)(4) Idem, chap. IV, p. 779 et chap. V, p. 781.

(5) Idem, chap. IX, p. 803 ou encore "Certes, voilà une oeuvre fort grande, lui dis-je" à propos de son Arche de Noé; idem, p. 804.

(6) "Vous voyez ici neuf cent un sonnets et douze rondeaux.. que j'ai faits sur les jambes de ma dame" se vantait-il à Pablos dans ibid, p. 804.

(7) "Amusons-nous un moment - disait-il - car l'oisiveté est mère de tous les vices; jouons des ave maria"; idem, chap. X, p. 811.

(8) Ibid, p. 811; "car le soldat et moi n'avions que les yeux pour pleurer" en conclut Pablos; idem, p. 812.

(9) Celle-ci, symbolisée sur l'écusson placé si haut sur le portail de l'Audience à Grenade, fit dire à un paysan "qu'elle ne se laissera point abaisser, et je crains fort de n'y pouvoir atteindre" dans idem, V. G. A., P. I,

"Car le rendant le juge ment et ne juge point".

(Guzmán, P.II, L.II, chap.III, p. 489)

L'un des thèmes favoris du picaresque n'est paradoxalement que l'injustice de la justice. Hamadîni, en personne, eut maille à partir avec elle; se plaignit souvent dans ses Epîtres du mauvais comportement des magistrats à son égard et finit par les ridiculiser dans deux séances : celle de Nichapour (39^e, éd. Caire) et de Syrie (26^e, éd. Istanbul) où la critique de la magistrature fut extrêmement violente.

Après lui, tous furent unanimes à critiquer l'appareil judiciaire : du magistrat au geôlier, de l'avocat au greffier et du commissaire à l'alguazil (1) : tous d'impitoyables sangsues. Ceci est d'autant plus vrai que les protagonistes espagnols connurent les effets iniques de la justice dès leur jeune âge - par parents interposés - avant de la subir cruellement et personnellement par la suite.

Pour avoir seulement "mal taillé quelques veines aux sacs" de farine (2), le père de Lázaro fut pris en flagrant délit de vol, puis arrêté et mis en prison. Malgré son aveu et ses regrets(3), la justice le persécuta au point

L. I, chap. I, p. 75-76.

(1) Guzmán les passa systématiquement en revue (ex : P. II, L. II, chap. II-III, p. 482-94) et il n'y eut guère de chapitre où il n'en parla pas, lui qui avait tant souffert de la justice en Espagne et en Italie. Voir : idem, P. I, L. I, chap. I, p. 72 - chap. III, p. 98-100 - chap. V, p. 117 - chap. VI, p. 122 - chap. VII, p. 130-31; L. II, chap. IV, p. 205-07; L. III, chap. VI, p. 307; P. II, L. I, chap. VIII, p. 453-59; L. II, chap. II, p. 483-87 - chap. III, p. 487-94 - chap. VII, p. 547-48; L. III, chap. II, p. 618-19/p.627-30 - chap. III, p. 638 et chap. VII, p. 719-25.

(2) Idem, V. L. T., 1^{er} Traité, p. 5.

(3) "...confessa et ne nia point"; ibid, p. 5.

de le bannir du pays. Il paya même, et pour ce menu vol, de sa vie dans l'expédition de Los Gelves (en 1510 ou 20); d'où le réquisitoire - en filigrane certes - de Lázaro contre la justice car tous les malheurs des Gonzalez vinrent de là.

Puis, comme un malheur ne vient jamais seul, la persécution de la justice continua. Son parâtre, l'esclave nègre "avec qui la nourriture s'améliorait"(1), fut également arrêté pour vol, "fouetté et lardé"(2). Lázaro, bien que jeune garçon, subit alors un interrogatoire assez sévère et sa mère fut condamnée à la "centaine accoutumée" (3) assortie d'interdiction de voir ou de recevoir son compagnon. La famille Gonzalez alla ainsi subir sa deuxième dislocation en s'installant dans l'auberge de la Solane où elle endura "mille maux"(4) pour cause de justice et par peur de "n'enfreindre la sentence" (5) lourdement payée.

Poursuivi par l'injustice, Lázaro eut encore affaire à cette justice. Son troisième maître l'écuyer, endetté et harcelé par ses créanciers, prit subitement la fuite (3^e Traité) et le laissa seul avec les suppléants de la justice (greffier et sergent) qui l'arrêtèrent (6) un instant pour le questionner sur les biens de son maître(7). Mais grâce à l'aide des voisins, il finit par être innocenté (8).

Guzmán critiqua plus violemment encore la justice, ses greffiers ef-

(1)(2)(3)(5) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 6.

(4) Idem, 1^{er} Traité, p. 7.

(6) "Garçon, tu es arrêté si tu ne découvres les biens de ton maître"; idem, 3^e Traité, p. 42.

(7) "...pour sequestrer des biens de mon maître jusqu'à se couvrir de la dette"; idem, 3^e Traité, p. 41.

(8) "Messieurs, cet enfant est innocent"; idem, 3^e Traité, p. 42.



frontés et ses juges corrompus. Ne condamnait-elle pas les malheureux "pour moins d'un écu, au fouet et aux galères" (1) et ne considérait-elle pas que "quiconque fut trouvé une fois en faute est toujours présumé fautif en de semblables affaires"(2) sans nulle exception ? De là vient et l'accusation, sans cesse reprise, de banqueroute contre son père, et le reproche "d'être allé en prison" (3).

Aux greffiers, il les qualifia de compères qui "ont une âme de gitan, volent ouvertement et font de la justice un jeu de passe-passe en lui donnant le cours qu'il leur plaît, sans que les parties y puissent trouver empêchement"(4). Souvent, ils abusèrent de leur charge au détriment des justiciables : "pour deux ducats ou pour complaire à un ami, ou même à une amie (les jupons se mêlent aussi d'affaires), ils ôtent la vie, l'honneur et les biens" (5). Pis encore, Guzmán trouva des "marques de salvation" (6) ou de repentir chez la pire espèce des pécheurs mais les greffiers l'ont mis "à bout de science" (7), tellement qu'ils étaient irrécupérables.

Quant aux juges, il leur reprocha la corruption généralisée et le manque d'équité dans leurs jugements(8) car, pour briguer la magistrature ou acquérir des "fausses certifications"(9), ils ne lésinaient pas sur les moyens

(1)(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 71. Pourtant, Guzmán s'en défendit : "J'en vois beaucoup dont c'est l'usage, et aucun n'est pendu"; ibid, p. 71.

(3)(4) Idem, p. 72.

(5)(6)(7) Idem, p. 73.

(8)(9) Au vu de la réflexion suivante : "qu'on le puisse accuser de vendre la justice, laissant le bon sans récompense et sans châtement le méchant, dont il acquitterait plutôt les crimes s'il les décelait, c'est ce que.. j'entends ici prouver à l'évidence" disait Guzmán; idem, p. 74.

dispendieux tout en profitant après (sur le dos des autres) pour s'enrichir et demeurant "à jamais pervertis par la mauvaise habitude" (1), s'ils ne prenaient pas "ainsi gages à toutes mains, sans se soucier de la justice" (2).

Devenue notoire par son incompétence et sa partialité, la justice espagnole d'alors fut inexorablement dénoncée par Guzmán : d'abord dans un pamphlet de six pages (P. I, L. I, chap. I, p. 71-76) et ensuite, au fur et à mesure de ses mésaventures comme lorsqu'il fut pris pour un larron (P. I, L. I, chap. VII, p. 130-31) ou condamné aux galères (P. II, L. III, chap. VII, p. 719-26). Mais il le fit toujours en parfait connaisseur pour qui le jargon technique de la justice (3) n'était pas inconnu : "Ils ne me voulaient point écouter en mes décharges, car, envers et contre tout, sans autre preuve que leur fantaisie, c'était moi qui avait fait le coup. Ils me battaient, bouchoyaient et souffletaient dru et menu, ce qui me tourmentait d'autant plus que je ne pouvais placer un mot ni plaider pour ma défense" (4). Ce fut là une scène bien révélatrice des méthodes de la justice de l'époque que Guzmán rapporta avec un réalisme (5) cru et brutal.

(1)(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 74.

(3) Voir les termes juridiques largement concentrés en p. 721 dans idem, P. II, L. III, chap. VII.

(4) Idem, P. I, L. I, chap. VII, p. 130.

(5) Selon M. Defourneaux : "Mateo Alemán, l'auteur de Guzmán, était le fils du chirurgien de la prison de Séville, ce qui lui donna l'occasion de côtoyer, dès son jeune âge, le monde des gueux dont la grande ville andalouse était en quelque sorte la capitale.. puis.. de fâcheuses affaires lui valurent de connaître, cette fois comme détenu, la rigueur des prisons"; voir : op. cit., p. 247.

Pablos ne manqua pas le concert. Très jeune, il fut douloureusement frappé par la perte de son frère (âgé seulement de sept ans), un frère fouetté à mort en prison pour avoir "extr(ait) tout à son aise la moelle des pochettes"(1) aux clients venant se raser chez son père, un barbier malhonnête qui ne tarda pas à le suivre(en prison) pour les mêmes motifs, avant d'être relâché tout "couvert de deux cents bleus violets" (2) que la justice punitive lui infligea comme châtement corporel (chap. I) (3). Puis, ce père finit à la potence sur ordre de ladite justice, exécuté par le propre oncle de Pablos qui était bourreau de son métier (chap. VII) (4). Quant à sa mère, elle fut condamnée au bûcher par l'Inquisition pour pratiques de sorcellerie.

Du "bourreau singulier en son art" (5) que son oncle lui avait prédit, Pablos en sera presque la victime. De la justice, il en fera les frais : tantôt jeté au cachot (chap. XVI-XVII) (6) et tantôt condamné aux galères pour meurtre (chap. XXIII). Poursuivi par celle qui "ne (l')oubliait guère et (le) guettait à la porte" (7), il décide de partir pour les Indes en un exil forcé, fuyant toujours "ces Messieurs de la longue robe" (8).

(1)(2) R. P. E., V. A. P., chap. I, p. 761.

(3) Son père disait déjà des sergents et des juges : "Tantôt ils nous bannissent, tantôt ils nous fouettent et nous font danser sous corde avant que les violons ne jouent", idem, chap. I, p. 762.

(4) "... fort connu à Ségovie pour son intimité avec la Justice.. Il était bourreau, pour tout dire; mais le phénix de la profession"; idem, chap. VII, p. 794.

(5) Idem, chap. VII, p. 796.

(6) Là, il soudoie du geôlier au juge "distrain" pour attirer leur attention. Voir : Idem, chap. XVII, p. 844-45.

(7) Idem, chap. XXIII, p. 879.

(8) Idem, chap. XVII, p. 846.

Ainsi, la thématique de l'injustice comme celle de la nécessité, de la faim et de l'infortune sont à la base même du genre picaresque. Et, si tous les protagonistes, arabes et espagnols, en parlèrent c'est qu'elles furent les vrais maux qui rongèrent leurs sociétés respectives en créant picares et picarisation sociale.

4 - Carnaval de la ruse :

"La ruse est chose ordinaire aux gueux,
qui jour et nuit sont à l'affût d'un
moyen de se tirer d'embarras et de sortir
de leur misère".

(Guzmán, P.I, L.III, chap.V, p.297)

Devant un tel sort acharné et hostile, il n'y a de place que pour la ruse-hila car, seule utilisée ingénieusement ou à bon escient, elle permet de retourner les situations les plus inextricables. Dans la Séance déjà, Abū Fath 'Iskandarī et Abū Zayd Sarūġī en furent de célèbres experts. Toutes leurs actions se développaient autour de deux ressorts : la kudya et la ruse, celle-ci réalisant celle-là. D'où le véritable carnaval de la ruse qui existe dans la Maqāma(h) arabe, ruse qui prend des formes les plus diverses : faux-mendiant (Hamadānī, 2^e-9^e), faux-sermonnaire (Hamadānī, 8^e), faux-imām (Hamadānī, 11^e), faux-noble (Hamadānī, 13^e), faux-aveugle (Hamadānī, 16^e), faux-baladin (Hamadānī, 20^e), faux-médecin (Hamadānī, 21^e), faux-dévot (Hamadānī, 49^e), faux-comédien (Ḥarīrī, 9^e-10^e), faux-malade (Ḥarīrī, 19^e), faux-plaignant (Ḥarīrī, 23^e-37^e-40^e), etc.. Donc tout passe par la ruse dans ce monde carnavalesque, où tous les moyens adéquats seront mis en oeuvre : choix du masque=liṭām, d'habits en loques=atmār, de sermons=ḥutba ou wa'z, de requêtes=da'wā, de situations apitoyantes (ex : mendicité avec infirmité ou en

famille), de procédés plus effrontés encore (ex : guérisseur de morts, magicien démoniaque, écornifleur, parasite..); bref choix de mille et une façons de se jouer des naïfs ou pour soutirer de l'argent à autrui.

C'est à ce niveau de l'astuce - d'ailleurs - qu'il y a correspondance totale entre la séance arabe et le roman picaresque espagnol. Les motifs sont tellement identiques (1) (avec quelques variantes propres à l'une ou à l'autre) qu'il serait aisé de parler d'influence directe ou d'emprunt, car cela frappe par leur importance ainsi que par la manière narrative dont ils sont employés dans les deux modèles du genre.

En effet, et dès le Premier Traité, cette impression du "déjà vu" se vérifie dans le Lazarillo. L'aveugle, rusé et sagace, "était un aigle en son art" (2) et répétait presque les situations des protagonistes arabes. Faux en son genre, c'était lui qui guidait le jeune Lázaro et de façon brutale : "Apprends, nigaud : un garçon d'aveugle doit en savoir un point plus que le diable" (3).

A cet enfant, "simplet.. et aigu d'entendement" (4), il lui donna assez de conseils pour "bien vivre" (5); entendu par là assez d'astuces pour en tirer de larges profits. Faux-sermonnaire, il savait "cent oraisons et davantage" (6) qu'il employait judicieusement pour toutes sortes d'affaires : "plu-

(1) Au sujet du mendiant aveugle, par exemple, Américo Castro a fait un rapprochement avec effet d'influence de la forme arabe sur celle des Espagnols (subsistant encore) : "on ne peut s'empêcher de.. rapporter à la vie chrétiano-musulmane du moyen âge les formes criardes et démonstratives de demander l'aumône observables en Espagne, et notamment dans le Sud"; voir : Réalité de l'Espagne, p. 114.

(2)(5)(6) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 8.

(3)(4) Idem, 1^{er} Traité, p. 7.

mer" les dévots, tromper les femmes stériles, les mal mariées et celles enceintes en leur pronostiquant mâle ou femelle. Faux-médecin, il savait "deux fois plus que Galien" (1) pour toutes sortes de maux : mal de dent, mal de coeur, etc.. "Bref, nul ne lui disait souffrir de quelque mal que ce fût qu'il ne lui dit incontinent : "Faites ceci, faites cela, cueillez telle herbe, prenez telle racine" (2). Enfin faux-mendiant, il l'était car il gagnait plus qu'il fallait "en un mois que cent aveugles en un an" (3).

Lázaro fut d'un jugement sévère envers cet aveugle (faux en tous genres) qu'il traita de tous les noms : "maudit" (4), "pervers", "cauteleux"(5), "faux vilain" (6) et "cruel" (7). Toutefois, il en devint vite un fidèle disciple (8) comme, par exemple, dans le Deuxième Traité où il utilisa toutes les ruses inimaginables pour duper le prêtre avare et surtout dans le Troisième Traité où : tantôt il profita de ses blessures pour quémander (9) et tantôt il en fit un métier, lui qui l'avait "sucé.. avec le lait", c'est-à-dire qu'il l'avait "appris de (son) grand maître l'Aveugle" (10). D'ailleurs le prêtre, quand voulant le renvoyer, ne s'y trompa point et le classa comme "garçon d'aveugle" (11).

Dans la forme picaresque espagnole, l'astuce suit toujours une cour-

(1)(2)(3) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 8.

(4)(5)(6)(7) Idem, 1^{er} Traité, p. 9, 11, 14 et p. 15.

(8) Déjà dans le Premier Traité, il vola l'aveugle à plusieurs reprises : vin (p. 10), raisin (en mangeant plus que lui, p. 12) et andouille (p. 13); idem,

(9) "Tandis que j'étais malade, toujours on me donnait quelque aumône", avouait-il dans idem, 3^e Traité, p. 27.

(10) "...j'étais devenu si bon disciple" et "m'avait enseigné mille bonnes choses" déclarait Lázaro en toute reconnaissance dans idem, 3^e Traité, p. 33 et 2^e Traité, p. 17.

(11) "il faut que tu aies été garçon d'aveugle !" lui signifiait-il dans idem, p. 27.

be croissante, du fait que la formation socio-professionnelle - par les différents métiers - réussit pleinement aux protagonistes. Certes, Guzmán a mis du temps à venir à l'astuce. Parti avec une bourse, il arriva cependant gueux à Madrid. Or ce n'est qu'après s'être interrogé : "Serai-je plus poltron que d'autres, ou moins doué ?" (1), qu'il décida de ne point se "perdre par défaut de hardiesse" (2). C'est alors qu'un court intermède de mendicité lui fut nécessaire (P. I, L. II, chap. II, p. 188-89) mais, constatant que "La vergogne et la faim n'ont jamais fait bon ménage" (3), il passa à l'attaque avec "d'autres tiercelets de (sa) volée" (4) qui lui apprirent le métier de gueux où astuce et tricherie voisinent avec "office et bénéfice" (5) au point de lui faire dire : "je n'eusse point troqué ma vie de gueuserie contre la meilleure de mes ancêtre !" (6). Et, ce n'était là qu'un début car Guzmán va "l'enfil(er) à l'aveuglette" (7) et montrera un sens inégalable de l'astuce, du travestissement comme de la débrouillardise (ex : P. I, L. II, chap. VII; L. III, chap. II-X) l'amenant jusqu'aux vols qualifiés (ex : P. II, L. II, chap. V-VIII; L. III, chap. VII) notamment.

Innocent et niais, le jeune Pablos ne s'éveilla véritablement qu'à Alcalá (chap. VI) quand bien même son père lui eût auparavant appris la leçon : "qui ne vole pas ne vit pas, en ce monde" ou "être larron est un art libéral et non pas mécanique" (8). Là, frappé par le proverbe "Fais selon la mode" (9), il délibéra d'être "fripon avec les fripons et le plus fripon de tous s'(il) le pouva(t)" (10). Ayant subi jusqu'ici (chap. III-IV) les ef-

(1)(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. II, p. 188.

(3)(4)(5)(6)(7) Idem, p. 189-91.

(8) Aussi, "Mais l'astuce nous délivre de tout"; idem, V. A. P., chap. I, p. 762.

(9)(10) Idem, chap. VI, p. 787.

fets négatifs de l'apprentissage, il se ressaisit en versant dans la ruse et dans la filouterie. Tel un Judas, il imposa "la peine de mort"(1) à tous les poulets qui s'égarèrent dans sa chambre ou encore il se mit d'accord avec la gouvernante pour prélever automatiquement tributs et taxes, en nature ou en argent, sur tous les achats faits pour la pension de Don Alonso (2).

Nonobstant, et prenant goût à la fourberie, il friponna même sa complice, passa au stade supérieur de la "courre" ou "enlever" (3) - selon la terminologie des étudiants - c'est-à-dire à des filouteries infiniment plus audacieuses dont la ruse servira de paravent au vol. Il y eut alors le vol à l'étalage et la comédie du mendiant pour éviter d'être rattrapé ou arrêté; le vol par intimidation et ruse (chez le confiseur) et surtout le vol des "épées du guet" (4) - autant dire de la justice - par excès de confiance.

Pablos tomba bientôt dans l'engrenage. A force d'entendre "louer l'esprit avec lequel (il) menai(t) à bien (ses) friponneries" (5) - ce qui l'encourageait "à en faire d'autres" (6) - il devint tristement célèbre, d'abord à Alcalá où "Ces fredaines et autres badineries commencèrent à (lui) donner le renom de rusé et de fripon parmi les fripons" (7); puis ailleurs (chap. XXII-XXIII) où il confirma cette même renommée.

5 - Question généalogique :

"Dieu garde celui qui tient tant de
ses père et mère !"

(Guzmán, P.I, L.I, chap.I, p.66)

(1)(2) Voir : R. P. E., V. A. P., chap. VI, p. 788-89.

(3) Idem, p. 791-92.

(4)(5)(6) Idem, p. 792.

(7) Idem, chap. VII, p. 794.

Autre sujet commun est la filiation généalogique, accompagnée toujours de l'appartenance géographique, pour situer l'actant dans le temps et dans l'espace. En fait, les protagonistes arabes se contentent seulement de donner leurs noms : Abū Fath et Abū Zayd, suivis de l'origine ethnique ou géographique : Iskandarī-d'Alexandrie (pour le premier) et Sarūgī-de Sarouj (pour le deuxième).

Autrement est le cas des Espagnols qui nous livrent un véritable acte de naissance ainsi que tous les détails se rapportant à leurs parents, avant et après leur naissance. Dès le Lazarillo, la manière s'annonce : Lázaro fut conçu et mis au monde dans la rivière de Tormes (1), d'un père nommé Thomas Gonzalez exerçant la profession de meunier (malhonnête) et d'une mère portant le nom de Toinon Pérez mais tous deux natifs de Tejares, village voisin de Salamanque(2). On l'appela alors Lázaro suivi de Tormes, rivière où il naquit. Ensuite, d'autres indications furent données : son père condamné partira comme muletier d'un gentilhomme guerroyant contre les Maures, sa mère veuve (cuisinière, puis lavandière) se remariera avec Zaïde, un esclave nègre qui donnera à Lázaro "un petit noiraud fort joli" (3) comme frère.

Cette présentation en bonne et due forme, avec une défense désespérée du lignage : "j'étais le fils d'un homme de bien qui, pour exalter la foi, était mort en la bataille de Gelves"(4) disait la mère de Lázaro à l'aveugle en espérant que "le fils ne devrait rien au père" (5), était typiquement espagnole surtout s'agissant d'un pays où la limpieza de sangre raciale (ex : probanzas ou enquêtes sur le lignage) et religieuse (ex : mancha ou al-

(1)(2) Voir : R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 5.

(3) Idem, p. 6.

(4)(5) Idem, p. 7.

liance avec un non-chrétien, jetant le discrédit) battait son plein (1).

Guzmán accentua encore la tendance. La question juive étant d'actualité, il consacra une large place, non moins de trois chapitres (P. I, L. I, chap. I-III), à ses parents. Bien sûr, et comme tout naissant, il ne les a pas choisis car "de la masse d'Adam (il) aura(t) fait élection de la meilleure part, quand même eût-il fallu jouer des poings !" (2). Mais, comme on a fait de "quelque chose" un "beaucoup" (3) à propos de leur vie privée, de leurs amours ou de leurs ennuis financiers (l'usurier faisant souvent banqueroute); il décida d'en parler et même de les défendre. Venant du Levant, d'un sang noble, son père s'installa à Gènes et se mêla à sa noblesse, avant d'échouer à Séville pour "recouvrer sa dette" (4).

Là, la chance sourit de nouveau au marchand qui gagna assez d'argent pour acheter une maison, un verger à Saint-Juan-d'Alfarache (P. I, L. I, chap. II) et pour nouer relation avec une dame d'une beauté (5) fragile et onéreuse. Déjà maîtresse d'un vieux Commandeur "qui, de sa condition, suçait force rentes d'Eglise" (6), il accepta de la partager; de sorte que le jeune Guz-

(1) Remarquons, qu'à la différence, les protagonistes arabes s'enorgueillissent de leur noble lignage : "Les Sulaym m'ont donné la noblesse" disait Abū Fath dans Maqāmāt al-Hamadānī, n° 9, p. 46. Pour Abū Zayd, "Tantôt il prétend qu'il est de Sāsān et tantôt qu'il descend des (rois de Syrie) habitants de Ġassān"; Maqāmāt al-Harīrī, n° 2, p. 17-18.

(2)(3) R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 68.

(4) Idem, chap. II, p. 78.

(5) "Elle était - selon Guzmán - galante, majestueuse, agréable, jeune, belle, avisée et modeste" dans idem, chap. II, p. 79. Toutefois, le fils n'en sera pas dupe : "La femme qui dit à deux hommes qu'elle les aime, les abuse tous deux, et on ne peut faire en elle fondement"; idem, p. 89.

(6) Idem, p. 79.

mán eut deux pères (1) jusqu'au jour où son vrai père, ruiné par les somptueuses dépenses de la Commandeuse (ou Don Marcelle : alliée aux Ducs de Médine (2)), mourut d'une maladie aiguë(3) en laissant sa famille sans ressources.

Ainsi, "l'enfant mignon de la veuve" (4), voulant quitter la misère, tenta l'aventure après avoir pris le nom de sa mère Guzmán (sans jamais indiquer celui de son père) et l'ethnique Alfarache du lieu de sa naissance(5).

Enfin Pablos ne sortit pas du consensus. Né à Ségovie, de Clemente Pablo, un barbier filou - "de bonne souche", disait-on(6) - et d'Aldonza de San Pedro (7), fille de Diego de San Juan et petite fille d'Andrés de San Cristobal (soupçonnée pourtant de "lignage juif"), il ne s'attarda pas longuement sur un père larron et une mère sorcière. En outre, il fut inlassablement exaspéré par les médisances tant ressassées sur ses parents : "Monsieur du Rasoir.. de la Ventouse.. fils de putain et de sorcière"(8), etc..

(1) Puisque "par calcul et règle de féminine arithmétique, j'ai eu deux pères, à qui ma mère me sut donner pour fils" disait-il dans R. P. E., V. G. A., P. I., L. I, chap. II, p. 88.

(2)(3) Voir : idem, chap. II, p. 92 et p. 90.

(4) Idem, L. II, chap. I, p. 181.

(5) Voir : idem, L. I, chap. II, p. 93.

(6) Idem, V. A. P., chap. I, p. 761.

(7) "Elle était de fort bonne apparence et si célèbre que du temps où elle vivait presque tous les chansonniers d'Espagne composèrent sur elle" se complaisait-il à dire dans ibid, p. 761.

(8) Idem, chap. II, p. 764. Ou encore : "D'aucuns l'appelaient coureuse d'amours, d'autres chirurgienne des affections disloquées, d'autres la taxaient de maquerelle"; idem, chap. I, p. 762.

6 - Philosophie picaresque :

"Oh ! Seigneur Dieu, dis-je alors, à combien de fortunes, périls et calamités sont sujets les vivants !"

(Lazarillo, 2^e Traité, p. 22)

"Malheur, sois le bienvenu, si tu viens seul".

(Guzmán, P.I, L.I, chap.VII, p.124)

S'agissant de deux siècles d'Or riches en événements littéraires desquels la floraison, tour à tour, du soufisme, du mysticisme, de l'ascétisme, de l'idéalisme tant ressassé par les livres de chevalerie que par la pastorale espagnole et l'adab (didactique et plaisant) en arabe; il y a comme une fausse note que le genre picaresque introduit dans ce joyeux (ou sérieux) concert vu qu'il se complait dans le bas, le vil et l'ignoble, vu aussi qu'il reflète les aspects les plus négatifs de la vie tels que : l'échec, le désenchantement, l'amertume, le cynisme et le pessimisme.

Tout compte fait, ce sont les mêmes causes qui ont engendré les mêmes effets, voire les mêmes méditations chez les auteurs arabes et espagnols du picaresque. Lorsque la Fortune = dahr ou zaman frappe durement certains - pour ne pas dire la masse des malheureux - au point que le jeune Lázaro arrive à dire : "la Fortune m'était contraire de tout point" (1) en concluant au triste sort ou à l'infortune de son étoile; lorsque également cette même Fortune est responsable de tous leurs malheurs (2) (présents ou à venir) : mi-

(1) R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 29.

(2) "Et moi je roulai de misère en misère et de mal en pis, car un abîme en appelle un autre" affirmait Guzmán dans idem, V. G. A., P. I, L. III, chap. VII, p. 318 et "Mais quand le malheur s'attache à quelqu'un, il semble qu'il ne s'en doive jamais séparer; les disgrâces sont enchaînées ensemble, les unes attirent les autres" en conclut Pablos dans idem, V. A. P., chap. V, p. 786.

sères, souffrances, désolations, famines, etc.. il serait vainement illusoire de vouloir trouver, dans les coeurs des protagonistes ou dans leurs réflexions, autre chose que des idées et des sentiments négatifs ou révoltants.

Outre l'hostilité du sort implacable, il y a la dureté des hommes envers ces protagonistes, à l'image d'un Lázaro brutalisé par un infirme ou par un représentant de l'Eglise, tous les deux symboles d'un monde à l'envers où le plus faible reste une proie facile au moins faible que lui.

Certes Abū Fath, Abū Zayd, Lázaro, Guzmán et Pablos ont tous tenté une amélioration de leur sort (d'où le thème de l'esprit d'entreprise) les uns en gueusant (ex : Abū Fath/Abū Zayd) et les autres en s'adonnant, en plus, aux multiples travaux de service; mais le résultat final n'en sera guère encourageant puisque Lázaro, celui qui a le mieux réussi, n'a connu qu'un faux et illusoire bonheur dans sa médiocre fonction de crieur public, comme dans son mariage avec la chambrière de l'Archiprêtre en payant pourtant de sa dignité et de son honneur (thème du petit-bourgeois cocu).

A défaut d'un bonheur matériel et terrestre, d'une vie heureuse et normale, certains des protagonistes, notamment Abū Zayd et Guzmán, finiront par une vocation ascétique dans l'espoir d'un Au-Delà meilleur; alors que d'autres (ex : Abū Fath/Pablos) consommeront leur échec en demeurant d'irréductibles pícaros. Ceux-ci n'auront, en définitive, ni foi en l'homme, ni en des valeurs religieuses car le repos de leurs âmes - perdues à jamais - n'aura lieu nul part.

A titre d'exemple, deux thèmes à eux seuls sont assez révélateurs de ce monde dégradé, bloqué et sans espoir pour les pícaros : l'un de la gueuserie héréditaire, véhiculée par la Séance du testament (Hamadānī, 41^e) où Abū Fath lègue à son fils la cynique thématique de l'homme loup parmi / et pour

les hommes; et l'autre de la descente de l'humain au niveau de la pure animalité, exprimé par le thème de l'excrément dans le Buscón avec la scène du bizutage d'un novice à l'université d'Alcala (chap. V), ce qui fit dire - dans un autre passage - à un compère de la gueuserie : "Les bêtes ne font pas autre chose" (1).

Ainsi, comportement cynique et méditation pessimiste en sont justifiés dans un monde où il n'y a pas de salut ni de repos pour ceux que la sinistre Fortune n'a été qu'une "triste et affamante persécution" (2) de tous les jours.

B/ Thématique originale :

1 - Gueuserie professionnelle et ludya intellectuelle :

"Qui ne manque de rien ne sait pas connaître la nécessité d'autrui".

(Guzmán, P.I, I.II, chap.I, p.185)

Nés de parents souvent louches ou misérables, les protagonistes espagnols se sont trouvés, dès l'âge précoce, confrontés à la dure réalité du monde environnant, un monde hostile et défavorable aux entachés de naissance comme aux infrasociaux de l'existence. Dès lors, il se jetèrent sur les grandes routes de l'Espagne : les uns complètement démunis (ex : Iázaro), les au-

(1) R. P. E., V. A. P., chap. XV, p.833. Voir aussi la scène du bain de boue et de la fiente lors du carnaval (chap. II) : "j'étais plein d'ordure.. martyrisant tous les nez que je croisais par le chemin", p. 767 et celle de la puanteur en prison où "cela puait si fort que je pensai mourir", p.841, chap. XVII; idem.

(2) Idem, V. L. T., 3^e Traité, p. 37 ou encore : "lorsque ma mauvaise fortune, laquelle de me persécuter n'était point lasse, ne permit plus même que je me maintinsse en cette misérable et vergogneuse existence"; idem, p. 36.

tres aux prises avec leur destinée aventureuse (ex : Guzmán/Pablos) mais tous connurent vice et nécessité (1) en tous genres qui les conduisirent forcément à la gueuserie.

En effet, c'est dans la gueuserie que le jeune Lázaro fit ses premières armes. Mis au service d'un aveugle mendiant, il apprit très vite le métier des mains de maître (2) car "mieux vaut mendier pour l'amour de Dieu que voler" (3), selon le sage conseil de l'écuyer. Toutefois, Lázaro n'en usa que pour se maintenir en vie, c'est-à-dire lorsque le besoin se faisait trop sentir (ex : 3^e Traité). Autrement, il n'abusa jamais de ce "bon outil" (4) de circonstance seulement et ce, contrairement à son maître qui en fit une véritable profession bien rémunératrice où prières toutes faites, oraisons et formules saisissantes surent toujours provoquer l'élan de générosité en sa faveur (voir : 1^{er} Traité, p. 8).

Dans Guzmán, la thématique de la gueuserie prend toute sa signification et sa couleur. Plus systématique encore, elle occupe une place de choix, surtout dans la Première Partie où les Livres II à III (20 chap. au total) en sont largement émaillés de ses récits. L'actant Guzmán "Chevalier de la Gueuille" (5), voleur et tricheur à ses heures (6) : vint d'abord par nécessité

(1) Guzmán disait déjà : "Vice et Nécessité furent mes maîtres"; R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. VI, p. 221.

(2) "Comme j'avais sucé ce métier avec le lait, je veux dire que je l'avais appris de mon grand maître l'Aveugle, j'étais devenu si bon disciple.." aux dires de Lázaro dans idem, V. L. T., 3^e Traité, p. 33.

(3)(4) Idem, p. 33-34.

(5) Idem, V. G. A., P. I, L. II, chap. V, p. 208.

(6) Voir les chapitres V et VI par exemple dans idem (P. I, L. II).

à la gueuserie (1) - donc mendicité légitime - puis par oisiveté, habitude (2) et mauvaises fréquentations(3) - donc fausse mendicité - au point qu'elle devint pour lui la "reine.. de tous les genres de vie"(4). Fort divertissante ou épicurienne même, car "d'une délicate méthode pour bien passer le temps" (5); elle était aussi largement lucrative aux yeux de l'actant et de plus la solution de facilité, sinon la meilleure, à toutes ses infortunes : "Moi après que je l'eus goûtée confite au sucre de gueuserie, je l'enfilai à l'aveuglette. La gentille et savoureuse affaire que c'était !.. une charge sans poids, un métier sans souci, libre de tout sujet de fâcherie" (6).

Cette gueuserie lui fut inculquée par les spécialistes en la matière qui lui apprirent ses lois, son code d'honneur, les manières et les traditions auxquels tous les adeptes devraient souscrire, voire les respecter scrupuleusement dans l'intérêt de tous et pour l'harmonie de la corporation. Aussi l'éthique de l'art de gueuser fut-elle résumée dans les Ordonnances de gueuserie (P. I, L. III, chap. II, p. 280-83) complétées par le discours de Sayavedra (P. II, L. II, chap. IV, p. 507-18) et les conseils d'un vieillard "qui avait près de soixante-dix ans de gueuserie" (7) et qui gratifia Guzmán

(1) "Me voyant perdu, je me pris à faire le métier de noble gueuserie", p. 189 et le chapitre II en entier; voir : R. P. E., V. G. A., P. I, L. II.

(2) "L'habitude de jurer, jouer et gueuser est pénible à quitter" déclarait Guzmán dans idem, P. I, L. III, chap. VI, p. 312.

(3) "Ainsi me fit-elle étudier l'art de gueuserie et m'entraîna par monts et par vaux, aujourd'hui ici, demain là, pour mendier en tous lieux" jusqu'à prendre "goût à (son) nouveau métier" et ne plus savoir s'en défaire; idem, P. I, L. III, chap. II, p. 277.

(4)(5) Idem, L. II, chap. V, p. 209.

(6) Idem, L. II, chap. II, p. 190-91.

(7) Idem, L. III, chap. III, p. 285-87.

du fruit de ses expériences pour mener à bien son nouveau métier sur lequel il disait : "Mon seul bonheur était d'accréditer ma profession par mes oeuvres et de m'y montrer d'une habilité consommée" (1).

Il s'agit donc d'une véritable gueuserie professionnelle, pratiquée individuellement ou collectivement. A cette dernière, rien ne manque : ni esprit de solidarité entre ses adeptes, ni les astuces nombreuses ou les comédies jouées (celles du malade, du pauvre, de l'infirme..) pour forcer la charité des gens (2) quitte à revendre les morceaux de pain aux plus nécessiteux (3) réalisant ainsi "bonne monnaie" (4), selon les propres termes de Guzmán.

En cela, il y a ressemblance avec la kudya arabe qui s'appuie sur la fausse mendicité comme principal ressort de la thématique de la Séance. Il n'y a qu'à lire la Séance du Dinar (43^o), des Banū Sāsān (ou Les Faux-Mendiants, 19^o), de Bohkara (ou Le Mendiant et son Enfant, 17^o), etc.. de Hamadānī pour s'en convaincre. La structuration de la gueuserie en confréries de mendiants avec un chef à leur tête, des affiliés en subordination, une discipline stricte à respecter (ex : cas du groupe des Banū Sāsān) et une finalité de fausse mendicité très souvent sont identiques à la gueuserie des pícaros (vérifiant l'adage du "pareil au même"). Néanmoins, il y a une grande différence qui sépare la thématique espagnole de l'arabe, c'est précisément

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, L. III, chap. III, p. 284.

(2) "Mon compagnon m'apprit en outre à émouvoir les riches, à faire pitié aux gens du commun et à obliger les dévots à l'aumône. J'usai d'une telle adresse qu'en peu de temps j'y gagnai largement mon pain" affirmait Guzmán dans idem, L. III, chap. II, p. 278.

(3)(4) "Certains pauvres honteux m'en achetaient une partie..Je vendais aussi à des ouvriers manoeuvres..", avouait-il franchement dans idem, L. III, chap. II, p. 279.

celle du beau discours qui accompagne systématiquement la kyā arabe. Plus encore, celle-ci ne peut se réaliser que par celui-là (1). D'où le choix dans la Maqāma(h) des effets stylistiques, de l'emploi de la rhétorique, des réussites lexicales, des exploits grammaticaux, en un mot de l'exercice du style (conjugué à celui de l'astuce) à dessein d'émerveiller les cœurs sensibles et le goût arabe friand de la magie du verbe.

2 - Parodie de l'honneur et de la noblesse :

"Tâcher à se faire honneur en déshonorant autrui ne peut naître que de pensée basse et vile - quoiqu'il se pratique ainsi d'ordinaire, ce que je tiens pour sottise majeure et solennelle.."

(Guzmán, P.I, I.I, chap.I, p.66)

"Oh ! me disais-je, que le fardeau de l'honneur est pesant !"

(Guzmán, P.I, L.II, chap.II, p.191)

L'honneur a été l'une des grandes passions de l'Espagne du XVI^e siècle et Guzmán ne s'y trompa point quand il le qualifia justement de "quatrième et sacro-saint précepte" (2) tellement que l'intérêt, qu'on lui portait,

(1) Il arrive parfois que les protagonistes espagnols recourent à l'éloquence dans la manière de gaeuser. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, les oraisons frappantes de l'aveugle (1^{er} Traité, p. 8) ou les harangues bien choisies de Guzmán (P. I, L. XII, chap. II, p. 278) mais elles n'égalent ni en quantité ni en qualité les puissants discours de leurs prédécesseurs arabes.

(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 66. De même, le titre de l'ouvrage d'Américo Castro : Le Drame de l'honneur dans la vie et dans la littérature espagnole du XVI^e siècle (éd. 1965 en 1 vol. in-8^o) en est assez révélateur.

était vivace sinon dominateur.

Or, le problème de l'honneur fut bien au centre des préoccupations tant des récits picaresques que du théâtre espagnol (dont la comedia) qui l'utilisa comme un ressort dramatique, tout pareillement à la fatalité pour les tragédies grecques. C'est que les Espagnols furent extrêmement chatouilleux sur le plan de la honra, ce sentiment ou "point d'honneur" puissant et mystérieux qui leur inspirait le dévouement à l'extrême comme le forfait le plus horrible. Car l'honneur offensé (surtout en apparence) exigeait toujours réparation par-delà les lois de la morale qui ne résisteraient guère à la moindre apparence scandaleuse ou accusatrice du "qu'en-dira-t-on" (1). D'où la notion sous-jacente de l'obligation d'honneur (2), un devoir socialement sacré, qui fit dire à l'ambassadeur, par exemple, quand il congédia Guzmán : "car mon honneur est dans tes mains" (3) résumant par là toute son importance.

Avec l'avènement du pícaro littéraire, homme sans honneur car louche de naissance (4) ou d'un lignage douteux (5), s'amorça véritablement la cri-

(1) Comme chez les Arabes, c'est l'élément féminin qui est gardien et garant de l'honneur. Mais ce dernier, une fois atteint, permet les actions les plus perfides, telle la trahison employée par le héros dans la pièce intitulée : Paysan homme d'honneur de Rojas où, après avoir poignardé son rival par derrière, il s'écrie : "Voici ce que c'est que l'honneur"; voir : H. Guillemain dans op. cit., chap. VIII-La comedia espagnole, p. 81-82.

(2) "... ne doutez point que je la fesse faire conformément à l'obligation d'honneur que m'ont léguée mes aïeux" disait l'avocat au capitaine dans R. P. E., V. G. A., P. II, L. I, chap. III, p. 407-08.

(3) Idem, L. I, chap. VI, p. 435.

(4) Qualifiée de "confuse origine" dans idem, P. I, L. I, chap. I, p. 65.

(5) Guzmán s'en défendit d'ailleurs en disant : "Comment parlerai-je de lignages pour glisser que le mien est sans tache ?"; idem, L. III, chap. V, p. 301-02.

tique systématique de l'honneur. Déjà, Lázaro y fit quelques allusions lorsqu'il s'attaqua à l'apparence de l'honneur préservée par sa mère "pour éviter le péril et se sauver des mauvaises langues" (1) ou lorsqu'il s'aïda de la religion pour dénoncer le règne de l'honneur-vanité : "Et combien, ô Seigneur, en avez-vous épandu de par le monde qui, tel celui-ci, pâtissent pour leur malheureux honneur, comme ils disent, plus qu'ils ne feraient pour l'amour de vous !" (2).

Pourtant, il ne tarda pas à faire les frais, lui-aussi, des "méchantes langues" (3) qui jasèrent sur l'honneur de sa femme, chambrière et concubine de l'Archiprêtre. Mais, fort de la réflexion de celui-ci : "Laisse dire les gens et n'aie garde qu'à ce qui te concerne, à savoir ton profit" (4), il décida de ne plus en parler (ou entendre parler) car, pour un pícaro, l'intérêt matériel importait plus encore que l'illusion de l'honneur : un luxe plutôt de noblesse dont il devrait se passer pour préserver la situation sociale auquel il était arrivé grâce à son maître l'Archiprêtre de Saint-Sauveur.

En vérité, c'est dans Guzmán que cette critique trouva matière à développement puisque l'actant s'acharna à démolir cette notion qui fut la grande affaire d'une société espagnole, sclérosée par les préjugés de la honra et du sang. A plusieurs reprises, Guzmán tenta vainement de les briser en montrant que son lignage n'avait rien à envier à ceux des autres : "Les tares et taches que je porte échurent en un sang noble, qui me vient des deux côtés" (5).

(1) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 6.

(2) Idem, 5^e Traité, p. 32.

(3)(4) Idem, 7^e Traité, p. 51.

(5) Idem, V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 69 ou encore : "considérez que je n'ai d'autre honneur que celui que j'ai hérité de mes pères", idem, P. II, L. II, chap. VIII, p. 565.

Malheureusement, l'infâme et parasite pícaro le restera aux yeux de tous puisque son honneur demeurant toujours tributaire l'une "bouche impudente" (1). C'est pourquoi, il se lança dans une remise en cause de la notion même de la honra (P. I, L. II, chap. II-IV) pour lui substituer un contenu essentiellement de vertu (2) et de réalité sociale.

A la question posée sur l'honneur, Guzmán y répondit en donnant d'abord les manifestations psycho-sociologiques néfastes qui l'accompagnaient très souvent, et dont il les résuma par "les sottises qu'il fait faire et les simplesses qu'il inspire" (3), avant de les détailler pour mieux montrer sa nocivité. Générateur de "soucis", de "périls", d'"abus" et "d'âpres tourments", l'honneur restera donc "chose pénible à gagner, difficile à garder, dangereuse à porter et de facile perte selon l'opinion commune !" (4). Toutefois cet honneur-là, s'il ne s'appuie pas sur la vertu (5) ne sera que pur "orgueil ou folle opinion de soi" (6), sinon comment expliquer alors "que Jésus-Christ se meurt de froid" et que les pauvres "pulmoniques et faméliques" (7) agonisent

(1) "Quoi ! Mon honneur dépendrait, dit-on, d'une bouche impudente ou d'une main téméraire, de ce qu'un tel a dit ou que tel autre a fait, que nulle force ou pouvoir d'homme ne sauraient empêcher ?" s'interrogeait Guzmán dans R. P. E., V. 9. 1., P. I, L. II, chap. II, p. 191.

(2) En ce qui concerne le prêtre par exemple, "le véritable honneur, c'est d'observer exactement les ordres de (ses) supérieurs, sans les transgresser aucunement"; idem, L. I, chap. IV, p. 108.

(3) Idem, L. II, chap. I, p. 183.

(4)-(6)(7) Idem, L. II, chap. II, p. 191-92.

(5) "Il semble que nous ne sachions pas que l'honneur est fils de vertu, et qu'on n'en peut avoir que pour autant qu'on sera vertueux"; idem, p. 191 en ajoutant : "Seule ma propre épouse me le pourrait ôter, conformément à l'opinion d'Espagne, en se l'ôtant à soi-même : comme elle n'est qu'un avac moi et que c'est même chair, son honneur et le mien ne font qu'un, non point deux"; ibid, p. 191.

sur l'autel de la faim !

Drôle d'honneur d'ailleurs que Guzmán se représentait au début comme "un fruit précoce qui n'aurait point mûri et que tous également achètent à prix excessif"(1). Cela étant, il établit un distinguo entre les gens d'honneur (donc les vrais) et ceux qu'on honorait seulement (2) (donc les faux) pour une cause ou pour une autre, sachant bien que l'honneur se vendait en ce temps (3). De toute façon, et pour un picaro comme lui, seule comptait la réalité matérielle : en l'occurrence manger à sa faim, alors que l'honneur ne saurait constituer qu'une notion chimérique ou un luxe bien au-dessus de ses moyens. Ce qui lui fit dire pour toute conclusion à ce sujet : "Je ne veux point d'honneur, ni seulement le voir. Guzmán, mon ami, reste qui tu es.. Mange autant qu'il faut pour vivre, car hors du nécessaire, tout le reste est superflu.." (4).

Finalement, ce qui importait aux yeux de ces coquins - Pablos n'en fit pas exception (5) - c'est d'assurer leur subsistance quotidienne (car l'honneur ne nourrit point) sans oublier de saper l'un des fondements de la

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. III, p. 192.

(2) "Les gens d'honneur l'ont de leur cru.. Ceux qu'on honore reçoivent honneur d'autrui"; idem, p. 193.

(3) "Or donc on achète de l'honneur, on s'en saoule sans règle ni modération, nul ne se lassant jamais d'en acheter ni d'en manger" disait Guzmán à ce sujet dans ibid, p. 193.

(4) Idem, chap. IV, p. 203 ou encore : "L'un remédiait à la faim, et l'autre soutenait l'honneur" dans idem, chap. X, p. 262.

(5) Certes, Pablos éprouva à maintes reprises de la honte pour ses parents criminels (chap. VII, p. 796; chap. IX, p. 802) et surtout pour son oncle, bourreau de son métier (chap. X, p. 814; chap. XI, p. 816-19; chap. XII, p. 819-20) car il voulait "faire profession d'honneur et de vertu"; idem, V. A. P., p. 802.

société espagnole, vu que cette honra à rebours ne leur allait guère, eux qui furent en marge de cette société en se vautrant souvent dans le déshonneur : soit par filiation (parents criminels), soit par leurs actions douteuses telles : la fausse mendicité, la condamnation pour vol ou aux galères et la complaisance conjugale.

* * *

"Ceux qui inspirent plus grand'pitié sont les seigneurs et gentilshommes, qui à force de dépenser sans besoin, en viennent à besoin".

(Guzmán, P.I, L.II, chap.V, p.218)

Honneur et noblesse rimaient ensemble à cette époque mais pas pour les pauvres et les nécessiteux. Seule pour l'infime classe aristocratique, l'hidalgo représentait à la fois le modèle même de l'honneur et la manière de vivre en tirant profit de la richesse terrienne ou renta, une ressource nécessaire à toute oisiveté de noblesse. Or face à cette hidalguía, le pícaro va porter un regard critique à la façon d'un Lázaro qui consacra tout un Traité (3^e, p. 27-43) à l'écuyer familial, son troisième maître, pour lequel il eut grande pitié, éprouva sympathie et attachement.

A dire vrai, les temps furent difficiles y compris pour la noblesse. Le cas de l'écuyer de la Vieille Castille qui, tout en conservant extérieurement l'apparence des nobles (langage, habillement et habitat (1)) et se

(1) "...quand Dieu mit sur ma route un écuyer qui se promenait par la rue, assez bien mis et bien peigné, la démarche compassée et réglée... Adonc le suivis et rendis grâces à Dieu tant pour ses bonnes paroles que pource qu'il me parut être, par l'habit et contenance, le maître qu'il me fallait" et "Bref, la maison paraissait enchantée" aux dires de Lázaro dans R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 27 et p. 28.

conduisant comme un parfait hidalgo, n'était qu'un "pauvre homme" (1) puisque Lázaro dut partager avec lui les trois croûtons de pain restés de l'aumône (2). Très vite, tant à la façon dont il loua le pain (3) que quand il le mangea par la suite, Lázaro en conclut : "Je connus incontinent de quel pied il clochait" (4). Puis, les détails sur sa vie intérieure lui donnèrent raison. De la "cruche ébréchée et point trop neuve" (5) au "pauvre lit" (6), de la maison complètement vide (7) à l'estomac également (8) : tout trahissait bien son état de véritable pauvreté.

Donc, derrière la façade de l'apparence sur laquelle campait une partie de la noblesse ruinée ou croulante sous les créances, avec son code d'honneur (9) et sa richesse illusoire (10), se cache la dure et amère réalité des

(1)(2) R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 29.

(3) "Sur ma vie, ce pain-là n'a pas mauvaise mine !... Par Dieu, dit-il, c'est saveur nonpareille"; idem, p. 29.

(4) Ibid, p. 29.

(5) Idem, p. 30.

(6) Lisons sa description : "...ce n'était qu'une entrelassure de roseaux posée sur deux tréteaux; le fourmiment du lit s'étendait sur un matelas si noir et si rarement lavé qu'il n'en avait plus la figure.. Sur ce matelas de famine, nous mîmes un loudier de même espèce, duquel oncques ne pus deviner la couleur"; ibid, p. 30.

(7) "...je rentrai en la maison et en moins d'un crédo la parcourus toute, de haut en bas, sans m'y faire sur rien la main ni trouver en quoi" disait Lázaro dans idem, p. 32.

(8) "car, comme nous le disions tantôt, il n'est rien de meilleur au monde pour vivre beaucoup que de manger peu" lui conseillait l'écuyer dans idem, p. 30.

(9) Voir : idem, p. 39-40. "Tu es jeune, me dit-il, et n'entends rien aux choses de l'honneur, qui est pour le jour d'hui le seul héritage des gens de bien"; idem, p. 39.

(10) D'après la réponse évasive de l'écuyer : "...et d'autres biens encore que je ne veux nommer"; idem, p. 40.

pauvres de tous bords. C'est pourquoi Lázaro, tout en dénongant la prétention hypocrite de l'hidalguías" que (je) l'eusse voulu moins présomptueux, et qu'il abaissât un peu sa fantasque ambition à proportion que s'élevait son indigence" (1), il prit réellement compassion pour le noble écuyer parce qu'au fond il n'était qu'un pauvre comme lui (2).

En somme, si la noblesse fut assez critiquée - surtout par Guzmán(3) - jamais cependant les picaros ne la remirent en cause (et bien qu'elle méprisât le pauvre). Lázaro, le premier, lui garda toute révérence puisqu'il mendia pour entretenir son maître en lui donnant les meilleurs morceaux de pain et de viande : "et voici que j'en rencontrais un qui non seulement ne m'entretenait, ains me fallait entretenir" (4). De même, Guzmán qui ne cessa de déclarer son alliance à la noblesse en répétant souvent que son lignage était noble (5) et en jouant parfois au seigneur, comme ce fut le cas dans le Neuvième Chapitre où il se fit appeler "Don Jean de Guzman, fils d'un noble seigneur de la maison de Toral" (6). Quant à Pablos, il ne se contenta pas seu-

(1) R. P. E., V. L. T., 3^e Traité, p. 36.

(2) "Néanmoins si l'aimais-je bien.. et plutôt que lui être ennemi avais de lui compassion" affirmait Lázaro dans idem, p. 35.

(3) A la différence du Lamarillo et du thème de l'écuyer familial, M. Aleman opta plutôt pour des réflexions fort acerbes sur la noblesse. Voir à ce sujet les pages : 168-69, P. I, L. I, chap. VII, p. 193-95, L. II, chap. III; p. 216-19, L. II, chap. V; p. 437-39, P. II, L. I, chap. VII; p. 541-42, L. II, chap. VI; etc.. dans idem, V. G. A.

(4) Idem, V. L. T., 3^e Traité, p. 35.

(5) "Ma naissance était noble, mes parents gens d'honneur"; idem, V. G. A., P. I, L. II, chap. VII, p. 231.

(6) Idem, L. II, chap. IX, p. 255.

lement de flirter avec la noblesse (1) mais voulut, toute sa vie, devenir un gentilhomme (2) et entrer à la Cour.

3 - Amour en sursis et critique des femmes :

"Femme et melon à peine connaît-on".

(Guzmán, P.I, L.I, chap.II, p.89)

Dans le jeu galant de l'amour, le pícaro serait à coup sûr un perdant d'office ou de choix car ne connaissant ni les règles qui le codifient, ni surtout le sentiment qu'il inspire(3); si bien que les tribulations de Guzmán dans ce domaine, en sont la meilleure preuve. En s'y hasardant pour la première fois à Tolède (P.I, L.II, chap.VIII) puis à Malagon, il se fit copieusement abuser à deux reprises par deux femmes : l'une extorqueuse d'argent(4) en compagnie de son complice (jouant au mari jaloux) et l'autre une jeune fille d'auberge (aguichante de son état) qui le laissa choir une nuit (5) au

(1) Ne disait-il pas : "Je ne m'accotais que des fils d'hidalgos et grands personnages de la ville" dans R. P. E., V. A. P., chap. II, p. 764.

(2) Le thème de l'écuyer misérable se retrouve chez Pablos dans les chapitres n° XII et n° XIII; voir : idem, p. 820-26.

(3) Certes, Guzmán disserta bien sur la notion d'amour(en p. 85) mais en tant qu'idée pure, ou amour platonique, et non plus comme un sentiment concret et charnel : "...une translation de deux âmes, telle que chacune est plus présente en ce qu'elle aime que non pas en ce qu'elle anime.. car l'amour sensuel et déshonnête, qui est bâtard, ne mérite point ce nom et n'en est pas digne"; idem, V. G. A., P. I, L. I, chap. II.

(4) "On le faisait lanterner, ainsi que moi, et mourir en langueur à force de ronger sa bourse et son frein", avouait Guzmán à ce sujet dans idem, L. II, chap. VIII, p. 249.

(5) Ecoutons-le dire : "...de sorte que je donnai au diable l'amour et ses intrigues, et reconnus que je n'avais que ce que je méritais, pour m'être conduit en gamin de facile et légère créance"; idem, p. 251.

point que, la confondant avec une ânesse : "Entrez mon coeur et donnez-moi la main", il prit en échange un coup terrible dans la tête et jura dorénavant de "ne plus vivre en compagnie d'Amour" (1).

De telles expériences malheureuses en amour (2) - assez rebutantes d'ailleurs pour nos pícaros - sont à ajouter à leur naïveté primaire en matière de relations avec les femmes et surtout à leur inconstance due souvent à la dureté d'une vie picaresque dans laquelle : misères, souffrances, conflits, peines et infortunes réunis n'ont laissé guère de place à l'amour. Bien au contraire, c'est sans amour et matériellement intéressé(3) que Lázaro vint au mariage puisqu'il épousa l'ex-concubine de l'Archiprêtre, dont l'alliance lui assura un avenir plus que modeste. De même Pablos qui s'embarqua pour les Indes "jusqu'à la mort" (4) avec une courtisane nommée Grapal et apparemment sans amour. Enfin Guzmán, devenu "docteur en amour profane" (5) et désabusé par ses deux mariages (P. II, L. III, chap. II/V) en conclut cyniquement : "les mariages sont des hasards (6).. L'amour est l'esclavage d'une folie née de l'oisiveté, nourrie par le désir et l'argent, que l'on ne soigne que fort maladroitement" (7).

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. VIII, p. 251.

(2) Voir, à ce sujet, les réflexions d'un connaisseur tel que Guzmán dans idem, P. II, L. III, chap. V, p. 677-81.

(3) Voici son aveu : "Je la pris donc pour femme.. car outre qu'elle est femme de bien, diligente et serviable, je trouve toujours faveur et support en M. l'Archiprêtre"; idem, V. L. T., 7^e Traité, p. 50-51.

(4) Lisons à ce propos : "La Grapal était l'une d'elles, qui se prit d'amour pour moi et me revêtit de ses couleurs, et comme cette vie me sembla plus douce et piquante que les autres, je fis dessein de naviguer avec la Grapal jusqu'à la mort"; idem, V. A. P., chap. XXIII, p. 879.

(5) Idem, V. G. A., P. II, L. III, chap. V, p. 677.

(6)(7) Idem, chap. III, p. 642 et chap. V, p. 678.

* * *

"J'avais une femme menestrière dont le talent
visait au plaisir d'autres hommes que moi !"

(Guzmán, P.II, L.III, chap.VI, p.699)

En fait, l'aversion sectaire des pícaros pour le sexe féminin relevait d'une misogynie plus générale, née de l'expérience qu'ils firent, dès leur enfance, avec leurs propres mères et débouchant sur la femme-symbole du péché et de la tentation. La mère de Lázaro n'avait-elle pas remplacé son père par un esclave noir, valet d'écurie? Celle de Guzmán ne s'acoquina-t-elle pas de deux hommes en même temps(1) pour cause d'argent? Alors que celle de Pablos fut autant célèbre par la pratique de la sorcellerie : "elle ensorcelait tous ceux qui la fréquentaient"(2) - aux dires de son fils - que par son côté "de maquerele" ! (3).

Ainsi pourrait s'expliquer le préjugé défavorable, voire la haine des pícaros qui allait en s'amplifiant - notamment chez Guzmán - au point que la femme ait été systématiquement présentée sous un tableau non flatteur car regroupant tous les vices de l'humanité en son sein, à savoir : infamie et bassesse. Citons, à titre d'exemple, les courtisanes dans le Lazarillo (où il n'y a que peu de présence féminine; voir : scène de l'écuver, 3^e Traité (4); les coquettes à outrance au détriment du foyer conjugal "plus une femme se mire, plus son ménage empire"(5); les entremetteuses sous les traits de "bon-

(1) "Ma mère en sut embobeliner deux, et ma grand'mère deux douzaines" déclarait Guzmán dans R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 91.

(2)(3) Idem, V. A. P., chap. I, p. 762.

(4) Ne se laissant nullement prendre aux apparences, Lázaro dit : "Elles, qui savaient le métier, connurent aussitôt sa maladie (donc sa pauvreté) et le plantèrent là pour ce qu'il était"; idem, V. L. T., p. 32.

(5) Ou encore : "Non seulement les laides ont recours à ces pratiques, mais

nes vieilles à chapron"(1); les friponnes d'hôtellerie ou d'auberge(2), dont l'une(outre le vol)n'hésita pas à faire des mignardises à Guzmán le trouvant "jeune, nigaud, le bec jaune et l'embonpoint refait" (3); les racoleuses des naifs (4), et les avaricieuses chevronnées(5) dans Guzmán. Citons aussi : les gouvernantes voleuses (6) ou recéleuses (7), les filles de joie "bien aptes à pratiquer l'art de pêcher" (8), les gérantes des maisons de rendez-vous (9),

chose déplorable, les très belles qui, pour le paraître davantage, commencent dès le matin au lit pour ne finir qu'à midi quand la table est servie"; idem, V. G. A., P. I., L. I., chap. I, p. 77.

(1) Exaspéré, Guzmán les a mises sur la sellette : "pour améliorer leur garde-robe d'une cotte ou d'un manteau, ou pour un coffret de friandises à serrer en leur coffre, il n'est trahison qu'elles n'entreprennent, ordure qu'elles ne sollicitent, sang qu'elles ne répandent, pureté qu'elles ne salissent ni méchanceté qu'elles ne parachèvent"; idem, chap. II, p. 80.

(2) Exemple, celle faisant passer le mulet pour du veau aux voyageurs; voir: idem, chap. VI, p. 120-21.

(3) Ou encore : "Je lui semblais un bon Jean que tout contente.. Et où va, dit-elle, le petit folichon ?"; idem, chap. III, p. 96-97.

(4) Voir tout le Huitième Chapitre dans idem, P. I., L. II., p. 243-50.

(5) Au point que le protagoniste s'exclama : "Mieux vaut manger chez soi pierres dures que chapon tendre chez autrui"; idem, L. III., chap. X, p. 343.

(6) "La gouvernante était contente de moi à l'extrême, car nous nous entendions contre le majordome.. Ainsi nous suçâmes, semblables à des sangsues", disait Pablos dans idem, V. A. P., chap. VI, p. 788-89.

(7) "Cette bonne personne-là était la gouvernante du troupeau, sa conseillère et sa recéleuse", d'après Pablos; idem, chap. XVI, p. 840.

(8) D'où l'aveu de Pablos : "je veux une femme.. pour coucher avec elle"; idem, chap. XX, p. 856.

(9) "Elle s'appelait Maria de la Guide, louait sa propre maison et en procurait d'autres à qui en voulait", selon Pablos dans idem, chap. XXI, p. 863.

les coquines endurcies(1), les comédiennes aux moeurs fort légères(2), etc.. dans le Buscón.

Somme toute, le picaro n'avait vraiment point d'estime à l'égard de la femme dont la seule existence signifiait de lui procurer la jouissance sexuelle (Pablos le dit honnêtement) et l'intérêt matériel que pourrait rapporter un mariage avec elle(ex : les deux mariages de Guzmán). Est-ce à dire que l'actant n'a rien compris - ou trop compris - aux choses de l'amour et de la femme pour avoir un point de vue et des rapports normaux vis-à-vis du sexe faible qui restera, à ses yeux, un simple instrument ou un co-associé dans le vice ?

Franchement parlant, les réflexions de Guzmán - picaro et oeuvre picaresque par excellence - ne laissent aucun doute à ce sujet (3). Pour lui, la femme plus instinctive et plus versatile, échappait bien à sa logique, à son calcul matériellement intéressé et à sa connaissance par le fait même qu'elle déconcerte : "la moindre occasion suffit pour qu'elles fassent loi de leurs fantaisies et transforment leur désir en réalités"(4); et, il conclut :

(1) Pablos rapportant : "Cette femme est fouettée comme voleuse" dans R. P. E., V. A. P., chap. XVIII, p. 846.

(2) L'une d'elles lui faisait dire : "Son mari était à côté de moi et, sans savoir à qui je parlais, mais fortement ému par le désir d'amour et de jouir de cette créature.."; idem, chap. XXII, p. 868.

(3) Dont voici un extrait : "...car elles sont faibles et molles, si ce n'est de complexion..Elles ignorent le juste milieu dans leur comportement, et particulièrement dans l'amour ou la haine, excessives aussi pour désirer et pour demander. Les trésors qu'elles reçoivent leur paraissent toujours bien peu, et toujours beaucoup les miettes qu'elles donnent. La plupart sont avaricieuses"; idem, V. G. A., P. II, L. III, chap. I, p. 603.

(4) Idem, L. III, chap. I, p. 601.

"il n'y a pas moyen de les connaître" (1). Avouons aussi, que le pícaro n'a pas fait beaucoup d'efforts en ce sens : soit par traumatisme viscéral, soit par lâcheté de découvrir enfin une vérité humaine, celle que tout mortel a ses faiblesses (2); ou tout simplement par grande méfiance comme l'a exprimée Guzmán en ces termes : "ne plus me fier aux femmes et à leurs intrigues et déduire de mes nombreuses et dures expériences qu'elles nous traitent toujours malignement, profitant de notre ingénuité ou de l'excès même de nos appétits" (3).

4 - Instruction et formation socio-professionnelle :

"Apprends, nigaud : un garçon d'aveugle doit en savoir un point plus que le diable".

(Lazarillo, 1^{er} Traité, p.7)

Sans doute, il y avait comme une prédisposition au métier de serviteur pour les protagonistes du picaresque espagnol; d'où, a posteriori, le thème du valet aux nombreux maîtres. Partis très jeunes de la maison familiale et sans nulle qualification, nos pícaros s'engagèrent dans la vie active avec un handicap et un pourcentage de niaiserie (dû à une grande confiance en l'homme) largement supérieur à la normale.

(1) R. P. E., V. G. A., P. II, L. III, chap. I, p. 603.

(2) Pourtant il disait : "Il me semble en effet que tous hommes sont faibles comme moi, sujets à passions, tant naturelles que contre nature"; idem, L. I, chap. I, p. 373. Mais la femme, par la bouche de Nicolette (une servante), se défendit ainsi : "...elle se plaignit, blâmant la légèreté des hommes, qui ne recherchent les femmes que pour les vaincre et non pas pour les aimer et qui, quand ils en ont ce qu'ils en voulaient avoir, les méprisent, et les mettent en oubli"; idem, chap. V, p. 425.

(3) Idem, chap. V, p. 418.

Ce fut notamment le cas de Lázaro qui ne bénéficia d'aucune instruction dans sa jeunesse (absence totale du thème de l'école). Bien plus, il dut se résigner - étant juste "grander" - à "aller quérir pour les hôtes (de l'auberge de la Solane) du vin, de la chandelle et autres choses" (1) qu'on lui demandait. Toutefois, sa vraie formation ne commença que comme conducteur d'aveugle (1^{er} Traité). Complètement cédé à ce dernier par sa mère (pourvu qu'il le nourrisse !), l'aveugle en fit un véritable gueux. Sans pour autant lésiner sur les moyens employés - y compris les brutalités - il lui apprit donc l'abc du métier, secoua vivement sa naïveté de "simplet" (2) et le gratifia de ses conseils (nombreux en astuce) qui firent de cet apprenti un disciple digne de l'excellent maître : "Lazare, je ne te peux donner or ni argent, mais des conseils pour bien vivre, je t'en donnerai assez" (3). Ce fut donc l'aveugle qui le marqua le plus.

Puis, il se mit successivement au service d'un prêtre avaricieux (2^e Traité), d'un écuyer vaniteux et ruiné (3^e Traité), d'un moine affairiste (4^e Traité), d'un clerc prêcheur de bulles (5^e Traité), d'un peintre de tambourins, d'un chapelain (6^e Traité), d'un alguazil (7^e Traité) et, enfin, obtint une charge officielle de crieur de vins de Tolède, grâce à l'appui de l'Archiprêtre de Saint-Sauveur. Rarement un apprentissage socio-professionnel n'aurait mieux réussi puisque Lázaro, non seulement monta d'échelon en échelon (4) jusqu'à atteindre une situation parfaitement stable, mais il a

(1) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 7.

(2) Au point de dire : "Tout à coup me sembla que m'éveillais de la simplicité en laquelle, enfant, j'avais jusqu'-là sommeillé"; ibid, p. 7.

(3) Idem, p. 8.

(4) Exemple, "Ce fut le premier échelon que montai pour atteindre bonne vie" disait Lázaro dans idem, 6^e Traité, p. 49.

su tirer de ces neuf maîtres les qualités nécessaires (ingéniosité, opportunisme, sans des affaires..) à toute promotion sociale.

S'agissant de Guzmán, et hormis quelque allusion sur l'acquisition des langues en qualité de bouffon du Cardinal : "J'appris de lui.. passablement la langue latine, un peu de grec et quelque chose de l'hébreu" (1), seul le Quatrième Chapitre (P. II, L. III) nous donne de substantielles indications sur ses études faites ultérieurement à Alcalá (2). C'est en devenant veuf et sans ressources qu'il décida d'étudier la philosophie et la théologie en vue d'entrer dans les Ordres comme dans l'espoir d'échapper à sa misère : "J'ai des humanités, je m'en veux servir à cette heure; je m'en irai à Alcalá.. où je ferai ma philosophie et ma théologie.. Peut-être aurai-je du talent pour monter en chaire et entre les messes et les sermons j'aurai mon pain gagné, et au pis aller je n'aurai qu'à me faire moine, la pitance me sera assurée" (3). Or de tout ce projet, il n'a pu réaliser ou obtenir, au bout de sept années d'études environ (4), que des "licences de maître ès Arts" (5) et le grade de "bachelier en théologie" (6) en laissant le reste aux calendes grecques.

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, L. III, chap. IX, p. 336.

(2) Déjà sur le chemin de Bologne et sentant le besoin, il pensa à achever ses études : "..de sorte que sans difficulté je retournerais à mes études. Puisque je n'avais rien perdu de ce que le Cardinal mon maître m'avait fait apprendre, sans nul doute je pourrais bien être précepteur là-bas et gagner ainsi, si je le voulais et en avais besoin, ma vie"; idem, P. II, L. II, chap. II, p. 480.

(3) Idem, L. III, chap. IV, p. 655.

(4) Voir les intéressants détails sur la vie universitaire de l'époque où les aspects pédagogiques, vestimentaires, alimentaires, de divertissements et de pensions furent abordés dans idem, chap. IV, p. 662-77.

(5)(6) Idem, chap. IV, p. 669 et chap. V, p. 677.

Sur le plan de la formation, Guzmán a suivi le même processus qui le conduisit, après un intermède de gueuserie et de débrouillardise entre Séville et Caçaille (P. I, L. I), à exercer véritablement le métier de domestique. Il fut, tour à tour, garçon d'auberge (L. II, chap. I), portefaix (L. II, chap. IV/VI), valet de cuisine (L. II, chap. V-VI), serviteur d'un capitaine et soldat en Italie (L. II, chap. X); puis page d'un Cardinal (L. III, chap. VI-IX) à Rome, bouffon de l'ambassadeur de France (L. III, chap. X; P. II, L. I, chap. I-VII), etc.. Ainsi du simple serviteur qu'il était à ses débuts, Guzmán gravit les échelons jusqu'à devenir le favori des seigneurs car sachant s'adapter à tous ses maîtres et surtout faisant montre, auprès d'eux, d'une présence si nécessaire (1) au point que le Cardinal, par exemple, ne voulut s'en défaire que pour le remettre sur le droit chemin (le vice du jeu l'ayant perdu). Plus étonnant encore, c'est qu'il a su tirer de sa qualité de parasite le moyen de s'affirmer : "le monde est ainsi fait que c'est pour ma fourberie qu'on me nourrit, me régale et m'estime" disait-il (2) et surtout de forger son propre destin (bien sinueux, puisqu'il s'adonna aux jeux et aux vols; voir : P. II, L. II, en entier) en devenant un homme d'affaires (L. III, chap. II) et en réussissant un riche mariage (L. III, chap. III) avant de sombrer, de nouveau, dans le tourbillon irrésistible de la truanderie (L. III, chap. V-VII).

En définitive, c'est dans le Buscón que le thème de l'école a été particulièrement et amplement traité. Très jeune, Pablos manifesta son inté-

(1) Ecoutons-le dire : "Un bon bouffon est nécessaire.. j'étais le favori, le privé, le familier, le maître de mon maître et même de tous ceux qui faisaient dessein d'en être les amis et les proches"; R. P. E., V. G. A., P. II, L. I, chap. II, p. 383 et p. 385.

(2) Idem, chap. VII, p. 437.

rêt pour une instruction normale (chap. I) lui ouvrant l'accès au métier de gentilhomme tant désiré : "Pour cet effet je priai mon père de m'envoyer à l'école, car sans savoir lire ni écrire on ne pouvait rien faire" (1). Très vite alors, on le mit à l'école puisque "Le lendemain (son) alphabet était acheté et on avait parlé au maître" (2). Durant les Chapitres de II à VI (assez fournis en détails sur la vie universitaire de l'époque), il ne parla que de son apprentissage : depuis l'acquisition de l'art de lire et d'écrire (chap. II-III) jusqu'à son entrée à l'université d'Alcalá (chap. IV-VI) au service toujours de Don Diego Coronel. Malheureusement, c'est là qu'il apprit aussi le métier de fripon car, au lieu d'une licence nécessaire au métier de gentilhomme, il se transforma en un coquin impénitent (chap. XIV-XXIII).

5 - Critique des moeurs contemporaines :

"Il n'est point de mal qui ne se transforme en bien".

(Guzmán, P.II, L.II, chap.III, p.499)

Plus vaste encore reste la critique des moeurs contemporaines de la société espagnole. Outre la thématique précédente, nous pouvons relever dans le Lazarillo la condamnation à peine voilée de l'alcoolisme(3), du charlatanisme, de la superstition (4) et des croyances primaires en général(5). Dans Guzmán, elle sera infiniment plus riche vu l'immensité de l'oeuvre;vu aussi qu'elle englobera la critique des métiers véreux (6), des médecins en parti-

(1)(2) R. P. E., V. A. P., chap. II, p. 763.

(3) Et Lázaro ne fut pas le bon exemple : "Comme je m'étais fait au vin, j'enrageais pour en boire"; idem, V. L. T., 1^{er} Traité, p. 10/p. 15.

(4) Voir, par exemple, l'aveugle dans ses oeuvres en p. 8; idem.

(5) Voir la scène du miracle frappant le sergent incrédule au sujet de la sainte bulle et la croyance naïve de l'auditoire; idem, 5^e Traité, p. 46-47.

(6) Voir la longue liste que Guzmán dressa en pages 205-07 dans idem, V. G. A., P. I, L. II, chap. IV.

culier (1), de l'ivrognerie (2), de l'homosexualité (3), du libertinage (4), de la superstition (5), de l'hypocrisie (6), de la peine frappant les femmes

(1) Voici un exemple : "le médecin à trois visages : l'un d'homme, quand nous le voyons et n'en avons que faire; l'autre d'ange, quand il nous fait besoin; et le dernier de diable, quand la maladie et la bourse viennent à défaillir en même temps, et qu'il ne laisse pas moins de continuer ses visites intéressées"; idem, L. I, chap. IV, p. 103. Voir en plus la scène de la maladie de Guzmán chez le Cardinal et ses critiques virulentes à l'encontre du corps médical dans idem, L. III, chap. IV, p. 309-12.

(2) Écoutons seulement Guzmán dire : "...l'ivrognerie me semblait vilaine en mes compagnons, lesquels, privés de leur sens et raison d'hommes, s'en rendaient malades, enroués, d'haleine mauvaise et pire commerce, les yeux éraillés, toujours à faire croc-en-jambe et révérence, à danser la tête pleine de grelots, un pas en avant, un pas en arrière, et devenaient, ce qui surpasse toute humaine affliction, le jouet des enfants, la risée du peuple et la moquerie d'un chacun"; idem, L. II, chap. VII, p. 233.

(3) S'agissant de l'accusation portée contre son père pour "mauvaise réputation", Guzmán répondit : "Quant à ces frisures et autres vilénies, je ne les approuve point, ni ceux qui en Espagne les permettent, encore moins ceux qui en usent"; idem, L. I, chap. I, p. 76. De même, Guzmán fut touché dans son amour propre : "...immaculé dans mes moeurs, je passais par leur caquet : en un mot, à l'actif ou au passif, on me baptisait vilainement et vous m'entendez bien" déclarait-il dans idem, P. II, L. I, chap. II, p. 395.

(4) Guzmán avouant : "Pour moi j'étais nourri au libertinage" dans idem, L. I, chap. V, p. 417-18.

(5) Sur le mardi comme jour de mauvais augure, "il faut que tu aies commencé cette trame sous un astre fort malin et un mardi, qu'elle te réussît si mal" disait l'ambassadeur à Guzmán dans idem, L. I, chap. VI, p. 432. Autrement, "Il me dit que je ne fusse pas superstitieux à la Mendocce ni ne leurasse mon imagination à de telles sottises, qu'enfin je chassasse de mon esprit ces naïves chimères"; idem, L. III, chap. IV, p. 675.

(6) D'où il les fustigea : "Que dites-vous des hypocrites, de ceux qui se donnent pour retirés du monde ?.. Malheur à eux : ils font de longues orai-

veuves (1) et tant d'autres travers ou vices résumés dans l'Edit des sottises (2). Enfin Quevedo maintiendra, dans le Buscón, cette tradition en passant en critique les marchands de sommeil (3), les maisons closes (4), la superstition (5), l'homosexualité (6), etc..

* * *

Même s'il s'agit, en dernière analyse, d'une thématique d'ensemble commune sur un fond identique de description des moeurs d'une classe sociale souvent inférieure car peuplée de pícaros (7); et, hormis quelques motifs ou thèmes empruntés directement à la littérature de l'adab, c'est surtout au niveau formel que les rapports d'influence peuvent mieux être perçus, ainsi que

sons de la même bouche dont ils dévorent le bien des malheureux, des veuves et des orphelins"; idem, L. II, chap. VII, p. 545.

(1) Sur cette question, voire : idem, L. III, chap. I, p. 601-03 ou encore : "Si nos ancêtres ont fixé la peine, les veuves folles sont seules coupables", p. 603.

(2) Idem, L. III, chap. I, p. 606-09.

(3) "...et allâmes à la maison qu'on nous avait louée.. une de ces résidences où l'on vit entassé", d'après Pablos dans idem, V. A. P., chap. V, p. 781.

(4) "Où sont-ils ? - Ils sont, Monsieur, dans la maison close, dis-je"; idem, chap. VI, p. 793.

(5) Voir l'expression : "frappé du mauvais oeil" dans idem, chap. XV, p. 834.

(6) "...c'était qu'il avait fait l'amour du genre masculin.. et que personne n'osait venter en sa présence, de peur de lui faire ressouvenir où était la région des fesses", disait Pablos au sujet d'un détenu dans idem, chap. XVII, p. 842.

(7) Selon les auteurs du Lexique historique de l'Espagne (XVI^e-XX^e siècles), le pícaro est ainsi défini : "un anti-héros, le contraire du héros des romans de chevalerie ou de la pastorale.. Le pícaro est un type littéraire, pas forcément un type social; sa jeunesse le sauve en général de la délinquance caractérisée", p. 173, éd. 1976.

leurs véritables natures et les aspects qu'ils ont pris, tant semblables que dissemblables, dans tel ou tel corpus.

II - Sur le plan formel (1) :

Plus que la précédente, c'est cette étude-là qui, une fois bien conduite, déboucherait fatalement sur des preuves probantes quant à la manière, degré et profondeur avec lesquels s'est exercée l'influence arabe, tout en tenant compte du génie propre à chaque auteur espagnol, de son époque, de sa culture et de l'adaptation qu'il aurait faite du modèle primitif.

A/ Structure biographique (2) et autobiographique (3) :

"Or puisqu'il vous plaît me mander par écrit que

(1) D'ores et déjà, voir les résultats des travaux du I^{er} Congrès International consacré à la picaresque et publiés in La Picaresca. Origenes, textos y estructuras (éd. 1979, en 1219 p. in-8°); mais se référer surtout aux Chapitres : V à VIII qui traitent les trois oeuvres : Lazarillo, Guzman et le Rucon sur les plans : esthétique, social et moral, p. 349-775.

(2) La biographie est une "sorte d'histoire qui a pour objet la vie d'une seule personne" selon le Littre, éd. 1964, T 1, p. 1039.

(3) L'autobiographie (du gr. autos=soi-même et biographie) est "la vie d'un personnage, écrite par lui-même" d'après le Larousse du XX^e Siècle, éd. 1928, T 1, p. 451. En effet, tous les dictionnaires étymologiques (ex : le Nouveau dictionnaire étymologique et esthétique, éd. 1968, T 1, p. 58), lexicographiques (ex : le Dictionnaire de l'Académie française, éd. 1932, T 1, p. 102 et le Logos, éd. 1976, T 1, p. 176) ou littéraires (ex : le Dictionnaire des littératures de langue française, éd. 1984, T 1, p. 105-07) ont tous souligné le caractère personnel d'une biographie écrite par soi-même (préfixe auto-) ou d'un écrit dans lequel l'auteur "raconte sa propre vie". De là, la définition plus moderne de Ph. Lejeune : "Récit (en prose) qu'une personne fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité", p. 8 in L'autobiographie en Espagne, éd. 1982.

Mais pour toute approche générique, historique et thématique du genre,

j'écrive et raconte mon affaire tout au long, j'ai estimé qu'il serait bon de commencer non par le milieu, mais par le commencement, afin que vous ayez entière connaissance de ma personne".

(Lazarillo, Prologue, p.4)

Dans la séance arabe classique - au sens hamadānien surtout - l'élément biographique n'est pas totalement absent. Outre l'utilisation du panegyrique comme gagne-pain, Hamadānī a souvent décrit sa personne : son côté bohème, sa kudya intellectuelle, ses sentiments et ses réactions envers le Destin, les hommes et son époque. Il l'a fait par le truchement de deux personnages littéraires(1) parfaitement manipulés : l'un 'Īsā Ibn Hiṣām, riche négociant et narrateur au premier degré des aventures; l'autre Abū Fath' Iskandarī, gueux parasite et héros de ces mêmes aventures.

Certes, Hamadānī n'a suivi en cela que la tradition de l'adab, laquelle recourait bien à l'isnād ou à des personnages rapporteurs de récits

se référer à L'autobiographie en France, éd. 1971, en 268 p.in-12°; Le Pacte autobiographique, éd. 1975 en 358 p. in-8°; Je est un autre, éd. 1980, en 332 p. in-8° de Philippe Lejeune et L'Autobiographie, éd. 1979, en 229 p.in-8° de Georges May. D'autre part, deux colloques internationaux furent organisés à Beaune-Lès-Aix en 1980-81 sur L'autobiographie dans le monde hispanique (I^{er}) et en Espagne (II^e) où notamment les trois communications faites par J.-L. Bonnat (analyse psychologique), Ph. Lejeune et E. Cros (approche sémiotique) sont à citer respectivement : Ecriture biographique et/ou autobiographique. Problématique des genres: figures textuelles du destin pulsionnel, p. 27-60; Le Pacte autobiographique (bis), p. 7-26 et Je est toujours un autre, p. 61-67 : vu leur importance pour la présente étude.

(1) Pour l'analyse des personnages hamadāniens et harīriens, revoir notre Premier Tome, chap. IV, p. 131-42 et chap. V, p. 180-86.

oraux. Toutefois, l'auteur s'est dédoublé en quelque sorte par le comportement singulier du principal protagoniste de ses Maqāmāt; et très souvent, ce dernier reflète les traits caractériels (ex : le cynisme, l'instabilité, la ruse, le vagabondage et la fuite en avant vers la richesse qui l'éloignerait de son insupportable pauvreté d'origine) et quelques moments de la vie de Hamadāni.

Ḥarīrī a respecté en gros le modèle de son prédécesseur. Tout comme lui, il affecta le rôle de narrateur à Ḥarīṭ Ibn Hammām (personnage idem) et celui du héros au seul Abū Zayd Sarūḡī (personnage idem). Le premier fut son porte-parole puisque E. Crussard le considéra, non sans raison, comme un "pseudonyme par lequel l'auteur a voulu se désigner lui-même"(1). C'est donc par les attitudes du narrateur, par ses réflexions ou ses conclusions (ex : action de sympathiser avec le héros, auto-satisfaction pour son talent, etc..) ainsi que par les agissements du protagoniste (ex : sa virtuosité dans la connaissance des ressources de la culture arabe ou des dossiers juridiques de l'auteur) que Ḥarīrī se dévoile à nous par ricochet. L'élément biographique - excepté l'avènement historique d'Abū Zayd dans la Séance des Banū-Ḥarām - est moins pertinent que chez Hamadāni, du fait de la différence sociale entre celui-ci et Ḥarīrī (2).

Par contre, la séance andalouse a accentué ce caractère en le transformant même en élément autobiographique tout court. D'où la suppression du récitant ou plutôt sa substitution par l'auteur lui-même qui devint et le narrateur, et le héros de son récit. A titre d'exemple, rappelons les Séan-

(1) Op. cit., p. 13.

(2) Issu d'une famille de riches propriétaires fonciers, Ḥarīrī possédait à Maṣān non moins de 8000 palmiers comme l'a indiqué Ibn Ḥallikān dans Wafayāt..., T 3, p. 231.

ces d'Ibn Hatib (1) sur ses pérégrinations et les descriptions des villes maghrébo-andalouses, ou celle de la Fiesta d'Ibn Murābi' 'Azdī (2) sur ses tribulations en achetant un bélier le jour de l'Aïd; et nous nous apercevons donc que les auteurs andalous des séances relataient généralement leurs propres aventures ou les événements marquants de leur vie. Ne sentant nul besoin de se doubler (par narrateur interposé), ils furent objet et sujet de leurs écrits, en exploitant largement cette structure autobiographique.

C'est cette habitude, qualifiée d'"historicité" (3) par A. Castro, ou le fait d'exprimer dignement avec tout son être tout ce qui a trait à l'expérience personnelle, dont firent preuve les andalous comme Ibn Ḥazm (4), Ibn 'Arabi (5) et les écrivains de séances, qui fut à la base de la picaresque espagnole, voire également de l'épopée castillane (6).

Américo Castro a relevé, avec insistance et comparaison, cette influence chez les auteurs précurseurs du genre en Espagne ou continuateurs tels que Juan Ruiz (7), Fernando de Rojas (8), l'auteur du Lazarillo, Mateo Alemán, etc.. Mais chez ce dernier la technique autobiographique (9) fut systé-

(1) Voir leur analyse par R. Arié dans art. op. cit., p. 207-12.

(2) Voir son étude et sa traduction espagnole dans La "Maqāma de la Fiesta" de Ibn al-Murābi' al-Azdī par F. de la Granja in Etudes d'Orientalisme, 1962, vol. II, p. 591-603.

(3)(4)(5) Voir : Réalité de l'Espagne, p. 252, 254 et p. 331.

(6) Voir : idem, chap. X-L'Epopée castillane, p. 250-59.

(7) En écrivant : "C'est encore par imitation des Musulmans que Juan Ruiz a composé des chants pour aveugles, en forme de maqāma"; idem, p. 435.

(8) "On comprend donc fort bien que les tendances vitales de l'Orient aient trouvé en Espagne un sol fertile où prospérer dans la Célestine, dans le mysticisme, l'autobiographie picaresque.." affirmait-il entre autres dans idem, p. 500-63.

(9) Entrée au lexique français en 1842, Morel-Fatio fut le premier critique

matique et prit très souvent l'allure d'une confession en bonne et due forme. Les trois principaux pícaros : Lázaro, Guzmán et Pablos parlent tous à la première personne "yo" pour conter leurs vies aventureuses, alors que les héros mukaddis arabes - traditionnellement - furent partagés entre le "il"/huwa (nominatif) artificiel du narrateur, le "je"/'anā (pronominal) de leurs propres actions ou de leurs mésaventures et le "moi" latent de l'auteur qui les liaient organiquement.

Plus simplifiée encore (1), la technique espagnole est une sorte de rétrospective de quelques tranches d'une vie humaine; ce qui la différencie de la biographie et des autres formes intimistes dont le journal, les mémoires, etc.. Néanmoins, elle demeure fidèle aux trois éléments constitutifs qui la caractérisent, à savoir : la narration est faite à la première personne du singulier (l'auteur-narrateur reste le propre héros de l'histoire de sa vie), elle est rétrospective puisque l'auteur part du présent à la recherche de son passé (surtout du héros qu'il fut) - ce qui donne un sens de composition a posteriori à son récit - enfin il y a un lien indéniable entre lui et le lecteur (sans cesse apostrophé par les prologues, les avertissements et le vouvoiement des dialogues) par lequel l'auteur (acteur et producteur de son récit) s'engage à dire la vérité ou du moins, à en dévoiler une partie

à avoir relevé, peu de temps après, son emploi par l'auteur du Lazarillo : "Deux procédés ont concouru à la formation de ce genre.. : le récit autobiographique et la satire des moeurs contemporaines. Le héros parle en son nom, conte lui-même sa vie"; voir : Préface à V. L. T., p. II et Etudes sur l'Espagne, T 1, p. 166-68.

(1) En ce sens, et affirmons-le avec Arvède Barine : "nous savons au bout de deux pages qu'il a de qui tenir. Son père était un coquin, sa mère une coquine, et lui-même de la graine de coquin". Tel est en gros le récit à la forme autobiographique selon lui dans art. op. cit., p. 872.

dans l'espoir d'intéresser les autres :

"Aussi moi, qui confesse n'être plus saint que mes voisins, serais-je très aise que tous ceux qui y trouveront quelque goût prennent leur part de cette mienne babiole, que j'écris".

(Lazarillo, Prologue, p.3)

Ainsi Lázaro, par exemple, prend le temps (sur les événements) et la plume pour nous conter ses malheureuses expériences sociales de jeunesse. L'emploi du "yo" est une nécessité pour lui car, qui parlerait d'un être infâme de naissance, honteux de lignage et amoral de conduite (à remarquer le verbe confesando (1)) s'il ne le faisait lui-même (2) ? Il est donc son propre biographe (3) racontant, expliquant mais jamais se condamnant ou reniant ses propres actes. Né picaro, il le restera et l'assumera pleinement par une totale correspondance entre le "je" et le "moi", une sorte d'unité organique entre le protagoniste et le conteur-auteur et ce, bien qu'il y ait un léger décalage par rapport au temps de l'écriture.

Mateo Alemán apporta une autre nuance dans la structure autobiographique qu'il qualifia d'ailleurs de "poétique histoire" (4). Le "yo" de son

(1) "que, confesando yo no ser más santo que mis vecinos", lisons-nous dans La vida de Lazarillo de Tormes, éd. 1847, A lector, p. 3.

(2) Maurice Molho justifia longuement ce "je" en écrivant notamment : "Son obscurité, qui le voue à l'oubli des chroniqueurs, a sa cause dans un lignage honteux"; Introduction à op. cit., p. CXL.

(3) Le récit commence ainsi : "Pues sepa vuestra merced ante todas cosas, que á mí llaman Lázaro de Tormes.. Mi nacimiento fué dentro del río Tormes, por la cual causa tomé el sobrenombre"; V. L. T. (éd. 1847), Capítulo Primero, p. 3. Voir également l'analyse de Joseph V. Ricapito dans op. cit., chap. IV-La forma autobiografica, p. 34-38.

(4) R. P. E., V. G. A., Brève déclaration pour l'intelligence de ce livre, p.63.

protagoniste Guzmán se dédouble constamment (1) grâce à la technique de stylisation qui apparaît nettement dès le commencement du récit : "Le désir que j'avais, lecteur curieux, de te faire le discours de ma vie me pressait de t'y plonger.." (2).

Tel un polymorphisme, ce "yo" est à la fois celui du gueux pêcheur menant la vie de débauche et celui de l'homme assagi par le temps, repent et qui rapporte ses souvenirs - "du narré de ma vie" selon l'expression de Guzmán (3) - ou les commente; le tout dans un enchevêtrement de deux moments différents : l'un lié au passé événementiel et l'autre au présent de la narration. Or, c'est au dernier niveau de la superposition des deux personnages que le point de vue de ce narrateur fictif se confond souvent avec l'auteur (4); ce qui lui permet de juger le monde, d'interpréter les choses ou tout simplement de propager sa vérité morale. Après les déboires d'une vie passablement agitée (commune aux deux : actant/auteur) vient la conversion religieuse du "je" - faisant suite à sa confession - qui témoigne, par l'action rétrospective ou autobiographique, d'un but didactique visant à écarter autrui du mauvais chemin, jadis emprunté par le pícaro Guzmán (5).

(1) Pour la notion du dédoublement, voir : Protée et le gueux. Recherches sur les origines et la nature du récit picaresque dans Guzmán de Alfarache de E. Cros, éd. 1967, p. 188-89; ainsi que la deuxième note de M. Molho dans op.cit. p. 906.

(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. I, p. 65.

(3) Idem, P. II, L. I, chap. I, p. 375.

(4) Voir l'exemple de l'infamie qui toucha Guzmán lors d'une aventure amoureuse (P. II, L. I, chap. VI) et qui se trouva liée à celle de l'ouvrage : "...comme il est arrivé, à ce mien pauvre livre, lequel, bien que j'eusse intitulé "Guettes-chemin de vie humaine", le monde pourtant s'est mis à appeler "Gueux" : il n'est plus connu maintenant que par ce nom-là"; idem, p. 430.

(5) Il est à remarquer la même finalité ou perspective chez Hariri dans sa

Dans le Buscón, Quevedo a repris la même technique autobiographique. En effet, Pablos narre ses propres aventures par l'intermédiaire du "yo", un "yo" manipulé par l'auteur et extraverti aux dires de M. Molho : "le "je" de Pablos de Ségovie s'associe à un regard non point tourné vers le dedans de l'être, mais au contraire radicalement extraverti" (1) car ne reflétant que les apparences seulement (ex : indigence, port de masques, absence d'analyse des sentiments..) et manquant souvent d'intériorité (2).

Toutefois, Léo Spitzer a vu en cela une richesse de la technique employée et une profondeur remarquable en écrivant notamment : "La supériorité du personnage est encore accrue par la narration à la première personne, qui permet au Buscón de prendre ironiquement ses distances à l'égard de lui-même, et de s'élever au-dessus de son récit. Il est toujours bien davantage que le simple héros de telle ou telle aventure, il est le héros narrateur, dont l'esprit maîtrise par conséquent les événements" (3).

En somme, l'autobiographie ou le "je" affirmé est une technique nar-

Cinquantième séance où la "conversion" d'Abū Zayd à l'Islām se réalise de façon sincère afin de donner le bon exemple à ses lecteurs; voir : Magāmāt..., p. 594-602.

(1) Introduction à op. cit., p. LXXXVI.

(2) Selon l'opinion d'Edmond Cros dans L'Aristocratie et le carnaval des gueux. Etude sur le "Buscón" de Quevedo, éd. 1975, p. 98-100 et qui y insista beaucoup : "Il faudrait reprocher cette absence d'intériorité du Buscón..", p. 97 avant de conclure : "le yo est un masque derrière lequel se cache mal Quevedo", p. 100.

(3) L'Art de Quevedo dans le Buscón, éd. 1972, p. 77.

rative savamment employée (1) par les écrivains espagnols en vue de pénétrer au plus profond de l'être, de prospecter son dedans et de dévoiler son "moi" d'homme qui est fait de bien et de mal, de grandeur et de faiblesse. C'est donc une structure linéaire qui permet une rétrospective critique ou lucide d'une tranche de vie aventureuse, socialement et moralement négative.

B/ Structure fragmentée et épisodique, achevée et inachevée :

1 - Structure fragmentée et épisodique :

"Ayant écrit cette poétique histoire pour la faire imprimer en un seul volume dont l'entier discours laisserait éclaircis les doutes qui pourraient naître de sa division, j'ai cru bon de prévenir cette difficulté, que peu de mots suffiront à lever".

(Guzmán, Brève déclaration..., p.63)

S'agissant de la Maqāma(h), nous avons déjà posé le problème de la structure narrative employée et perçu l'évolution parcourue par les auteurs arabes (2). Effectivement, et chez Hamadāni, il n'y a guère de doute quant à l'existence de la structure fragmentée. Son recueil se compose de cinquante-deux séances, dont chacune se suffit à elle-même thématiquement et narrative-ment. Le récit se ferme sur une histoire propre qui n'appelle ni continuité,

(1) D'où le jugement de M. Bataillon : "La forme de l'autobiographie en prose n'est pas du tout, ici, un caractère adventice. Elle est consubstantielle au genre nouveau. Elle implique à la fois un certain ton de récit et une certaine vision de l'humanité" (p. 3) en ajoutant plus loin : "Le trait de génie qui lui a donné forme de confession annonce pourtant toute une lignée de romans modernes où l'humanité peut s'exprimer tout entière avec sa tête, son coeur et ses sens"; Introduction au Roman picaresque, p. 39.

(2) Revoir notre Premier Tome, chap. IV, p. 151-63 et chap. V, p. 178-92.

ni évolution dramatique. Certes, il y a répétition - virtuellement sans limite - d'un schéma narratif identique, composé de six fonctions cardinales et d'un profil assez fixe du héros donné dès la première séance; mais il n'existe apparemment aucun lien organique entre les différents récits. Même le personnage central ou protagoniste n'évolue pas réellement et d'une façon logique (comme c'est le cas dans la nouvelle contemporaine). Il passe de la vieillesse à la jeunesse et vice versa (ex : 1^o-2^o) sans qu'il y ait un itinéraire dramatique évolutif précis ou une continuité temporelle naturelle qui fait de la narration linéaire un ensemble parfaitement cohérent. D'où le classement artificiel des séances et la possibilité d'intervertir leur ordre hypothétique sans nul inconvénient, car leur structure indépendante reste mue par le ressort de la ruse ou de la kudya et non point par une progression dramatique d'événements ou de personnages.

Cette absence d'enchaînement, tant structural que conceptuel, a fait que les mêmes situations se répètent, les mêmes procédés d'intrigue et de dénouement, voire les mêmes types de personnages : autant de fois que le nombre total composant les séances et selon toujours le même scénario-type qui leur confère pourtant une sorte d'unité d'une autre nature puisque le héros hamadânien, lui-même, n'envahit pas toute les séances (en disparaissant complètement de la scène comme dans les saynètes situées dans le passé).

Par contre, Harîrî essaya de faire évoluer cette structure narrative à trame intégrante en une structure vraiment épisodique, comparable à la structure géométrique de l'arabesque. Même si l'allure des récits reste en apparence fragmentée, nous sentons chez Harîrî une nette tendance à enchaîner les épisodes entre eux - de façon globale et non point récit par récit - grâce à l'histoire générale de son recueil (ayant un début et une fin logique) d'une part, et à l'évolution de son protagoniste (rencontre avec le nar-

rateur, métamorphoses, conversion, séparation) d'autre part.

Or face à cette tentative haririenne de régularisation ou de perfectionnement du modèle de Hamadānī, certains critiques l'ont franchement admis comme Šawqī Dayf dans Al-maḡāma(1); alors que d'autres furent d'un avis contraire : "Les diverses macamas avaient été composées indépendamment les unes des autres et ne présentaient pas d'ensemble. Hariri les disposa dans l'ordre où elles sont aujourd'hui" (2) au point que Claude Dumas jugea sévèrement l'œuvre de Hariri en affirmant qu'elle "ne comporte ni intrigue ni action suivie. Le lien qui unit ces cinquante scènes comiques est tellement lâche qu'on pourrait intervertir leur ordre sans aucun inconvénient" (3).

Bien sûr, nous pouvons trouver aisément des indices prouvant le manque d'unité relative à l'œuvre haririenne dont la répétition thématique (ex: le thème du sermonnaire hypocrite), l'écriture de la première séance et son classement à la quarante-huitième position, le fond immuable du caractère de son héros, etc.. Mais avouons-le avec Š. Dayf, il y a chez Hariri une trame ou structuration narrative bien nette avec un commencement (1^e S.) et une fin (50^e S.) jalonnée d'épisodes (2^e à 49^e S.) ou de deux autres moments importants (2^e à 48^e S. et la 49^e S.) qui assurent une certaine progression dramatique et l'unité de l'œuvre.

Qu'en est-il alors des auteurs espagnols ? Ont-ils opté pour une

(1) Idem, p. 51-54.

(2) D'après M. Reinaud et M. Derenbourg qui sont allés jusqu'à donner une classification formelle la rapportant à un écrivain arabe sans le désigner nommément : "chaque 6^e Macama a un caractère essentiellement littéraire, chaque 10^e Macama prêche la mortification (zuhdiyya) et chaque 15^e respire la facétie (hazliyya)"; voir : Introduction aux Séances de Hariri, T 2, p. 43.

(3) Op. cit., p. 101.

structure narrative épisodique indépendante, composée d'une série de chapitres juxtaposés sans lien ni homogénéité ? Ou bien ont-ils mieux structuré leurs ouvrages en soudant parties, en laissant récits ouverts et en intégrant l'évolution des personnages dans une perspective globale mais perceptible d'une aventure à une autre ? C'est à quoi les critiques ont tenté de répondre et, apparemment, sans qu'il y ait consensus entre eux.

Très souvent, l'on a qualifié ces romans de récits "à tiroirs" (1), c'est-à-dire qu'il serait tout à fait possible, et sans porter dommage ou atteinte à la conception générale de l'oeuvre, d'ajouter ou de retrancher des épisodes, de déplacer quelques chapitres ou d'y apporter des aventures et des commentaires nouveaux. Preuve en est, a fortiori, les continuations qu'a suscitées le Lazarillo à travers l'histoire de la littérature espagnole.

Dans Sentido y estructura del "Guzmán de Alfarache"..., Ángel San Miguel a fait la synthèse critique des opinions de L. Pfandl, Pérez Minik et de García Blanco notamment (2). Tous ont souligné le manque de construction cohérente, d'architecture d'ensemble, voire d'évolution dramatique, psycho-

(1) A. Morel-Fatio écrivait dès 1888 : "...qu'importe que ce roman à tiroirs ait une fin heureuse ou malheureuse ?"; Etudes sur l'Espagne, T 1, p. 167.

(2) Cités respectivement dans idem, éd. 1971, chap. III-Primera Parte. Sime- tría estructural de la narración principal..., p. 85-88 :

"La lectura de la obra (picaresca) puede empezarse por la mitad y por el capítulo que se quiera" (L. Pfandl, p. 85)

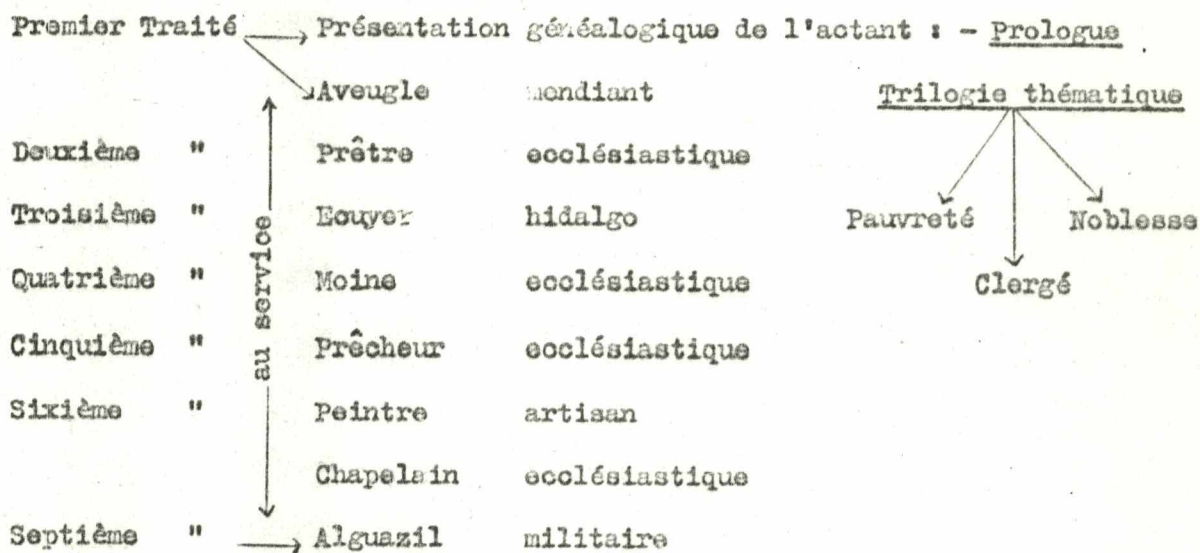
"Hay que fijarse, como dato extraordinario, que en estas novelas no existe ni evolución psíquica ni moral ni teleológica" (P. Minik, p. 85)

"La curva jovial y consciente (en Guzmán) de lo que pudiéramos llamar : "Aprendizaje, educación" (G. Blanco, p. 86)

logique et téléologique du protagoniste. Des chapitres entiers pourraient alors être supprimés ou déplacés (comme la séance hamadānienne) sans rompre nullement l'enchaînement du tout car l'unité, qui existe et les relie, est d'une autre nature. C'est cette dernière qui intéressera les chercheurs tels que : Morel-Fatio (1), Léo Spitzer (2), M. Bataillon (3), M. Molho (4), Gustavo Alfaro (5), Claude Allaigre (6), etc..

Outre la partie introductive commune aux séances (sauf chez Hamadāni) et aux romans picaresques, formant une sorte de mise au point entre l'auteur et le lecteur-auditeur, tous se divisent - avec des numérotations d'ailleurs - soit en séquences comme dans les Maqāmāt arabes, soit en livres et en chapitres comme dans les picaresques espagnols :

Lazarillo :



(1) Voir : op. cit., T 1, p. 166-68.

(2) Voir : op. cit., p. 78-124 (incluse dans l'analyse de l'art de Quevedo).

(3) Voir : Introduction à V. L. T., p. 40-41.

(4) Voir : Introduction aux R. P. E., p. XXII.

(5) Voir : La estructura de la novela picaresca, éd. 1977, p. 21-22.

(6) Voir : op. cit., vol. 2, chap. Les structures de "Lazarillo"..., p. 432-54.

→ Archiprêtre ecclésiastique

= 7 Traités(1)
(en 50 p.in-12°)

* * *

Guzmán :

<u>Première Partie</u> (Madrid, 1599)	{	Livre I,	8 chap.
		Livre II,	10 chap.
		Livre III,	10 chap.
			<u>= 28 chap.</u>

(en 305 p.in-12°)

Préambule :

- À Don François de Rojas
- Au vulgaire
- Au Prudent Lecteur
- Brève déclaration pour l'intelligence de ce livre

<u>Deuxième Partie</u> (Lisbonne, 1604)	{	Livre I,	8 chap.
		Livre II,	9 chap.
		Livre III,	9 chap.
			<u>= 26 chap.</u> (en 388 p.in-12°)

Préambule :

- À Don Juan de Mendoza
- Au Lecteur

* * *

El Buscón :

(Saragosse, 1626)	{	Livre I,	7 chap. I-VII
		Livre II,	6 chap. VIII-XIII
		Livre III,	10 chap. XIV-XXIII
			<u>= 23 chap.(2)</u> (en 121 p.in-12°)

Préambule :

- Au Lecteur

(1) La classification de Morel-Fatio, en huit chapitres, a été reprise par M. Bataillon dans R. P., V. L. T. Le Premier Traité fut divisé en deux chapitres : Lazare conte sa vie et quels furent ses parents, p. 45-47 et Comment Lazare se mit à servir et à conduire un aveugle, p. 47-60.

(2) Cette division est empruntée à Ángel Valbuena y Prat dans son immense monographie sur La Novela picaresca española, p. 1092-1153.

S'agissant du Lazarillo (1), la structuration épisodique est sa principale caractéristique. Les sept Tratados sont réellement indépendants sur le plan thématique et ne sont véritablement reliés que par la présence de Lázaro, conteur et protagoniste de ses aventures : "Enfin, cela va de soi - écrivait M. Bataillon - l'unité est créée par la mémoire de Lazare qui se souvient et compare"(2). D'où la simplicité de l'intrigue qui consiste, pour un valet, à aller de maître en maître dans l'espoir de trouver celui qui le nourrira suffisamment ou qui lui offrira une situation honorable et stable à la fois.

Donc, il y a une autre forme de liaison intrinsèque(3) qui relie les parties du Lazarillo entre elles en assurant une continuité structurale, laquelle n'apparaît clairement (et par contraste) qu'aux débuts des Traités (excepté le Premier) où l'actant arrive à trouver un nouveau maître : "Ma fortune me fit trouver un cinquième maître", par exemple (5^e Traité, p. 44). Ce n'est autre que Lázaro, auteur-narrateur, avec ses différents aspects révélés au fur et à mesure de ses rencontres avec ses neuf maîtres durant les sept Traités. Notons d'ailleurs, qu'à ce sujet, il y a bien un ralentissement nar-

(1) Voir l'intéressant article d'Albert A. Sigroff sur Sobre el estilo del Lazarillo de Tormes in Nueva Revista de Filología Hispánica, 1957, vol. XI, n° 2, p. 157-70; ainsi que le chapitre intitulé : El estilo, los personajes, la narración en el "Lazarillo" de A. Valbuena y Prat dans Historia de la literatura española, T 1, p. 520-24.

(2) Introduction à V. L. T., p. 41. Écoutons d'ailleurs Lázaro quand il dit : "je renonce à conter ici plusieurs choses non moins plaisantes que remarquables qui m'advinrent en la compagnie de ce mien premier maître. Toutefois, pour finir, dirai notre dernière aventure"; R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 13.

(3) M. Molho la comparait à "Un fil secret, qui se noue à la fin, lie les historiettes. Chacune, à sa juste place, concourt à l'équilibre de l'ensemble"; Introduction à op. cit., p. XXII.

ratif dans la construction au niveau du Quatrième Traité (d'une dizaine de lignes) mais qui sera vite suivi d'une brusque accélération dès le Cinquième, pour retrouver sa cohésion et son rythme normal.

* * *

L'architecture narrative du Guzmán est compliquée à crescendo, même si l'auteur la justifiant par une Brève déclaration (1), expliqua les raisons de sa division en trois Livres et argua des contraintes de son impression en un volume :

Livre I \implies phase I : Guzmán / picaresque.

Livre II \implies " II : " = "

Livre III \implies " III : " / amélioration : chap. II à VI inclus=pièce

Première Partie (2)

maîtresse ou coeur de la
thématique picaresque :
- séjour de l'actant parmi
les mendiants de Rome,
et but avoué de M. Alemán
en vue de réformer la bien-
faisance en Espagne (3).

Livre I \implies phase I : de transition uniquement

Livre II \implies " II : dégénération max. de Guzman { chap. V-VI = idem

Livre III \implies " III : conversion à la fin { importance

Deuxième Partie (4)

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, p. 63.

(2) Ce schéma narratif est emprunté, en partie, à San Miguel dans op. cit., p. 113.

(3) Voir les Ordonnances de gueuserie dans op. cit., V. G. A., P. I, L. III, chap. II, p. 280-83.

(4) Voir les justifications de sa publication "terminée et revue depuis plu

Ce roman se présente alors comme une superstructure ou puzzle composé d'éléments fort hétérogènes mais dont l'unité est constituée par le procédé d'assemblage ou la subordination des éléments constitutifs les uns aux autres (1). En effet, il y a deux niveaux de narration qui permettent l'existence du récit dans le récit (ex : saynètes hamadaniennes) et que San Miguel a schématisés ainsi (2) :

<u>Narrations</u>	{	<u>narration principale</u>	{	épisodes picaresques
		<u>narrations secondaires</u>		- nouvelles
				- anecdotes
				- fables
				- exemples

En plus de l'histoire autobiographique de Guzmán, il y a enchâssement d'autres formes de récits : allant des nouvelles intercalées (ex : L'histoire d'Ozmin et Darache, P. I, L. I, chap. VIII, p. 133-79) (3) aux fables (ex : La Vérité et le triomphe de la Menterie, P. I, L. III, chap. VII, p. 313-24) en passant par les anecdotes, les exemples (4) et surtout les digressions morales.

sieurs années" dans idem, Au Lecteur, p. 369-70 et À Don Juan de Mendoza, p. 365-68.

(1) "..sino realmente subordinas entre sí en orden a su función ética", d'après San Miguel dans op. cit., p. 86.

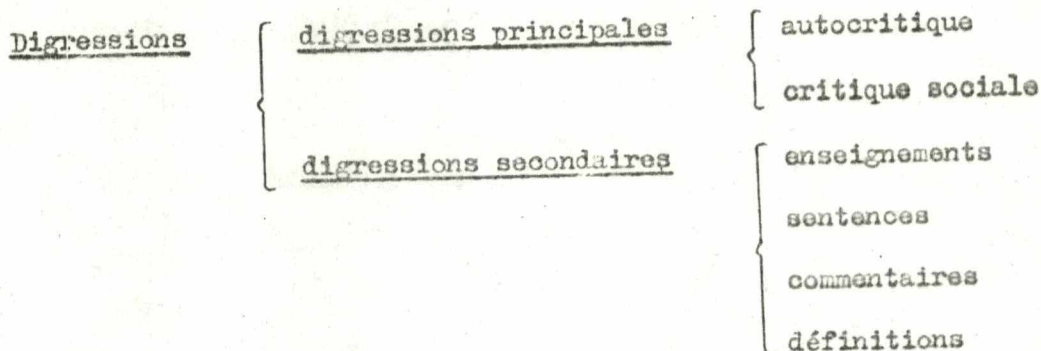
(2) Idem, p. 197.

(3) Outre cette nouvelle mauresque où l'influence arabe est perceptible, trois autres nouvelles y sont intercalées, dont Dorido y Clorina (P. I, L. III, chap. X, p. 348-61), une nouvelle italienne de la Renaissance; Don Luis de Castro y don Rodrigo de Montlava (P. II, L. I, chap. IV, p. 410-16) se rapprochant du Décameron de Boccace et Bonifacio y Doretea (P. II, L. II, chap. IX, p. 580-96) du cycle amoureux des Mille et une Nuits; R. P. E., V. G. A. Voir également San Miguel dans op. cit., chap. Las novelitas intercaladas, p. 246-65.

(4) Voir l'étude des sentences, fables et apologues dans Protée et le gueux.. de E. Cros, p. 219-43.

qui sont à la base de la narration. Loin d'être ajouté, le sermon moral forme l'ossature même du récit, s'il ne l'alourdit pas : "Chemin faisant, tu pourrais moraliser à ton gré : tu as toute marge pour se faire" disait Mateo Alemán dans sa Brève déclaration (1) à l'adresse du lecteur.

Sur le plan des digressions, San Miguel en a distingué deux niveaux représentés de la manière suivante (2) :

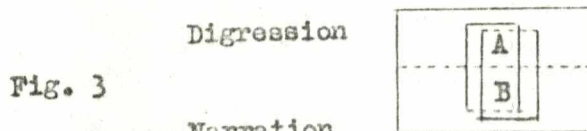
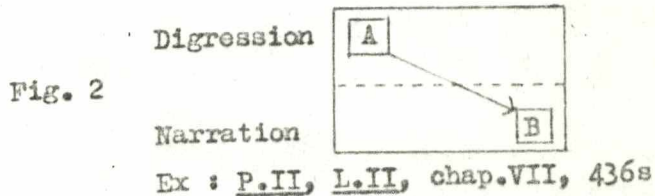
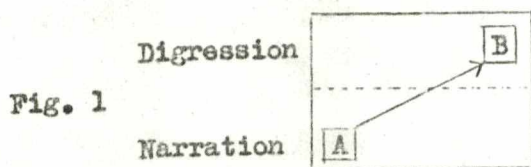


Bien qu'il privilégiait le premier, il a néanmoins souligné l'importance de l'interaction ou de la combinaison des deux structures : narrative et de digression en trois cas possibles (3) :

(1) R. P. E., V. G. A., P. I, p. 62.

(2) Op. cit., p. 197.

(3) Idem, p. 202-03 :



Ex : P.I, 54, lg 8 (2^e éd. Gili y Gaya)

- celui de la narration servant de point de départ à la digression morale.
- celui de la digression précédant la narration d'un fait.
- celui d'une fusion ou d'une intermittence de l'un et de l'autre.

Dans cette complexité structurale, où les formes de narration et de digression (1) se côtoient sans cesse, le mode de liaison entre les différentes parties ou épisodes reste Guzmán, racontant et expliquant les raisons de sa vie de galère à l'image même de la liaison entre la Première et la Deuxième Partie où il mentionna : "comme tu verras (tps futur) en la Seconde Partie de ma vie, à laquelle, si la Première t'a plu, je te convie" (2). Puis, il reprendra, dès le début de la Deuxième Partie, le fil de l'histoire là où il l'a laissé : "Tu t'es repu et reposé en cette auberge : debout, ami, si en cette traite tu as agréable que je te serve et te fasse compagnie" (3).

* * *

Quant au Buscón, oeuvre baroque anticonformiste par excellence, il se caractérise sur le plan de la construction par le morcellement (voir schéma) en trois parties importantes narrativement :

- premièrement : la phase initiale (4), comprenant les sept premiers chapitres (du Livre I), a trait à l'éducation des deux camarades Pablos et Don Diego Coronel, en trois étapes successives : l'école primaire, la pension chez Cabra puis l'université d'Alcala de Hénarès; et s'achève sur une résolution

(1) E. Baret, dans op. cit., (la) jugea sévèrement : "La narration de Mateo Alemán est diffuse, coupée à chaque moment de réflexions filandreuses, interrompue par de longues digressions", p. 503.

(2) R. P. E., V. G. A., P. I, L. III, chap. X, p. 360.

(3) Idem, P. II, L. I, chap. I, p. 373.

(4) E. Cros l'appela "phase initiatique de déniaisement" dans l'Aristocratie..., p. 91.

de rupture, de la part de Pablos, avec son passé honteux.

- deuxièmement : la phase médiane, composée de six longs chapitres (Livre II), est centrée sur le récit du voyage - assez mouvementé - accompli par Pablos d'Alcalá à Ségovie pour toucher l'héritage légué par ses parents. En cours de route, et à l'occasion de diverses mésaventures qui lui arrivent, il en profite pour faire la présentation d'une galerie de personnages grotesques comme l'arbitriste, l'escrimeur enchanteur (chap. VIII, éd. Molho), le vieux sacristain poète (chap. IX), le soldat fanfaron, le faux ermite (chap. X), etc.. en les liant narrativement à la manière des sketches (1).

- troisièmement : la phase finale se déroule essentiellement à Madrid où Pablos tente sa chance et où le personnage s'épanouit pleinement. Elle comprend dix chapitres (Livre III) dont seul le XVI^e verra l'échec consacré du protagoniste et cela, conjointement avec sa sortie de Madrid pour marquer son errance de Tolède à Séville, puis aux Indes. Il y a donc aggravation de sa situation initiale ou plus exactement réintégration de sa classe d'origine (vu l'impossibilité de s'insérer dans celle des nobles et des mieux nantis).

C'est là, en somme, toute l'histoire d'une tentative pour échapper à sa condition infrasociale même si tout est donné à la naissance par le lignage. Le fait d'être constamment ballotté entre la marginalité et la volonté d'insertion au sein d'un groupe par tous les moyens, constitue le mode d'enchaînement quevedien, un enchaînement conçu au moyen de passage-repassage d'une situation (ex : sa tentative d'intégration) à une autre (2) plus

(1) "...utilise, tout au long du Livre II, un procédé d'enchaînement de sketches" aux dires de E. Cros dans op. cit., p. 18-19.

(2) E. Cros a distingué deux formes de situation imbriquées l'une dans l'autre

dramatique encore (ex: son rejet final comme déchet indésirable). D'ailleurs, la conclusion du livre le résume fort bien : quand la "malchance" poursuit inexorablement un homme, toutes ses tentatives sont vouées à l'échec d'autant plus que celui "qui ne change que de place, et non de vie et de moeurs, n'améliore jamais sa condition" (1).

Certes, il y a bien une technique de découpage en série d'épisodes importants - trois en l'occurrence - mais tout lien entre eux n'est pas totalement absent puisque, au morcellement structural, s'adjoit une synthèse au niveau de l'actant et de ses malheureuses aventures que Léo Spitzer qualifia de "conclusion synthétisante" (2). Malgré cela, la critique est restée assez sévère à l'égard de Quevedo dans son Buscón. Pour Lázaro Carreter, l'architecture narrative laisse beaucoup à désirer si elle ne souffre pas tout simplement d'un manque de construction. Comparé à un album d'estampes, son auteur est qualifié d'antidramatique : "su talento esencialmente antidramático parece incapaz de trabar" (3). Quant à Francisco Rico, il aboutit à un jugement semblable lorsqu'il écrit : "disgregó el libro en niveles inconexos" (4). Toute-

tre à deux niveaux différents et qui structurent toute l'oeuvre du Buscón : "Pour chaque épisode du récit la situation initiale est que Pablos est marginal" et "Pour l'ensemble de la narration la situation initiale est qu'il est fils d'un voleur et d'une sorcière"; Approche sociocritique du Buscón in Actes. Picaresque espagnole, 1976, p. 94.

(1) R. P. E., V. A. P., chap. XXIII, p. 880.

(2) Op. cit., p. 54.

(3) Art. Originalidad del Buscón, p. 335-36 in Studia Philologica. Homenaje ofrecido a Dámaso Alonso, 1961, vol. II. Voir aussi son édition critique de La Vida del Buscón llamado don Pablos, éd. MCMLXV, surtout l'Introduction, p. XI-LXXVIII.

(4) Op. cit., p. 125.

fois, Léo Spitzer (1) et Edmond Cros (2) - entre autres - ont pris sa défense, n'excluant pas tout dessein de composition, voire de cohésion de la part de Quevedo : "Le récit.. n'est donc pas seulement fait d'épisodes clos sur eux-mêmes.." (3).

Ainsi, et pareillement à l'oeuvre de Hariri, celles du Guzmán et du Buscón procèdent par la structuration d'ensemble. Le morcellement des récits n'est qu'apparent et non une fin en soi; alors que l'homogénéité réside dans l'oeuvre elle-même qui demeure, finalement, bien charpentée à l'exemple des nouvelles intercalées par Mateo Alemán et parfaitement intégrées comme dans la tradition anglo-italienne des Contes de Canterbury de Geoffrey Chaucer (m. en 1400), du Décameron de Giovanni Boccaccio (m. en 1375) ou même d'El Sobremesa y alivio de caminantes (4) de l'espagnol Juan de Timoneda (m. en 1583).

2 - Structure achevée et inachevée :

"Ce qui suivra mettra fin à la fable,
Dieu aidant".

(Guzmán, Brève déclaration, p.63)

En dehors de la structure narrative épisodique, il existe un autre rapprochement ou point commun entre la séance du type hamadānien et le roman

(1) Le mot art, figurant dans le titre (op. cit.), en est assez révélateur.

(2) Voir : Approche..., p. 94.

(3) L'Aristocratie..., p. 91-92.

(4) Recueil de 165 anecdotes et contes où l'influence italienne est plus importante que celle de la littérature arabe. Voir à ce sujet : R. Larrieu-R. Thomas dans op. cit., p. 191 et également : Cuentos árabes en "El sobremesa de Timoneda" par Fernando de la Granja in Al-Andalus, 1969, vol. XXXIV, p. 381-94.

picaresque espagnol. Tout comme Hamadāni (1), l'auteur anonyme, Mateo Alemán puis Quevedo ont tous sacrifié à la tradition du récit ouvert ou "en suspens" (2) car s'achevant toujours sur une note annonçant une suite prochaine.

Cette structure inachevée est déjà perceptible chez Lázaro qui, en mettant (provisoirement) fin à son histoire, disait : "pues en este tiempo estaba en mí prosperidad y en la cumbre de toda buena fortuna" (3). L'édition d'Alcalá, de 1544, ajouta : Je vous rendrai compte de ce qui me pourrait d'ores en avant advenir" (4). L'emploi du mode imparfait : "c'était" et du mot "temps" - indéfini et lointain - contraste avec la narration au passé simple. En plus, la fin du récit paraît chargée de regrets car Lázaro avait sûrement perdu sa "prospérité" et sa "bonne fortune" entre le temps qui séparait son mariage intéressé, sa promotion sociale grâce à la charge de crieur public et la rédaction de son autobiographie.

Cette suite, laissée en l'air, ne tarda pas à venir puisque deux années après parut à Anvers (en 1555) la première continuation apocryphe ou Segunda Parte (5), anonyme aussi. Elle s'écarta largement du récit initial par l'introduction d'aventures merveilleuses et fantastiques. Le héros s'embar-

(1) Hariri, par contre, a opté pour la structure achevée et close, vu que son héros se range après une vie aventureuse et amoral. C'est pourquoi, il n'y aura pas de continuateurs mais des imitateurs avec leur propre typologie de personnages et, très souvent, leur propre thématique qui n'est pas seulement à base de kudya.

(2) Expression empruntée à M. Bataillon dans Introduction au R. P., p. 28.

(3) V. L. T., (éd. 1847), Tratado Septimo, p. 34.

(4) R. P. E., V. L. T., Epilogue, note 1, p. CIV. Pour M. Bataillon, ce sera : "De ce qui m'arrivera par la suite, j'informerais Votre Grâce" en annotation dans Introduction à op. cit., p. 11.

(5) Revoir Juan Hurtado.. dans op. cit., p. 406.

quant à Carthagène fit naufrage, se métamorphosa en thon et retourna à Salamague (après avoir été pêché). Puis, Juan de Luna fit paraître à son tour, en 1620, à Paris la deuxième Segunda Parte (1) en dix-huit chapitres. Malgré l'in vraisemblance de son récit (Lázaro étant devenu mi-homme, mi-poisson), il revint dans les derniers chapitres à l'essence picaresque puisque, ayant repris la forme humaine, Lázaro se fit portefaix, serviteur et finit par être dupé par des femmes sans scrupules.

Or ce procédé apocopé et perspectif, en filigrane dans le Lazarillo, en sera par la suite une loi du genre. Concernant Guzmán, Mateo Alemán informa bien son lecteur, dans Brève déclaration.. (2), qu'il ne lui livrera que la Première Partie de l'histoire de son gueux Guzmán (en gros : son éducation et sa jeunesse) et qu'il y aura une Seconde Partie sur sa vie dans les galères. Cet inachèvement (3) poussa d'ailleurs un faussaire, sous le pseudonyme de Mateo Luján de Sayavedra (de son vrai nom Juan José Martí de Valence (4)), de publier dès 1602 - et du vivant de l'auteur - une Segunda Parte de la vida del pícaro Guzmán de Alfarache (5) en voulant ainsi profiter de l'immense succès qu'a eu la Première. Mais il causa l'indignation et la colère de l'auteur qui, se "trouvant, pour ainsi dire, volé et frustré" (6), décida de pu-

(1)(5) Revoir J. Hurtado.. dans op. cit., p. 406 et p. 534.

(2) R. P. E., V. G. A., P. I, p. 63.

(3) Hormis le sonnet, la Première Partie s'achève de la manière suivante :
"..comme tu verras en la Seconde Partie de ma vie, à laquelle, si la Première t'a plu, je te convie"; idem, L. III, chap. X, p. 360.

(4) Il s'agit du frère de Sayavedra, un avocat "bon latiniste.. Son nom était Juan Marti, il fit du Juan, Lujan et du Marti, Mateo et mettant le tout au passif s'appela Mateo Lujan"; idem, P. II, L. II, chap. IV, p. 507.

(6) Idem, Au lecteur, P. II, p. 369.

blier en 1603 sa propre Segunda Parte (1) où il fit nettement allusion à son faussaire (qualifié d'"adversaire") dans sa dédicace : À Don Juan de Mendoza (2), dans son prologue Au lecteur(3) et surtout par le truchement de l'un de ses principaux personnages tricheurs et escrocs, nommé M. L. de Sayavedra(4).

Par ailleurs, sa Deuxième Partie elle-même, outre qu'elle annonce une Troisième dans Au lecteur(5), s'achève sur une phrase prévoyant une suite ultérieure et qui confirme, par conséquent, le caractère inachevé ou ouvert du roman picaresque : "Là je mis un point final à ces malheurs-ci. Je soldai mon compte avec ma vie mauvaise. Celle que je menai pendant mon restant de vie, tu la verras dans la troisième et Dernière Partie, si Dieu me l'accorde avant l'autre.." (6). A en croire, Mateo Alemán avait déjà la ferme intention d'écrire une troisième partie pour nous conter la vie (certainement agitée) qu'a menée son protagoniste sans pour autant savoir sa nature exacte. L'essentiel est que son livre est resté délibérément in media re, la

(1) Intitulée Segunda Parte de la vida de Guzmán de Alfarache, atalaya de la vida humana, por Mateo Alemán, su verdadero autor où l'expression "véritable auteur" est à remarquer car elle exprime l'intention délibérée de confondre le faussaire. En outre, il s'agissait pour M. Alemán de "tenir la promesse qu'(il) avai(t) faite au lecteur", comme il l'écrivit dans sa dédicace de la Deuxième Partie; R. P. E., V. G. A., p. 366.

(2)(3) Idem, P. II, p. 365-66 et p. 369-70.

(4) Voir : idem, L. II, chap. I-V, p. 460-529.

(5) "Mais comme ma Troisième Partie est prête (pour la publication de laquelle, qui sera prochaine, je suis le conseil d'Horace), j' n'ai pu éviter de te livrer la Seconde", lisons-nous dans idem, p. 371. De même, nous notons dès le I^{er} Chapitre : "Et je prévois d'ici quelque faquin, pour une Troisième Partie, qui comme l'autre en la Seconde me fera dire ce qu'onques je ne fis, ne dis ni ne pensai"; idem, p. 380.

(6) Idem, L. III, chap. IX, p. 755.

partie annoncée lettre morte et le tout à jamais inachevé comme le veut la tradition picaresque.

Quant à Quevedo, il laissa son Buscón en suspens pareillement à ses prédécesseurs. Imitant le même procédé, le récit de Pablos s'arrête provisoirement au moment où, devenu truand invétéré, il décida de partir pour les Indes avec la Grapal, une fille de joie : "je décidai.. de partir avec elle pour les Indes, pour voir si mon sort s'améliorerait en changeant de monde et de pays" (1). Puis, il laissa entendre une suite possible concernant ses nouvelles aventures dans le Nouveau Monde quand il dit : "Il n'en fut rien, bien au contraire, comme vous verrez dans la Deuxième Partie.." (2).

Comme le futur (exprimé ici par l'aspect du temps) est toujours incertain, ce projet séduisant resta seulement dans l'intention de l'auteur qui voulait faire suivre la narration de la vie d'exil de Pablos lequel, même en changeant de pays, n'a pu changer sa nature ni améliorer sa condition. Serait-ce alors une entreprise superflue qui n'appela aucune suite de la part de Quevedo ou d'éventuels continuateurs ? En tout cas, la structure ouverte demeurera de rigueur dans la plupart des récits picaresques; ce qui poserait le problème de sa signification.

Au pourquoi d'une pareille perspective "irrésolue et insoluble", M. Molho tenta d'y répondre en consacrant tout un chapitre intitulé : Epilogue (3) dans lequel il vit l'influence de l'Arioste (m. en 1533) suspendant les chants de l'Orlando, mais aussi le mode de pensée espagnol et surtout la problématique de la picaresque elle-même : "La structure ouverte convient si bien à l'expression d'une pensée picaresque problématique qu'elle ne lui sur-

(1)(2) R. P. E., V. A. P., chap. XXIII, p. 880.

(3) Idem, p. CIV-CXLII.

vivra pas" (1). En effet, le protagoniste, étant condamné par définition aux pérégrinations et à la recherche d'une meilleure condition sociale possible, ne pouvait qu'inspirer un dessein ad infinitum à l'oeuvre qui repousse ou diffère sans cesse le dénouement de son histoire. Autrement dit, la structure apocopée (voire à feuilletons continus) est forcément le reflet d'une âme vouée à l'instabilité, sans repos ni paix définitive et qui cesserait d'exister - en tant que personnage littéraire du moins - si l'on mettait fin à son picarisme.

C/ Sérieux et badinage, didactisme et réalisme :

1 - Sérieux et badinage (2) :

"Et s'il se rencontre en ce livre quelques manquements à la bienséance et gravité, sache qu'il reviennent au sujet, qui est la vie d'un gueux. Il y en aura peu sans doute : prends-les à la gueuse et t'en amuse. Ne faut-il pas aux tables splendides des mets pour tous les goûts.."

(Guzmán, Au prudent lecteur, p.62)

Héritière de l'adab, la séance arabe s'est largement faite écho de cet esprit de ballotement entre le sérieux et le badinage, le grave et le plaisant en vue de diversifier la matière narrative, de capter l'attention du lec-

(1) R. P. E., Epilogue, p. CVII. Comme l'a fait remarquer M. Molho (note 1, p. CVI), la paternité de l'idée d'une structuration ouverte des grands récits espagnols revient à Viardot dans l'appendice de sa traduction du Lazarillo de Tormes (Paris, 1846, p. XLV).

(2) Guzmán disait à ce sujet : "Et je te prends à témoin que je t'en avertis .. s'il te reste assez de vie seulement pour lire ces badineries-ci ou que du moins tu nommes telles" ; idem, V. G. A., P. II, L. II, chap. III, p. 486.

teur et d'aiguiser sa curiosité. Pareillement le roman picaresque espagnol, continuateur de la tradition des Célestine - une tragi-comédie déjà - et du Libro de buen amor de l'archiprêtre de Hita notamment, n'a fait que suivre cette voie.

Dès le Prologue, l'auteur du Lazarillo laissa transparaître la manière avec laquelle il alla conter sa "mienne babilole" (1), dont le mot espagnol nonada la rendit si bien par son allure étymologique (no = non, nada = néant). Pour lui, ces "choses si signalées, et peut-être jamais ouïes ni vues.. il se pourrait que quelqu'un les lise et y trouve goût, et que ceux mêmes qui n'approfondiront point tant y prennent plaisir" (2).

Or tout au long du récit, le sérieux se mêle intimement au plaisant, le tragique au comique. Convaincante à elle seule, est la scène où le jeune Lázaro fut trompé par son maître l'aveugle en cognant sa tête contre un taureau en pierre (dramatique même) et la réaction de ricanement (donc burlesque) qu'elle causa sur son maître (3).

Francisco de Quevedo exprima mieux encore que l'auteur anonyme, dans son Au Lecteur (4), les raisons de ce souci de maintenir constamment le lecteur-auditeur dans les limites d'une dualité stylistique alliant la facétie des aventures au sérieux du sujet traité, un sujet tout axé sur la gueuserie ou la difficulté d'être dans "sa peau" de maudit pícaro sans pouvoir y changer quoi que ce soit.

Comme il douta de l'efficacité du seul recours à la plaisanterie en disant : "...en vérité, que personne achète des livres amusants pour fuir les appétits de sa nature dépravée"(5), il argumenta son choix par l'utilisation

(1)(2) R. P. E., V. I. T., p. 3.

(3) Lequel "rit grand'pièce de la farce"; idem, 1^{er} Traité, p. 7.

(4)(5) Idem, V. A. P., p. 759.

de l'une et de l'autre à la fois : "...applaudis ce livre, il le mérite; et quand ses facéties te feront rire, loue l'esprit de qui a su déceler qu'il y a plus de plaisir à connaître des vies de gueux contées gaillardement que toute autre invention plus sérieuse" (1). En se basant ainsi sur la psychologie du lecteur, sur ses motivations et son goût, Quevedo a su employer le meilleur procédé pour l'y intéresser (2).

D'ailleurs tout le genre picaresque, arabe ou espagnol, s'appuie en définitive sur des anecdotes drolatiques et sur des situations dramatiques dans lesquelles se meuvent les protagonistes. Souvenons-nous, à cet effet, de la scène qui s'est déroulée dans le pensionnat de Cabra (Buscón, chap. III) où le rire côtoie le drame le plus cruel.

2 - Didactisme :

"Que si par mauvaise conduite tu me vois ruiné,
tâche de fuir la cause de ma perte, de ne pas
mettre le pied où tu m'as vu glisser : que ma
chute te serve d'avertissement".

(Guzmán, P.II, L.I, chap.I, p.376)

"Tu en tireras bon profit si tu es attentif
à la leçon".

(Buscón, Au lecteur, p. 759)

Sans aller jusqu'à faire renaître de ses cendres la querelle philo-

(1) R. P. E., V. A. P., Au lecteur, p. 759.

(2) Se référer, par exemple, à l'exposé de Melle Larrieu sur Picaresque et burlesque dans le roman de Quevedo in Bulletin n° 3 du Centre d'études et de discussions de littérature générale de l'Université de Bordeaux, p. 1-2 : le burlesque "repose en grande partie sur un décalage entre le ton et le sujet".

sophique ou d'école, des Anciens et des Modernes, sur l'utilité de l'art; il conviendra de remarquer que le genre picaresque n'était surtout pas un adépte de l'art pour l'art. Déjà, la séance haririenne avait inauguré cette ère didactique dans le genre lui-même. Par la "conversion" finale du héros ou son retour à la moralité (inexistant chez Hamadāni) mais aussi par l'insistance avec laquelle Hariri développa dans le Préambule (1) ses idées didactiques, franchement et clairement exprimées; la séance arabe s'est montrée - souvent à l'image de Kalila et Dimna et autres fables - d'un apport éducatif et moralisateur certain.

En ce qui concerne son émule espagnol, Morel-Fatio avait naguère signalé cette conception didactique de l'oeuvre du Lazarillo en ces termes : "ces gueux.. des instruments, dont se sert l'écrivain moraliste pour nous conduire dans les coins et les recoins de la société qu'il veut fouiller et dont il se propose de déceler les tares" (2). Puis, les critiques tels que : Ernest Mérimée (3), Léo Spitzer (4), Melle Larriou (5), Lázaro Carreter (6), Maurice Molho (7), San Miguel (8), Edmond Cros (9), Joseph V. Ricapito (10),

(1) Maqāmāt..., p. 6-9.

(2) Introduction à V. L. T., p. III.

(3) Voir : Essai sur la vie et les oeuvres de Francisco de Quevedo (thèse de 1886), Deuxième Partie, chap. I, p. 164-69.

(4) Voir : op. cit. (écrit en 1927), p. 2-3.

(5) Voir son exposé sur Le roman picaresque (en Espagne) dans op. cit., Bulletin n° 1, 1951-52, p. 1-2.

(6) Voir : art. op. cit., chap. Didáctismo, p. 319-20.

(7) Voir : Introduction à op. cit., p. I-CIV.

(8) Voir : op. cit., chap. III, p. 85-93.

(9) Voir : L'Aristocratie..., p. 23-25 et Protée et le gueux..., p. 55-69.

(10) Voir : op. cit., chap. VIII-El Lazarillo y los temas filosóficos, didáctico-morales y religiosos, p. 55-63.

n'est ni naturellement bon ni naturellement mauvais puisque sa mère, en se séparant de lui, disait : "Tâche d'être un homme de bien et que Dieu te conduise. Je t'ai élevé et t'ai confié à un bon maître : aide-toi"(1). Mais que pourraient faire tous ces conseils prodigués(et même cette éducation) devant les expériences de la vie, les mauvaises fréquentations et la reprise en main par ses nombreux maîtres, tous louches et amoraux ?

Pourtant, seul l'apprentissage "sur le tas" et le fait de compter sur soi-même lui permirent de frayer son chemin en se transformant, du mauvais garçon (qu'il était devenu), en un homme résolu au bien : "Monsieur, lui dis-je, j'ai délibéré me joindre aux gens de bien"(2). Le rideau tombe alors sur l'image d'un homme arrivé à bon port, entendu par là : une complète réussite sociale (charge officielle de preponero de Tolède) et morale (en intention du moins).

S'agissant du Guzmán, sa finalité éthico-didactique n'a point surpris la critique outre mesure. Mateo Alemán, après avoir constaté les nombreux vices de ses contemporains dans son Au vulgaire(3) - au sens latin de vulgaris: commun ou trivial et bas - tenta d'y remédier car son premier souci était, comme il l'écrivait, "de faire oeuvre utile produisît de vertueux effets"(4). Autant dire que toute la partie introductive de son livre, notamment Au vulgaire (5) et Au prudent lecteur (6), était focalisée sur ce dessein.

En dehors des digressions morales diffuses ça et là, c'est l'expérience picaresque qui est toujours la plus instructive sur le plan moral :

(1) R. P., V. L. T., chap. II, p. 48.

(2) R. P. E., V. L. T., 7^e Traité, p. 51.

(3)(5) Idem, V. G. A., P. I, p. 59-60.

(4) Idem, Au prudent lecteur, p. 61.

(6) Idem, p. 61-62.

tir (comme son devancier Guzmán) puisqu'il traînera son état de picarisation en permanence jusqu'aux Indes. Toutefois, rendons un peu de justice à Quevedo. D'abord, il nous informe dans son Au lecteur que, même s'agissant de friponnerie, l'on pourrait toujours en tirer enseignement : "Tu en tireras bon profit si tu es attentif à la leçon" (1). Ce qui prouve que l'intention didactique est bien présente (2) car, après tout, l'exemple & le mauvais exemple de Pablos n'est pas à suivre, ni à imiter : il ne vaut qu'à titre d'expérience humaine. Ensuite, si la Deuxième Partie sur les Indes avait été écrite par Quevedo, il se pourrait que la leçon finale eusse été conforme à la morale normative (3). N'avait-il pas souhaité, en conclusion dans son Au lecteur, que "Dieu (nous) garde des mauvais livres" (4) et n'avait-il pas écrit, lui-même, de nombreux ouvrages à caractère moral et religieux (5) ?

3 - Réalisme :

le locuteur de l'image de ce qu'il a été mais permet au contraire de reconstruire l'unité des deux personnages"; d'où la conclusion que "le narrateur souscrit sans réserve à l'art de vivre de l'actant", p. 25.

(1) R. P. E., V. A. P., p. 759.

(2) Pablos ne disait-il pas à la fin de son parcours : "...autant plutôt que décrire des vices afin que les hommes s'en préservent" !; idem, chap. XXIII, p. 876.

(3) Sur la moralité des Espagnols de l'époque, Eugène Baret écrit : "En rapprochant de ces édifiants récits les satires de Quevedo, vous avez la clef de la décadence espagnole. Une corruption générale, effrayante, a gagné le cœur de la société. Tout le monde sacrifie au veau d'or. Il n'y a plus de moralité, malgré les efforts de l'Inquisition pour empêcher les Espagnols de penser, malgré les défenses de l'Index pour les empêcher de lire"; op. cit., p. 503.

(4) R. P. E., V. A. P., p. 759.

(5) Voir l'analyse de ses ouvrages par E. Mérimée dans op. cit., II^e Partie, chap. IV-Oeuvres de morale et de religion, p. 256-98.

"Toi qui fus le seul et véritable objet de mes pensées".

(Guzmán, Au prudent lecteur, p.61)

Il serait illusoire de vouloir donner au mot réalisme un contenu moderniste ou d'école. A dire vrai, nous sommes loin du réalisme photographique ou scientifique - car débouchant sur le naturalisme - des théoriciens comme Honoré de Balzac, Jules H. Champfleury, Gustave Flaubert, les frères Goncourt, Emile Zola (en littérature), Henri Monnier et Gustave Courbet (en peinture). D'ailleurs, il n'y a pas un seul réalisme mais des formes de réalisme suivant les goûts, les époques et même les genres littéraires.

Ceci dit, nous avons déjà attiré l'attention sur la description de la réalité infrasociale et davantage encore sur la peinture des moeurs chez Hamadāni (1). De plus, la séance andalouse s'est parfaitement illustrée dans l'évocation de la vie de tous les jours (ex : les Séances d'Ibn Hatīb); d'où la conclusion d'Henri Pérez : les Maqāmāt "sont réellement une peinture d'un des aspects les plus pittoresques de la vie contemporaine : celui de la bohème littéraire. Elles constituent une sorte de roman picaresque dont les tableaux ne manquent ni de réalisme ni de saveur" (2).

Pour la picaresque espagnole, les avis furent souvent très partagés : entre ceux qui reconnurent son caractère réaliste et satirique et les franchement opposés qui lui dénièrent, avec vigueur, toute représentation ou reflet de la vie d'alors comme s'il ne s'agissait que d'oeuvres d'imagination et d'emprunt aux littératures inter-européennes.

Ce fut Eugène Barret qui lança véritablement, en 1863, la critique française vers cette voie. Dans son chapitre, intitulé : Romances de moeurs,

(1) Revoir notre Premier Tome, chap. IV, p. 113-28.

(2) Art. Le Roman dans la littérature arabe.. in op. cit., p. 20.

il écrivit textuellement : "Tous les sujets que peuvent fournir la vie usuelle, les vices et les travers d'un peuple, événements de la veille, bruits de la journée, scandales de la place publique, y sont traités sur le ton.. satirique, picaresque" (1). Il fut suivi par Morel-Fatio qui insista longuement sur ce trait satirique et réaliste du genre picaresque en général et du Lazarillo en particulier : "voici le réalisme éhonté et brutal des Célestine et des nouvelles picaresques" (2) ou encore : "Et ce côté de satire sociale, de peinture des moeurs actuelles et vivantes, est si bien l'essentiel" (3). Enfin, toute la critique contemporaine abonda en ce sens, dont il conviendra de citer : Arvède Barine dans Les gueux d'Espagne (4), Karl Vossler dans Réalisme dans la littérature espagnole du Siècle d'Or (5), Ernest Mérimée (6), Maurice Bataillon (7), Pierre Bernadou (8), J. Camp et D. Casanovas (9), Paul Van Tieghem (10), R. Larrieu et R. Thomas (11), Oscar Borgers (12), Jean Des-

(1) Op. cit., p. 191-92 et chap. Roman del picaresco, p. 497-503.

(2) Introduction à V. L. T., p. VI.

(3) Idem, p. III. Voir aussi pages I à VI et Etudes sur l'Espagne, T 1, p. 166-68.

(4) Art. op. cit., p. 870-904.

(5) Titre d'une conférence prononcée devant l'Académie de Munich, le 14 juin 1926, et citée par Léo Spitzer dans op. cit., p. 1-3.

(6) Qui utilisa l'expression "réalisme vigoureux" dans Précis d'histoire..., p. 191-93.

(7) Voir : Le Roman picaresque, p. 14-17 (avec prudence) puis son Cours publié in Annuaire du Collège de France, 1949, p. 209-11 et Picaros y Picaresca, chap. I-Hacia los picaros como realidad social, p. 18-25.

(8) Voir : op. cit., p. 164-65.

(9) Voir : op. cit., p. 49-50 et J. Camp dans op. cit., p. 47-48.

(10) Voir : Histoire littéraire..., p. 32-33.

(11) Voir : op. cit., p. 202-06.

(12) Voir : art. op. cit., vol. XIV, p. 195-305; vol. XV, p. 23-38 et p. 135-48.

cola (1), Michel Devèze (2) et jusqu'aux travaux les plus récents consacrés aux études socio-critiques (ou Actes) de la Picaresque espagnole (3) et européenne (4).

Parmi ceux qui furent farouchement hostiles, citons surtout Ángel González Palencia qui exprima sa position sur l'irréalisme de la picaresque dans Levendo el "Lazarillo de Tormes" (5) puis dans Del "Lazarillo" á Quevedo (6) alors qu'auparavant il nuança son opinion dans Historia de la literatura española (7).

D'un autre côté, si M. Defourneaux (8), Ch. V. Aubrun (9) et B. Ben-

(1) Voir : op. cit., p. 111-15.

(2) Voir : op. cit., T 2, p. 404-09.

(3) Voir les articles de J. V. Ricapito sur Société et ambiance historique du roman picaresque espagnol, p. 9-36; J. Vilar sur Discours pragmatique et discours picaresque, p. 37-55; J. Ignacio Ferreras sur Le Problème du sujet collectif en littérature, p. 57-67 et E. Cros sur Approche sociocritique du Buscon, p. 69-99.

(4) A consulter les articles de M. Cavillac sur L'enfermement des pauvres à la fin du XVI^e siècle, p. 45-82 et J. Soubeyroux sur Recherches sur les notions de vagabondage et l'exclusion sociale à Madrid au XVIII^e siècle à partir de quelques dossiers de la police des pauvres, p. 83-126.

(5) Idem, p. 9-45.

(6) Idem, p. 3-39.

(7) Ecrite en collaboration avec J. Hurtado et J. de La Serna. Voir notamment p. 403 où ils écrivirent : "mientras que la picaresca se distingue por el más decidido realismo".

(8) "Et trop de témoignages non littéraires recourent celui du roman picaresque pour qu'il soit possible de le rejeter comme une simple fiction" écrivait-il dans op. cit., p. 247.

(9) Voir : La gueuserie au XVI^e et XVII^e siècles en Espagne et le roman picaresque, art. publié in Littérature et Société, 1967, p. 139 avec cette af-

nassar (1), par exemple, ont pris certaines réserves; la critique espagnole contemporaine a remis en faveur la forme réaliste de la picaresque (2), non sans raisons d'ailleurs, puisque de nombreux éléments concourent en ce sens : - d'une part, il y a la structure autobiographique - degré zéro du témoignage - et la narration de quelques événements chronologiques (voir : Lazarillo) qui supposent la véracité des propos avancés et la vérité : tant dans le cadre descriptif, narratif que décoratif selon l'idée du "pacte autobiographique" de Philippe Lejeune. Remarquons, toutefois, les limites de toute rétrospective qui véhicule en elle une part améliorative, transformationnelle ou fantaisiste même. Ce qui atténue (s'agissant surtout d'un roman) l'effet de platitude du document autobiographique, neutralisé d'ailleurs par l'écriture "que j'écris" (3) aux dires de Lázaro.

Sans vouloir donc démystifier complètement l'objectivité du "pseudo"

firmation : "Il n'y a aucune objectivité, aucun réalisme au sens propre de ce terme".

(1) En écrivant : "Même si la picaresque charrie des épisodes réalistes personne ne prétend plus qu'il s'agisse là de la littérature réaliste"; voir : Un Siècle d'Or espagnol, p. 280.

(2) A consulter les articles ou ouvrages de Peter N. Dunn : El Individuo y la sociedad en la Vida del Buscón in Bulletin hispanique, 1950, vol. LII, p. 375-96; Rafael Caneva : Picaresca : anticaballería y realismo in Universidad de Antioquia, 1953, vol. XXVII, p. 373-89; Carlos Blanco Aguinaga : Cervantes y la Picaresca. Notas sobre dos tipos de realismo in Nueva Revista de Filología hispánica, 1957, vol. XI, n° 1, p. 313-42; F. Brun : Pour une interprétation sociologique du roman picaresque in Littérature et Société, 1967, p.135; San Miguel dans op. cit., p. 181-83; F. Alan dans op. cit., p. 21-27; etc..

(3) R. P. E., V. L. T., Prologue, p. 3. Notons que l'emploi du présent de l'indicatif (par rapport au vécu du passé) et du verbe escribir (signifiant la recomposition et l'effort stylistique) dénotent bien cette neutralisation.

témoignage auditif et oculaire; cette forme de narration, à la manière d'une chronique (liée par le temps, selon l'étymon gr. khronos), confère pourtant à l'oeuvre un halo de réalité certaine, entendu par là étymologiquement une existence effective - du latin, realitas - et non plus un réalisme au sens doctrinaire d'un art s'appuyant sur l'observation directe, comme sur la re-production du réel dans son intégralité totale.

- et d'autre part, parce que l'objet de la picaresque fut le "toi" - comme disait Mateo Alemán (1) - c'est-à-dire l'homme espagnol tel qu'il apparaît d'après son époque, sa société, ses travers et ses difficultés. Même si le côté satirique est plus accentué (sur le plan formel et référentiel) que la réalité de la thématique elle-même (?), c'est pour mieux montrer l'Espagne d'alors (aux autres et à soi-même). Dans le Lazarillo, c'est le milieu ecclésiastique qui est le plus décrit, voire le plus décrié aussi. Par les aventures ou plutôt les mésaventures d'un personnage de basse extraction et à l'héritage morale assez lourde (père voleur, condamné aux travaux forcés), c'est le voyage laborieux, de bas en haut, à travers les différentes couches sociales et les situations de la vie (d'où l'âpreté de la lutte). Mais c'est également l'occasion de voir, avec lucidité et humour, le spectacle qu'offre cette société espagnole aux apparences souvent trompeuses (ex: clergé aux moeurs douteuses) et qui, malgré la réelle picarisation sociale, s'est figée dans un code de l'honra et de l'hidalguía.

(1) R. P. E., V. G. A., Au prudent lecteur, p. 61. Le choix du "toi" et du tutoiement constitue tout un programme pour l'auteur du Guzmán.

(2) Gustave Reynier considéra, dans Les origines du roman réaliste (éd. 1912), la gueuserie dans la littérature espagnole comme en faisant partie; voir : chap. XII, p. 315-35.

Cette tendance à donner une forme causatique et réaliste au récit picaresque se retrouve chez Mateo Alemán qui multiplia, dans le Guzmán, la peinture acerbe des moeurs et la critique virulente des travers ou vices de ses contemporains (voir : Édit des sottises (1) et Ordonnances de gueuserie (2)) pour mieux refléter l'état de disgrâce, moral et social, de l'Espagne du Siècle d'Or. De même Quevedo qui, après avoir constaté dans son Au lecteur : friponnerie, poltronnerie, oisiveté, misère, etc.. (3), fit de son Historia de la vida del Buscón, llamado don Pablos, ejemplo de vagabundos y espajo de tacaños un reflet fidèle du monde des vauriens et dont le réalisme a été qualifié par Jean Camp de "plus affreusement dépouillé" (4).

Réalisme du bas étalage certes (puisque un pícaro est héros et juge de cette société), mais aussi attaque orchestrée et systématique contre les valeurs d'une Espagne malade de sa noblesse encanailée, de son clergé souvent défroqué et de ses classes inférieures à la limite de la survie (en somme, une société vraiment bloquée). Ce qui provoqua une réaction violente de la part de l'Inquisition contre ces ouvrages (5) - accusés, indexés, censurés et expurgés - préchant la vérité par en bas et "déballant" la réalité infrasociale et morale au grand jour; alors que l'Espagne était prétendument très catholique et riche en métaux précieux.

C'est donc un trait formel inhérent et caractérisant le genre puis-

(1) R. P. E., V. G. A., P. II, L. III, chap. I, p. 606-09.

(2) Idem, P. I, L. III, chap. II, p. 280-83.

(3) Idem, V. A. P., p. 759.

(4) Op. cit., p. 59.

(5) M. Alemán, par exemple, aborda le problème de la censure "à la censure de qui me suis contraint", des calomnies et des difficultés que rencontrait un écrivain de ce genre; voir : R. P. E., V. G. A., P. I, Au prudent lecteur, p. 61 et À Don François de Rojas, p. 57-58.

qu'il fera tache d'huile dans la picaresque ultérieure. Celle-ci l'amplifiera plus encore à l'exemple de Vicente Espinel dans La vida del escudero Marcos de Obregón (1618) ou même du roman anonyme portant le titre de : Vida y hechos de Estebanillo González, hombre de buen humor (1646).

D/ Protagoniste mukaddi et pícaro, Protée et gueux :

"On en retirera quand et quand l'avantage d'avoir conféré grandeur à ce qui de soi n'est que petitesse et fait d'un gueux abject un courtisan passable.."

(Guzmán, Á Don F. de Rojas, p.58)

Le genre arabe avait déjà consacré, et ce dès le X^e siècle, l'avènement du mukaddi en tant que personnage littéraire jouant le premier rôle et se servant de la kulya (=une forme de truanderie) pour accomplir ses coquinerie. Rappelons, à cet effet, l'Histoire d'Abū Qāsim Baḡdādī (nouvelle très proche) et surtout le premier recueil en la matière, à savoir les Maḡāmāt de Hamaḡlānī qui ouvriront la voie à tout le genre arabe, en Orient comme en Occident.

D'ailleurs beaucoup de chercheurs se sont orientés vers la typologie des personnages romanesques, notamment ceux d'Abū Faḡh Iskandarī et d'Abū Zayd Sarūḡī (chez Hamaḡlānī et Ḥarīrī respectivement), pour mieux retrouver le lien d'influence entre les deux littératures (vu l'heureuse correspondance de leurs protagonistes). Citons, à titre d'exemple, Á. González Palencia dans son article Leyendo el "Lazarillo de Tormes" (1), R. Rumeau dans Notes au Lazarillo (2), R. Arié dans Notes sur la Maḡāma andalouse (3), R. Bjornson dans

(1) Idem, p. 9-45.

(2) Idem, p. 18-19.

(3) Idem, p. 217.

Le Roman picaresque..(1), J. V. Ricapito dans Lazarillo de Tormes(2), etc..(3).

Outre la façon de se présenter nommément et géographiquement en localisant son lieu natal (un vrai état civil en l'occurrence), il y a d'autres points typologiques communs que nous pourrions succinctement représenter par le tableau suivant :

(1) Idem, p. 372, note 3.

(2) Idem, p. 30 et chap. III-Aparición y desarrollo del personaje picaresco y del género picaresco, p. 24-34.

(3) D'autres encore mirent, en relation d'influence, les personnages des Mille et une Nuits avec ceux de la picaresque. Citons: Juan Vernet dans Las 1001 noches y su influencia en la novelística medioeval española in Real Academia de Madrid, 1959, 25^e année, p. 26-29; Las mil y una noches, éd. 1961, T 1, p. LVI-LIX et N. Bammate dans Thèmes et motifs dans le 1001 nuits in Bibliothèque mondiale, 1953, n° 12, p. 171 où il écrivit : "Ces gueux de souks et de caravansérails, c'est la galerie des ancêtres.. de Lazarillo de Tormes.. Ce sont les premiers héros picaresques".

Protagoniste	Lieu de naissance	Milieu	Niveau	Victime ou : Pérégrination	Protégé	Repentir
		d'origine:culturel:en devenir :			et gueux:	
Abû Fath	Alexandrie	+	+	+	+	-
ou		:	:	-	:	:
(le bohème astucieux :		:	:	:	:	:
Abû Zayd	Sarouj	+	+	+	+	+
ou		:	:	-	:	:
(le gueux repentant :		:	:	:	:	:
Lézaró	Tejares	-	-	+	+	-
ou	(Tornes)	:	:	:	:	:
(le naïf parvenu :		:	:	:	:	:
Guzmán	Saint-Jean	+	+	+	+	+
ou	d'Alfarache	:	:	-	:	:
(le Protée illuminé :		:	:	:	:	:
Don Pablos, Paul	Ségovie	-	+	+	+	-
ou		:	:	:	:	:
(l'ascension impos-		:	:	:	:	:
sible du pícaro :		:	:	:	:	:

Il en ressort trois traits importants qui caractérisent la personnalité du pícaro et cela, bien que l'épaisseur psychologique de son caractère reste finalement assez menue puisque tout lui est donné ipso facto depuis la naissance (1).

1 - Origine sociale ou picarisme :

"C'est bien toi, monsieur le gueux, qui dois mourir et souffrir avant la mort toutes ces disgrâces".

(Guzmán, P.II, L.I, chap.VII, p.438)

"Nous tombons bien nous-même de plus en plus bas".

(Duscón, chap.XXIII, p.877)

En règle générale, le pícaro-type est un homme issu d'une basse extraction (tel Lazaro fils d'un meunier voleur) dont il faut cependant exclure les Guzmán(quoique sa famille fut ruinée par la suite) et autres cas parmi les enfants de la noblesse qui délaissèrent le foyer familial pour courir l'aventure ou mener, par goût, la vie de bohème. Socialement défavorisé au départ jusqu'à l'abandon, parfois, à soi-même (2) - dès l'âge précoce - mais parfaitement conscient de son modeste lignage; il frayera son chemin dans la vie par ses propres moyens, en luttant contre tares et déterminisme héréditaire qui le pénalisaient d'office.

Trainant avec lui sa misère d'origine, une sorte d'équation révélatrice à base de frustration sur le plan alimentaire (=affamé), vestimentaire (=déguenillé) et existentiel(=pauvre serviteur); il se mettra au service de

(1) Même le héros hamadānien, prétendu noble de naissance, déclare sans ambage dans la Séance des Banū Sāsān qu'il fait partie de la tribu de Sāsān, connue par son côté bohème et picaresque; voir : Maqāmāt.., n° 19, p. 92-95.

(2) Lázaro disait : "...à part moi, et puisque je suis seul, il me faut ouvrir l'oeil, aviser et réfléchir comment je me tirerai d'affaire"; R. P., V. L. T., chap. II, p. 49.

nombreux maîtres (ex : Lázaro) ou exercera divers métiers (ex : Guzmán) en vue d'assurer, tant bien que mal, une situation socio-professionnelle stable, tel Lázaro crieur public de Tolède.

Grâce à la rétrospective des événements (1), l'origine sociale est mise en évidence dans la picaresque espagnole d'autant plus qu'il s'agit d'un pays où les préjugés sociaux en sont déterminants sinon décisifs. D'où l'impression de "formation" qui se dégage de ces récits car l'actant, étant mû par une volonté inébranlable d'amélioration de sa condition humaine (pauvreté insupportable), tentera une ascension sociale (2) en travaillant honnêtement (ex : Lázaro serviteur) ou tout simplement en se livrant à la truanderie, à défaut de réaliser un but honorable (ex : Pablos criminel).

2 - Victime et vagabondage :

"Puisque tu n'es pas ignorant des misères à quoi sont sujets ceux qui comme moi vont errants par le monde.."

(Guzmán, P.II, L.I, chap.I, p.381)

"Voyant.. que la malchance me poursuivait, je décidai.. de partir.. pour les Indes".

(Bascón, chap.XXIII, p.880)

Le pícaro est donc par définition une vraie victime : d'abord, de son état infrasocial (le milieu familial galeux y joue une grande importance) qui constitue un handicap certain et ensuite, de l'infortune du sort (3) qui ajou-

(1) Remarquons que la séance arabe ne revient malheureusement pas en arrière jusqu'à la naissance du protagoniste et se contente généralement de son âge d'adulte (ex : Séance n° 1 de Hariri).

(2) Écoutons Lázaro dire : "...combien c'est louable chose se savoir hausser au-dessus d'une basse condition" dans R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 8.

(3) C'est le mauvais sort qui fut souvent invoqué par les protagonistes ara-

te à la misère d'origine une autre misère ayant trait à l'inégalité sociale au point de faire dire à Guzmán : "je suis fait aux malheurs comme un chien à aller à pied" (1).

Victime, il l'est par un lignage honteux (père coquin et mère coquine) et sans qu'il puisse y remédier un jour. Il l'est aussi, surtout au début de chaque récit, par autrui qui l'agresse sans pitié ni compassion (ex : Lázaro avec l'aveugle). Victime, il l'est également par le milieu hostile aux déchets sociaux allant jusqu'à les condamner, au moindre méfait commis (ou à la simple faute d'être déjà un mal né), à des séjours en prison ou aux galères. Enfin, il l'est par son existence, elle-même, qui apparaît comme un défi à l'idéologie dominante et comme étant l'expression de la négation de toutes ses valeurs ou vertus : lui qui est asocial (=parasite, vagabond, mendiant (2)), amoral (=larron fieffé (3)) et sans honneur (=de basse condition, et dépourvu de scrupules (4)); en un mot, l'antithèse de l'idylle chevaleres-

bes comme générique de tous leurs malheurs. Il n'y a qu'à lire les morceaux de poésie finaux pour s'en convaincre. Voir par exemple les réflexions de Guzmán sur la Fortune dans R. P. E., V. G. A., P. I, L. II, chap. VII, p. 230 et chap. X, p. 262.

(1) Idem, P. II, L. I, chap. VI, p. 432-33 ou encore : "Pauvre infortuné que je suis ! disais-je", L. III, chap. IX, p. 749.

(2) "L'oisiveté y aida grandement, et fut la vraie cause de tous mes malheurs. Qui est louablement occupé, nulle vertu ne lui défaut; mais pour l'oisif, il n'est nul vice qui ne le hante" déclarait Guzmán dans idem, P. I, L. II, chap. VI, p. 222.

(3) "Pour moi, j'étais encore jusqu'aux yeux dans le borbier des vices.." ou bien "car j'étais maître en friponnerie" affirmait Guzmán dans idem, P. II, L. II, chap. II, p. 477 et P. I, L. III, chap. VII, p. 320.

(4) Voir l'exemple de Guzmán souteneur de sa femme dans idem, P. II, L. III, chap. V-VI, p. 686-701.

sant en femme mendicante, 13^e). Ainsi, préfère-t-il s'habiller en haillons (ex : Abū Fath, 1^e), au lieu de se conformer à la décence vestimentaire qui ne correspond guère au rôle de gueux qu'il veut jouer; ou bien s'adonne-t-il tout bonnement à l'illusion des apparences (1) - imposées par sa société (ex : la picaresque espagnole) - dans le but toujours de duper les naïfs. Signalons déjà que Lázaro, pris au piège de l'apparence (fin 6^e Traité) et voulant troquer son habit misérable contre celui d'un honnête homme afin d'exercer une activité au prorata de son appartenance sociale (2), apprendra à ses dépens (début 7^e Traité et la bastonnade) que l'habit seul ne suffit point pour l'être, quand bien même soit sa marque référentielle.

Or l'être et le paraître constituent l'essence même des personnages de la picaresque et de sa thématique en général (3). Mais combien il serait malaisé de les dissocier dans cet univers hautement carnavalesque où le masque, porté par le protagoniste, ne tombe qu'à la fin du récit pour lui permettre enfin de se dévoiler à nous sous son vrai visage de coquin (ex : Pablos) et de gueux (ex : Abū Zayd/Guzmán).

Donc le paraître cache souvent l'être du pícaro (ex : Lázaro) s'il ne se transforme pas tout simplement en être (ex : Abū Fath). Car, et à force de

(1) Dans le Lazarillo, l'écuyer est la parfaite illustration du thème de l'apparence. N'étant plus noble qu'en apparence : "assez bien mis et bien peigné, la démarche compassée et réglée" (p. 27), il induit en erreur Lázaro lui-même; voir : 3^e Traité, p. 27-29 du R. P. E., V. L. T.

(2) "Dès que je me vis accoutré en homme de bien, je dis à mon maître qu'il reprît son âne, car je ne voulais plus de ce métier" lisons-nous dans idem, p. 49.

(3) "Les gens de ma qualité doivent se vêtir tels qu'ils veulent paraître sous peine d'apparaître tels qu'ils pourraient se vêtir" déclarait l'ambassadeur à Guzmán dans idem, V. G. A., P. II, L. I, chap. VI, p. 434.

paraître faux en tous genres : faux-mendiant, faux-serviteur, faux-sermonnaire, etc.. on finit par l'être véritablement en coïncidant en soi l'être et le paraître : "je n'étais que tromperie et faux-semblant" (1) avouait Guzmán.

L'important cependant est que sa nature protéiforme - joignant l'être au paraître - lui permet de se transformer fréquemment en s'adaptant aux situations du moment (2), quitte à paraître sous les coutures d'un étudiant, d'un domestique, d'un parasite, d'un voleur, d'un truand, etc.. après avoir été celui d'un niais et d'une victime; le tout pour confirmer le bon apprentissage de l'"école" des maîtres dans le roman picaresque espagnol et de la vie tout court dans la séance arabe.

Autrement dit, il cache bien sa véritable identité par l'intermédiaire du masque (3), du déguisement (thème de l'habit demeure omniprésent; voir : P. I, L. II, chap. VII-VIII (4)) et jusqu'au changement de nom parfois (ex : Don Jean de Guzmán (5)). C'est que le pícaro est un vrai comédien dans son

(1) R. P. E., V. G. A., P. II, L. II, chap. VII, p. 553.

(2) "Je veux sur l'heure m'accouttrer en brave, et redeviendrai gueux l'instant d'après" aux dires de Guzmán dans idem, P. I, L. II, chap. VIII, p. 241.

(3) "Vas-tu enfin m'avouer que tu t'es laissé leurrer par l'habit et tromper par le masque ?" disait Guzmán en apostrophant le lecteur dans idem, L. I, chap. VII, p. 128.

(4) Au vu de cette longue réflexion : "La différence qu'il y a du bien au mal vêtu, c'est l'opinion, bonne ou mauvaise, qu'on prend de sa personne : tel je te vois, tel je te juge. Où faut la connaissance, c'est l'habit qui qualifie, à tort le plus souvent, car d'ordinaire sous piètre écorce gît bon noyau"; idem, L. II, chap. VII, p. 239. Guzmán ajoutera plus loin : "Je me vêtis si galamment que ma mine eût pu donner le change et me faire prendre pour un homme de bien"; idem, P. II, L. II, chap. IV, p. 510.

(5) Voir : idem, P. I, L. II, chap. IX, p. 255 et P. II, L. II, chap. VI/VII, p. 541/558.

genre (ex : Pablos, chap. XVIII/XXII) ou Protée (ex : Abū Fath/Guzmán (1)) qui utilise les artifices de la métamorphose et du changement de personnages pour assurer son gagne-pain : soit par nécessité (ex : les protagonistes arabes), soit pour réaliser une promotion sociale souvent fort aléatoire (ex : les protagonistes espagnols).

Ce sont finalement les principaux éléments structuraux du personnage mukaddī-pícaro (2), un personnage toujours haut en couleur, expert en toute astuce, virtuose en métamorphose et gueux incorrigible.

E/ Espace-temps et itinéraires des picaros :

Ainsi, "nous commençâmes notre route".

(Lazarillo, chap. II, p.49)

S'il est un point important dans toute la picaresque, c'est l'espace-temps (du voyage accompli) bien réel et solidement ancré dans la géographie et la temporalité de l'époque.

1 - Itinéraire irrégulier ou aller simple :

Une autre loi du genre est que le récit picaresque s'articule toujours autour de l'idée du voyage. Le héros, se trouvant sans cesse sur les routes, traverse villages et métropoles en évoluant constamment dans un espace vital propice à ses actions de Protée et de gueux. Mais pour Abū Fath, Lázaro et Pablos, il ne s'agit que d'un itinéraire en aller simple, ayant la ville natale comme point de départ et s'achevant ailleurs provisoirement :

- le premier quitte Alexandrie pour inaugurer une ère d'errance ininterrom-

(1) Voir l'intéressante étude de E. Cros sur le personnage-actant de Guzmán dans Protée et le gueux..., chap. XI-La démonstration picaresque, p. 334-63.

(2) Se référer, pour une plus ample analyse caractérielle des trois protagonistes espagnols, à M. Molho dans Introduction à op. cit., p. XXXVI-XL (pour Lázaro), p. XL-LXXVII (pour Guzmán) et p. LXXXIII-CIV (pour Pablos).

pus. Certes, la conception d'un itinéraire bien établi (ou choisi) par l'actant est totalement absente chez Abū Fath ʾIskandarī - même si l'ordre des Séances(1) en serait modifié - vu qu'il parcourt une aire géographique immense s'étalant de la Perse à la Syrie, de l'Irak à l'Arménie : aire qui correspond parfaitement à sa nature bohémienne, excluant toute fixation ou repos définitif du "guerrier" (2).

Sa "chevauchée" fantastique va englober des villes ou des régions comme : Jorjān (1^e-7^e-9^e), Bagdad (2^e-12^e-20^e-25^e-28^e-30^e-4^e-43^e), Balkh (3^e), Sīstan (4^e), Kūfa (5^e), Azerbaïdjan (8^e), Ispahan (10^e), Ahwaz (11^e-16^e), Bassora (13^e-22^e-24^e-26^e-31^e-38^e), terroir de Fazāra (14^e), Boukhara (17^e), Qazvīn (18^e), Damas (19^e), Mossoul (21^e), Yémen (32^e-45^e), Holwan (23^e), Arménie (36^e), Nichapour (39^e), Syrie (44^e-48^e), La Mecque (46^e) et Sāriya (47^e). Cependant, il n'y a pas de concordance au niveau de l'espace d'Abū Fath (2), un espace plutôt éparpillé, discontinu, sans lien de régularité car allant de pair avec les apparitions soudaines de l'actant qui, comme un champignon, pousse aux quatre coins de l'Empire musulman.

Le choix des villes (par Hamadānī) n'est d'ailleurs pas arbitraire. En effet, toutes les grandes métropoles comme Bagdad (8 fois), Bassora (6 fois) et Jorjān (3 fois) offrent - par leur aspect cosmopolite - la possibilité à l'actant d'évoluer dans son milieu de prédilection. A l'évidence, là où il y a foule (ex : endroit public, mosquée, hospice, marché et grandes villes), il

(1) La classification adoptée pour notre étude est celle de l'édition de M. 'Abdu dans op. cit.

(2) Écoutons Abū Fath dire dans ces deux vers :

"A ʾAmīd tantôt, puis à Ras-ʿAīn et tantôt à Mayyāfāriqān,
une nuit en Syrie, puis en Ahwaz et une autre en Irak".

(Maqāmāt..., n° 9, p.48, v.1-2)

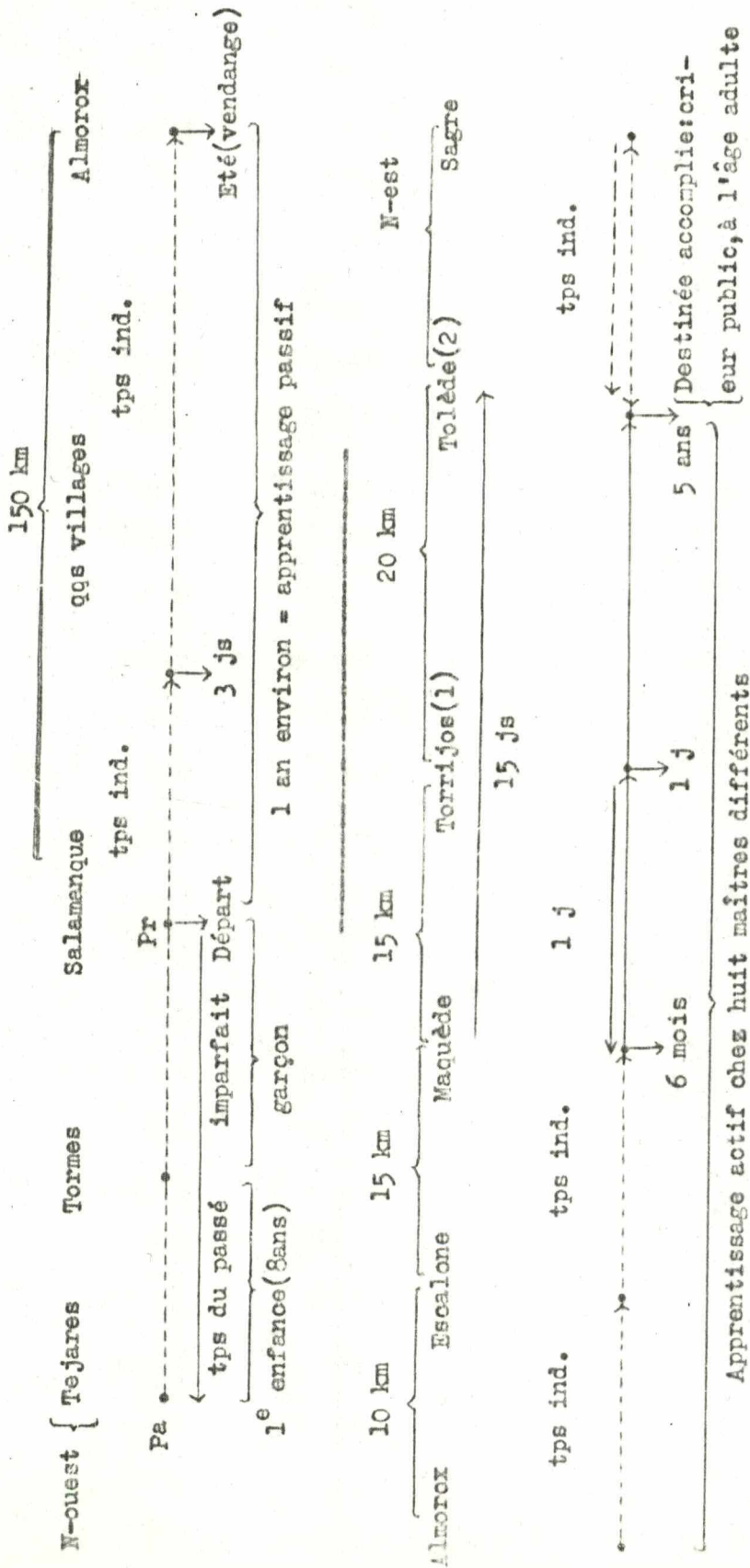
y a place pour un gueux astucieux.

Dans ce genre de récit, où la kudya frise parfois la truanderie et où Abū Fath se transforme tantôt en magicien de la parole dans les cénacles littéraires(ex : 1^o-44^o) et tantôt en véritable malandrin(ex : 21^o), le thème de la ville-foule a toute son importance pour un maître en duperie. Toutefois, la description des lieux visités reste assez rare puisqu'il ne s'agit pas d'un voyage touristique mais bien d'un voyage d'"affaire", en quelque sorte, dans le but de duper les naïfs parmi les foules rencontrées.

- le second quitte sa rivière de Tormes en compagnie d'un aveugle qui lui ouvrira les yeux sur le monde : un monde complètement à l'envers où le guide est guidé, où l'aveugle est clairvoyant (1^{er} Traité), où le serviteur entretient son maître(3^e Traité) et où la charité fait défaut au prêtre (2^e Traité). Le voyage de Lázaro sera alors celui de la découverte - de ce même monde - par un enfant candide et misérable mais ayant la secrète intention de réussir une promotion sociale, tout en accomplissant son destin.

Restant dans les frontières de la Castille, Lázaro prend la direction de Salamanque-Tolède. Ce sera son unique parcours géographique (210 km environ), constitué par Salamanque comme point de départ (au service de l'aveugle) et la ville de Tolède comme point d'arrivée finale (c'était le but de l'aveugle aussi (1)) où toute sa destinée sera faite entre-temps. D'ailleurs, ce parcours à un seul axe - presque à sens unique - résume assez bien l'itinéraire de Lázaro, schématisé ainsi :

(1) "Quand nous partimes de Salamanque, son dessein était de venir au royaume de Tolède, pource qu'il disait que les gens y étaient plus riches.." aux dires de Lázaro dans R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 12.



(1) Là, il y a une invraisemblance car il va, la nuit tombante à Torrijos et le jour suivant il se trouve à Maquède sans que la notion du retour en soit exprimée : "Comme je ne m'y sentais guère en sûreté, je m'en fus l'autre jour ensuivant à un bourg nommé Maquède"; R. P. E., V. L. T., 2^e Traité, p. 16.

(2) A Tolède, il passe quelques mois avec un écouyer, huit jours avec un moine de la Merci, quatre mois avec un bulliste, quelque temps avec un peintre de tambourins, quatre ans avec un chapelain de la cathédrale, quelque temps avec un alguazil et quelques années comme crieur. Voir : idem, 3^e-7^e Traité, p. 27-52.

Hormis l'espace-temps de la naissance à Tormes (1), de sa première enfance à Salamanque (début 1^{er} Traité), il y a trois étapes spatio-temporelles importantes dans ce voyage : celle de la passivité (1^{er} Traité), de la réaction (2^e-7^e Traité) et de l'ultime initiative (fin 7^e Traité). De Salamanque à Almorox (150 km/1 an environ) c'est l'étape où le jeune garçon, partant de zéro, apprend patiemment - puisque subissant les sévices les plus cruels - le métier de gueux, avec ses astuces et son jargon même (2), de son maître l'aveugle sur qui il disait : "car, après Dieu, ce fut lui qui me fit homme" (3). Ensuite, d'Escalona à Tolède c'est l'étape de la réaction contre son environnement en passant à l'attaque pour signifier à ses maîtres la fin de l'"encaissement" et de la passivité devant son sort d'apprenti maltraité. Il se venge violemment de l'aveugle en lui faisant heurter un pilier de la tête, le quitte de son propre chef, puis aide l'écuyer familial (3^e Traité), abandonne le moine de la Merci (4^e Traité), travaille avec le bulliste (5^e Traité), quitte le chapelain (6^e Traité) et finit par renier le métier de domestique avec son dernier maître l'alquazil (7^e Traité). Enfin, la troisième étape se déroule toujours à Tolède. Elle est la consécration de tous ses efforts puisqu'il parvient, malgré son handicap d'origine, au sommet de la Fortune en réussissant une percée sociale comme fonctionnaire de sa Majesté (modeste crieur) et un mariage fort bénéfique, même s'il fait jaser les langues (fin 7^e Traité). C'était donc un voyage vers sa destinée et, une fois accom-

(1) "Je naquis dans la rivière de Tormes, à raison de quoi me fut imposé mon surnom" disait-il dans R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 5.

(2) "...en peu de jours il m'enseigna le jargon" avouait-il dans idem, p. 7.

(3) En ajoutant : "et, tout aveugle qu'il était, si n'a-t-il éclairé et guidé dans le chemin de la vie"; idem, p. 8.

Ce premier trajet : Ségovie-Alcalá-Madrid est marqué par l'ambition du pícaro d'entrer à la cour "je voulais être gentilhomme"(1); mais les choses se compliquent à Madrid et l'espace-temps aussi : son lignage honteux - ne porte-t-il pas ses parents en lui ? - l'empêche désormais d'atteindre son but. Sa tentative échoue donc devant l'ordre social établi; ce qui le pousse déjà à une vie aventureuse à Madrid avant que commence sa fuite en avant vers son vrai destin de gueux. Le voyage se complique alors par l'introduction de nouvelles étapes : Madrid-Tolède (chap. XXI-XXII) où il exerce divers métiers (comédien, poète, galant de nonnes..); Tolède-Séville pour fuir la nonne qu'il a trompée (chap. XXIII) et de Séville, véritable capitale de la truanderie, il s'embarque en compagnie d'une prostituée pour les Indes (en somme, un parcours en ligne droite du centre à l'extrême sud).

Il en ressort que tout l'espace-temps de Pablos est fortement marqué par la fuite en avant. Dès Ségovie, il fuit sa condition de pícaro et jusqu'à Séville qu'il quitte en assassin pour le Nouveau Monde. Ce n'est autre que le voyage de l'échec, de l'évasion et, au bout du compte, de l'exclusion ou du bannissement hors d'Espagne imposé à l'actant pour signifier, enfin, que né pícaro (donc coupable et intrus à la fois) il le restera à jamais sans pouvoir connaître un bonheur même illusoire; et qu'un tel récit ne peut déboucher que sur l'absurdité de l'existence ou le néant.

2 - Itinéraire régulier ou aller et retour :

Hariri fut le premier à avoir introduit la notion de régularité dans l'itinéraire du protagoniste puisqu'il prévoyait un aller et retour à partir de la ville natale d'Abū Zayd. L'espagnol Mateo Alemán en fera de même pour Guz-

(1) Ou encore : "...moi qui eus toujours dès mon enfance des sentiments de gentilhomme"; voir : R. P. E., V. A. P., chap. II, p. 758 et chap. I, p. 762.

mân et de façon plus complexe encore :

- le premier quitte Sarouj (1) pour un voyage qui, sur le plan de l'espace-temps, sera plus important que celui d'Abū Fath. En effet, il va visiter, tour à tour, des pays ou des villes tels que : le Yémen au sud (2), Oman au sud-est (39^e), la Perse à l'est (3), l'Irak (4), la Syrie au nord (5), la Presqu'île de l'Arabie au centre (6), l'Egypte (7) et le Maghreb (16^e) à l'ouest : autant dire tout l'Empire arabo-musulman.

Dans ce vaste territoire - correspondant plutôt à l'espace culturel et imaginaire de Harīrī (8) - ce sont toujours les grandes métropoles qui intéressent l'actant, comme par exemple Bagdad (3 fois) ou Bassora (2 fois), parce qu'elles représentent mieux le thème de la ville-foule où le gueux im-

(1) Paradoxalement, c'est dans la Séance des Banū-Harām (classée 48^e mais écrite la 1^{re}) que le protagoniste déclare être originaire de Sarouj (en Syrie du nord), ville prise par les Croisés en 494/1100 et provoquant sa fuite comme il l'évoque dans son poème rimant en /dā/, p. 565-68 des Maqāmāt..

(2) Avec San'ā' (1^e), Zabīd (34^e), Sa'da (37^e) et Nadjran (42^e) dans idem.

(3) Avec Holwan (2^e), Maragheh (6^e), Sawa (11^e), Mayyāfāriqīn ou Silvan (20^e), Rayy (21^e), Karaj (25^e), Ahwaz (26^e), Samarcande (28^e), Taflis (33^e), Chirāz (35^e), Marw (38^e) et Tabriz (40^e) dans idem.

(4) Avec Kūfa (5^e), Rahba (10^e), Bagdad (13^e-23^e-24^e), Sindjar (18^e), Euphrate (22^e), Wasit (29^e) et Bassora (48^e-50^e) dans idem.

(5) Avec Ma'arret en-Nu'man (8^e), Damas (12^e), Nusaybin (19^e), Tyr (30^e), Ramla (31^e-45^e) et Alep (46^e) dans idem.

(6) Avec La Mecque (14^e), Médine (32^e), Maltiya (36^e) et Yamama (47^e) dans idem.

(7) Avec Damiette (4^e), Alexandrie (9^e) et Tinnous (41^e) dans idem.

(8) Remarquons que contrairement à Hamādānī, qui fut un écrivain bohème, Harīrī n'a que très peu voyagé et l'immense espace d'action de son protagoniste ne peut être que fictif.

pénitent se sent plus dans son milieu naturel pour "piper" autrui.

Malgré son inclination pour le vagabondage, le mouvement et le déplacement (1), il retourne pourtant à Sarouj (restée toujours vivante dans ses souvenirs, 6^e, p. 58) où il se fixe définitivement (50^e, p. 594). C'est, pour lui, la fin du voyage après un aller-retour long dans l'espace et dans le temps. C'est en vieillard et en homme sincèrement repent (50^e, p. 590-93) que ces péripéties s'achèvent à Sarouj. Outre l'accomplissement de sa personnalité, ce voyage a une signification symbolique : celle de la Vérité retrouvée par l'actant, du renouement avec la douce quiétude de l'âme après l'abandon de la gueuserie (haillons et vagabondage y compris) et le retour à la religiosité, voire à la dévotion même (zāhid, 50^e, p. 594-601) pour faire enfin concorder sa foi et ses actes. Quel que soit l'égarement de l'homme, ce dernier finira par retrouver son droit chemin et sa conscience selon l'itinéraire spirituel d'Abū Zayd.

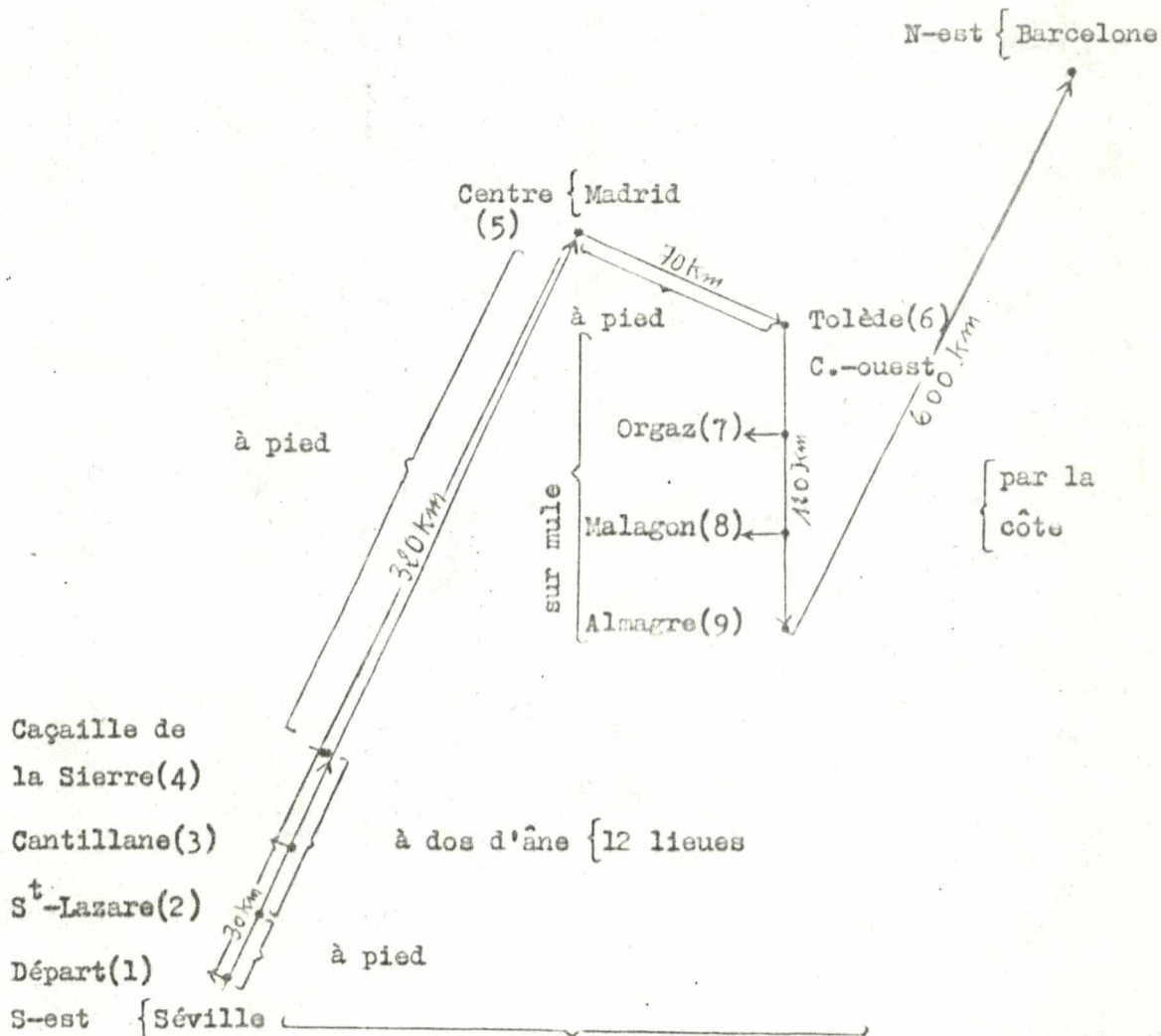
- le deuxième, pris par la passion du voyage après la mort de son père (P. I, L. I, chap. III) et par le désir de retrouver sa riche et lointaine famille paternelle, quitte Séville comme il le dit : "...fort soutenu par le désir de voir du pays, d'aller en Italie faire connaissance avec ma noble parenté"(2). Toutefois, l'aventure l'entraîne plus que prévu dans l'espace-temps puisqu'il lui arrive "comme un chien qui suit l'ombre de la viande"(3) : image qui résume fort bien son errance à travers l'Espagne et l'Italie, à la recherche de l'impossible.

(1) "Voyager à travers le monde, accompagné de misère, m'est préférable que d'être un haut (dignitaire)".

(Maqāmāt..., 6^e, p.60, v.1)

(2)(3) R. P., G. A., P. I, L. I, chap. III, p. 109.

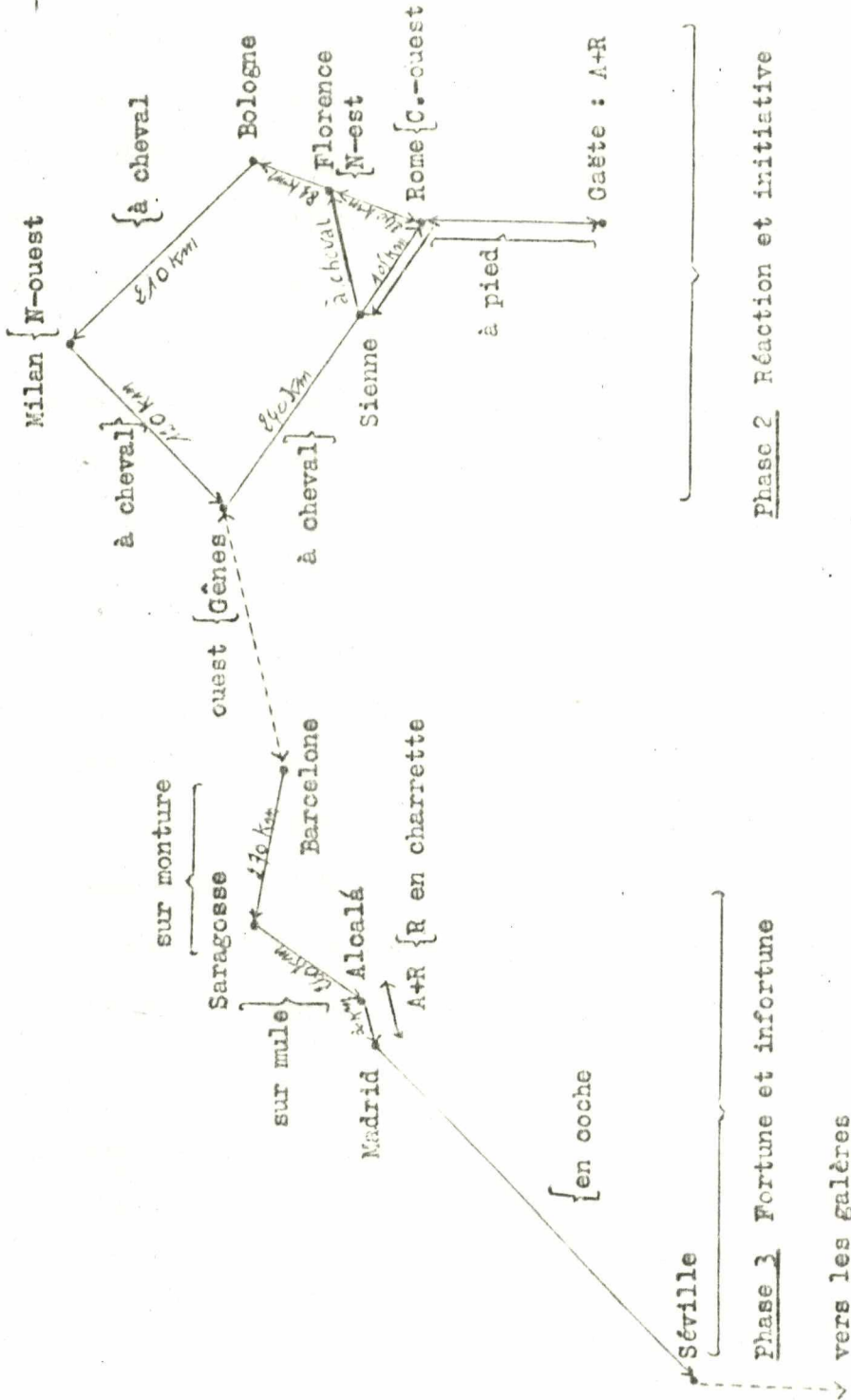
Schéma géographique de l'itinéraire



Phase 1 Apprentissage et passivité

(1) Vendredi soir, p. 94; (2) le quitte samedi, p. 95; (3) arrive le soir, p. 112; (4) arrive le lundi matin, p. 180; (5) entre à Madrid en "parfait galérien", p. 189, fait le métier de gueux (L. II, chap. II/VII) puis garçon de cuisine (L. II, chap. V) et portefaix (L. II, chap. VII); (6) arrive le soir, p. 240, se fait avoir et voler par quelques courtisanes (L. II, chap. VIII); (7) (8) "Je couchai le soir à Orgaz et le lendemain à Malagon", p. 250; (9) d'Almagre à Barcelone, il se met au service du Capitaine jusqu'à son embarquement pour l'Italie, chap. IX-X, L. II du R. P. E., V. G. A.

جامعة بريكر بلقاييد - تلمسان*
كلية الآداب و اللغات
مكتبة اللغات الأجنبية



Phase 2 Réaction et initiative

Phase 3 Fortune et infortune

droit (chap. II), à l'escroquerie (chap. VIII) et au vol qualifié (P. II, L. II, chap. VI) dont il se sert pour accomplir sa vengeance sur sa famille génoise (chap. VIII) tout juste avant de monter sur une galère en direction de la Péninsule ibérique.

Retour triomphal en Espagne où il se fait marchand et réalise un bon mariage durant l'étape Saragosse-Madrid (L. III, chap. II) mais, très vite, Guzmán est repris par le démon du péché originel (chute et rechute se succèdent alors). Déjà à Madrid - lieu par excellence de l'anonymat et de l'ambition - la malhonnêteté la pousse jusqu'à devenir souteneur de sa femme, puis de Madrid-Séville (chap. V-VIII) c'est la trahison qui l'emporte et la condamnation aux galères (chap. VIII-IX) pour signifier l'échec matériel définitif du gueux.

Ainsi, l'itinéraire de Guzmán ou sorte de parcours du combattant, à double sens avec un aller-retour d'Espagne-Italie-Espagne, a deux significations importantes (1) :

- la première, économique ou matérielle, est le voyage de l'or (donc de la richesse illusoire) qui vient des Indes et qui repart vers l'Italie (Gênes) après avoir transité par Séville. Cet or ne profite point aux sévillans, ses possesseurs d'un instant (d'où le thème du voleur volé), puisque l'actant le poursuit "comme un chien qui suit l'ombre de la viande". Chemin faisant, il constate que l'argent corrompt le monde (Rome n'est que symbole de charité, Gênes n'est ouverte qu'aux riches, etc..), augmente l'injustice sociale (les pauvres s'appauvrissent davantage : ton anticapitaliste) et pervertit les

(1) Voir l'étude de cet itinéraire et ses significations chez D. Souiller dans op. cit., p. 29-35.

mœurs (1) puisqu'il nous détourne de Dieu en enfermant l'âme dans le mal et dans le péché.

La deuxième, spirituelle ou allégorique, est le voyage de l'âme à travers l'innocence-péché-innocence (celle-ci étant du repentir). De ville en ville, Guzmán s'adonne aux différentes passions et tentations. Or ce n'est qu'une fois aux galères qu'il prend la ferme décision de renoncer à sa vie antérieure au profit de la vertu comme dans l'espoir d'une miséricorde divine (l'homme ne retrouve-t-il pas Dieu dans les difficultés ?). C'est donc "ailleurs" - ce qui nécessite un dernier voyage - que l'âme humaine retrouvera son repos et son bonheur éternel. En tout cas, c'est sur les galères, où il purge sa peine de forçat, que Guzmán retrouve son innocence (juridique et métaphysique d'ailleurs) et qu'il comprend enfin le sens de son existence.

* * *

Si Lázaro a fait tout son itinéraire à pied en conduisant l'aveugle, Guzmán utilisa par contre plusieurs moyens de transport tels que : à dos d'âne entre Saint-Lazare-Caçaille, à dos de mule entre Tolède-Almagre, par mer entre Barcelone-Gênes, etc.. vu l'importance quantitative de son parcours.

En revanche, et exception faite de Mateo Alemán (2), l'espace n'est

(1) D'où la réflexion suivante : "Bien acquise, fortune se perd; mal acquise, le maître avec"; R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. II, p. 90.

(2) Signalons dans Guzmán la description de la ville de Florence (P.II, L.II, chap. I, p. 467-74) qui frappe par sa longueur et sa chaleur. San Miguel (dans op. cit., p.43) va jusqu'à expliquer ou justifier l'intérêt de M. Aleman pour cette ville en trois facteurs : familial (sa mère était d'origine florentine), culturel (en faisant échos de ses connaissances livresques et rhétoriques) et humaniste (Florence étant l'une des villes de la Renaissance italienne). Signalons encore la description de la campagne de Saint-Jean-d'Alfarache (P. I, L. I, chap. II, p. 81), d'Alcalá et de Madrid (P.II, L.III, chap. II, p. 616-17).

que peu décrit chez Hamadānī, Harīrī, l'auteur anonyme et Quevedo. Ce n'est effectivement pas l'espace de la narration, le décor, le paysage et la couleur locale qui intéressent en premier lieu les écrivains de la picaresque; mais plutôt l'espace de l'action(1), c'est-à-dire là où se déroulent les événements(et où évoluent les protagonistes):places publiques et cénacles(pour Abū Path), villages et églises (pour Lázaro), auberges-ventas (2) et villes (pour Guzmán). Rares sont alors les moments où les protagonistes décrivent leurs sentiments à l'égard de tel ou tel espace. Essentiellement mus par la gueuserie, celle-ci est en relation directe avec l'activité des habitants(3) plus qu'avec leur cadre de vie.Preuve en est Guzmán qui, décrivant Florence, n'a pas oublié de parler de ses mendiants,de ses voleurs dont il "(eût)voulu réformer en secret mille imperfections qu'ils avaient" (4).

3 - Temps de l'action, continu et discontinu :

"Car le temps change la face des choses et altère
tous les jours les conditions des humains".

(Guzmán, P.II, L.III, chap.VIII, p.559)

"Le temps mine et dévore toutes choses".

(Guzmán, P.II, L.III, chap.VI, p.704)

(1) "Bref nous ne manquons jamais aux lieux où nous savions que le monde se devait assembler" remarquait Sayavedra dans R. P. E., V. G. A., P. II, L. II, chap. IV, p. 509.

(2) Guzmán ne disait-il pas : "Que de larcins, que de violences, que d'ordures et de traîtrises se commettent dans les auberges et relais !"; idem, P. I, L. II, chap. I, p. 187.

(3) Voir par exemple le portrait caricatural de l'ecclésiastique Cabra fait par Pablos, chap. III, p. 768-69; ainsi que la description du réfectoire et du peu de nourriture qu'il y avait dans cette pension, p. 769-75 du V. A. P., idem.

(4) Idem, V. G. A., P. IV, L. II, chap. I, p. 469-71 (loc. cit. en p. 470).

L'espace et le temps sont deux éléments nécessaires à toute action romanesque ou autre. Si le premier fixe le cadre dans lequel elle se déroule, le second lui, imprime son rythme, règle sa durée et définit sa nature. Ainsi, le temps occupe une place de choix dans l'architecture narrative du genre picaresque comme dans la vie tout court :

"Le temps est un grand maître, il règle bien des choses".

(Corneille)

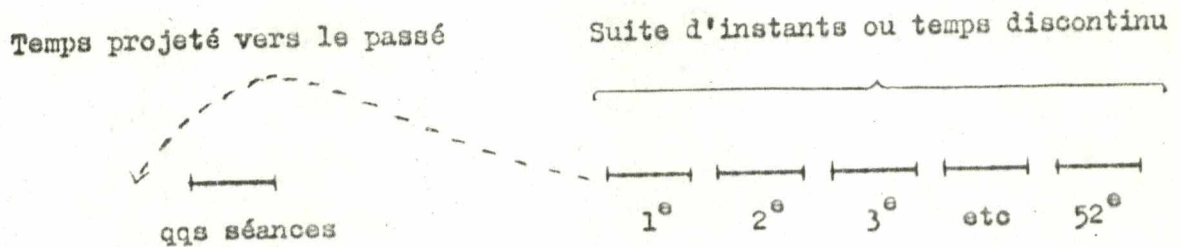
a) Temps discontinu :

S'agissant de la séance hamadānienne-type, elle se compose de deux temps assez différents en durée et en nature mais qui sont, pourtant, quasi-imbriqués l'un dans l'autre : un temps du passé (ex: 1^{re}, 10 verbes) dévolu au narrateur au début de chaque récit et un temps du présent spécifique à l'actant pour exprimer ses actions. Le premier, ou temps situationnel, est rendu par le mādi (=accompli) en arabe mais qui dure jusqu'à la jonction avec l'autre (1) grâce notamment à la forme dialoguée du discours. C'est le temps d'avant (équivalent du passé simple, du passé composé ou de l'imparfait) pouvant varier quantitativement d'un jour - entendu par là un instant ou une journée (1^{re}, yawm) - à quelques jours (32^e, 3 jours), voire à un mois (8^e, šahr) ou à un laps de temps indéfini comme une saison de dattes (2^e, waqt-al-ʿazāq) ou une année de famine (25^e, ʿāma maḡāʿa), s'il ne faut parfois pas le déduire de l'espace parcouru (ex : 3^e-4^e). Le deuxième, ou temps actionnel, est rendu par le mudāriʿ (=inaccompli) pour exprimer l'entrée en action de l'actant.

(1) Voici un exemple de jonction entre les deux temps, grammaticalement et sémantiquement : "Nous nous sommes assis (=ḡalasnā, accp.) un jour pour nous entretenir (=nataḡākāru, inaccp.) de la poésie et des poètes, voici qu'un jeune homme qui se trouvait assis (=ḡalasa) non loin de nous prêta l'oreille.."; Maḡāmāt.., n° 1, p. 5.

C'est un temps - proportionnellement - beaucoup plus court que le précédent. Il dure seulement le temps de l'astuce et s'achève sur une action rapide destinée à la kudya.

Ainsi est composé l'ensemble du recueil par cinquante-deux instants juxtaposés les uns aux autres mais sans former véritablement une vraie durée dont l'aspect métrique ou chronologique peut se répercuter à travers le protagoniste par un passage régulier (physiologiquement visible) de la jeunesse à l'âge adulte, puis à la vieillesse. En fait, le temps chez Hamadāni est estompé, discontinu, réversible parfois (1) et suspendu (2) pour chaque séance comme pour l'oeuvre entière :



Malgré cela, ce temps est vécu concrètement par le protagoniste comme un temps dur, agressif à son égard et porteur de toutes ses difficultés ou ses malheurs. Ce temps (=zaman), allié à l'injuste Fortune (=dahr), sera son

(1) C'est le cas pour les historiettes situées dans le passé révolu - donc projection en arrière - alors que le narrateur est toujours 'Īsā I. Hišām, un contemporain de Hamadāni. Voir notamment la Séance de Ġaylān (7^e) sur la rencontre de deux poètes : Dū. Rumma (m. en 117/735) et Farazdaq (m. en 110/728) et la Séance de Ṣaymarī (42^e) rapportée par Abū 'Anbas Ṣaymarī (m. en 275/888) dans Maḡāmāt..., p. 38-42 et p. 207-16.

(2) "Je le laissai donc et m'en allai" : ainsi s'achève, par exemple, la Séance n° 4; idem, p. 23.

principal antagoniste contre lequel il va lutter par tous les moyens - y compris la gueuserie et la friponnerie - pour s'en sortir car tempus edax rerum (selon Ovide) est redoutable :

"Mais les temps ont changé du tout au tout :

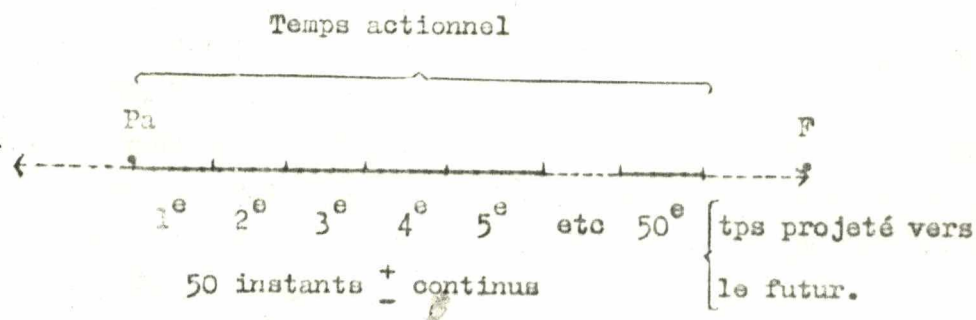
ce qui était, pour moi, coutumier y devint insolite" (1).

"Ce temps est néfaste, et comme tu le vois, bien inique" (2).

"La faute (incombe) aux temps et non à moi,
accuse donc les vicissitudes des jours" (3).

b) Temps continu :

Déjà Hariri avait effleuré, de façon imparfaite certes, la notion de continuité temporelle dans ses Maqāmāt puisqu'il a fait passer son protagoniste par trois importantes étapes naturelles qui se répéteront jusqu'à la quarante-neuvième séance où Abū Zayd atteindra le haram-vieillesse avancée ou la gabda(=93 ans environ (4)). Puis, le temps culmine dans la Cinquantième pour se projeter vers l'avenir et cela, grâce à la conversion de l'actant au mysticisme. Il y a donc une certaine continuité temporelle dans l'action à travers l'axe du temps : passé-présent-futur, schématisé de la sorte :



(1)(2)(3) Maqāmāt., n° 1, p.8, v. 6; n° 19, p.95, v. 1 et n° 20, p.97, v. 1.

(4) Voir : op. cit., p. 569.

sé simple et le second par le passé composé ou le présent (parfois le futur) pour signifier l'implication de l'actant dans l'action du récit de manière active et non plus passive : "J'ai plaisir, Monsieur, à vous conter ces enfantillages, qui montrent combien c'est louable chose se savoir hausser au-dessus d'une basse condition" (1). D'ailleurs, cette phrase laisse sous-entendre que l'expérience est déjà faite.

Autrement, il y a le temps situationnel qui est plus réduit en durée. Chez Lázaro, par exemple, il ne concerne que sa première enfance, c'est-à-dire de la naissance à l'âge de huit ans environ. Ce temps est fort comprimé narrativement dans le Premier Traité seulement. Il est rendu soit par le passé simple (temps absolu dont l'action est passée) soit par l'imparfait (temps relatif); ce qui permet à l'actant de survoler une période passive de sa vie, allant de sa conception jusqu'à la condamnation de sa mère. Pour lui, les vrais problèmes commenceront ultérieurement quand il entrera au service de l'aveugle : point de commencement de l'accomplissement de sa propre destinée.

Quant au temps de l'action, il est le plus important quantitativement et narrativement puisqu'il couvre toute la période de jeunesse qui s'étale de l'adolescence ("assez grand garçonnet" (2)) à la majorité environ et dure le temps du voyage (6 à 8 ans) qu'accomplira Lázaro au service de ses nombreux maîtres jusqu'à sa nomination en qualité de pregonero de Tolède. Ce temps prendra effectivement fin à une date précise : "Cela advint la même année (v. 1525) que notre victorieux empereur entra en cette insigne cité de Tolède et y tint cortès" (3). Si bien qu'après son mariage réussi et sa nouvelle fonction so-

(1) R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 8.

(2)(3) R. P., V. L. T., chap. I, p. 47 et chap. VIII, p. 108.

ciale, il ne lui resterait plus rien d'intéressant à entreprendre, à accomplir ou à narrer. Depuis qu'il a quitté la maison familiale pour faire son propre chemin dans la vie, il a non seulement vécu son temps mais agi sur lui. C'est tout le temps de l'action qui se trouve résumé dans l'expression "en ce temps" (1) - avec un déterminatif démonstratif - répétée souvent par Lázaro comme pour mieux le mettre en exergue.

d) Temps projeté :

Dans Guzmán et le Buscón, il existe un autre temps qui tend à se substituer, à la fin de l'oeuvre, au temps de la narration en général pour se projeter au-delà du présent - horizontalement - vers un devenir spirituel pour Guzmán, vécu d'ailleurs à l'ombre (sur les galères) en attendant "les lettres patentes de Sa Majesté" (2) en vue d'une clémence royale (et divine à la fois), et chaotique pour Pablos qui passera le restant de sa vie aux Indes sans nul espoir d'amélioration pour ce "pêcheur impénitent" (3).

4 - Temps de l'énonciation :

"En ce temps on leva une armée contre les Mores,
où mon père..., finit ses jours".

(Lazarillo, chap. I, p. 45)

Dans la séance hamadānienne, le temps de l'énonciation (correspondant à l'actualité des événements) se profile nettement à travers l'isnād (l'auteur étant impliqué) d'une part et la narration d'autre part. D'abord, toutes les séances consacrées à l'émir Halaf (29^e-37^e-38^e-39^e-45^e-47^e) sont contemporaines. L'auteur - par protagoniste interposé - a vécu à Zaranj sous la protec-

(1) R. P., V. L. T., chap. II, p. 47; chap. VIII, p. 106, etc..

(2) R. P. E., V. G. A., P. II, L. III, chap. IX, p. 755.

(3) Idem, V. A. P., chap. XXIII, p. 880.

tion de cet émir (vers 385/995). Ensuite, il y a d'autres allusions comme la réunion chez le visir Sayf Dawla (39^e), les événements de Qazvin en l'an 375/985, l'année de la famine qui frappa durement Bagdad (25^e), etc.. Ainsi, le temps de l'énonciation suit souvent le temps de l'action sans pour autant coïncider systématiquement avec lui. Bien que ces récits couvrent tout le siècle de Hamadāni (surtout par la thématique de la famine, de la pauvreté, des questions morales et littéraires), il n'en demeure pas moins que : fiction et réalisme s'entremêlent et structurent les différents temps de l'œuvre.

De même Hariri (ex : 48^e (1)) puis l'auteur anonyme, Mateo Alemán et Quevedo ont tous eu le souci des événements contemporains au moment même de l'écriture ou de l'énonciation pour transcrire les dimensions historiques de leurs époques respectives.

Dans le Lazarillo, nous trouvons relaté : l'expédition désastreuse de Djerba (en 1510) où mourut son père (1^{er} Traité, p.7), la chasse aux pauvres par la municipalité de Tolède lors d'une année de disette(2), le procé-

(1) C'est dans cette séance que l'actant Abū Zayd apparaît pour la première fois fuyant les graves troubles survenus à Sarouj, sa ville natale. C'est là aussi qu'il nous conte la chute de cette ville (sous le règne du turo Soqman I. Ortoq) entre les mains des Francs en 494/1100 et les atrocités commises sur les vaincus; voir : Maqāmāt..., p. 565-67.

(2) Les conseils des villes espagnoles avaient l'habitude de prendre de telles décisions pour chasser les pauvres et les mendiants quand les récoltes étaient mauvaises. Lázaro en fit une nette allusion : "car, l'année ayant été stérile en blé, le conseil de la cité décida d'en punir tout les étrangers pauvres, publiant peine du fouet contre ceux qui y seraient dorénavant rencontrés"; R. P., V. L. T., chap. IV, p. 87.

dé impopulaire de la vente forcée (par peur d'excommunication) des bulles(1) pour lutter contre les infidèles (5^e Traité) et l'entrée à Tolède de l'empereur Charles Quint en 1515 (ou 1525) ainsi que les festivités grandioses organisées en son honneur (fin 7^e Traité).

Dans Guzmán, il y a surtout des références d'ordre économique et financier. En effet, et dès la Première Partie, l'actant exprime ses préoccupations à l'égard des douloureux événements qui frappèrent son pays, tels les phénomènes naturels (ex : sécheresse de l'Andalousie (2)) ou conjoncturels comme la disette "où tout n'étant que disette" (3), la famine "Séville.. est souvent travaillée de famine" (4), la hausse des prix (5), la cherté des

(1) Écoutons Lázaro dire : "Quand de gré on ne lui prenait pas les bulles, il cherchait à les faire prendre de force, molestant le peuple et parfois usant de cauteleux artifices", R. P., V. L. T., chap. VI, p. 98. Le mot bulderos désignait en espagnol des commissaires de la Sainte Croisade dont la mission était la vente des bulles d'indulgences - concédées par le Pape - comme contribution à l'effort de guerre contre les Musulmans. Passant de la simple aumône à l'obligation, de nombreux Cortès espagnols (Burgos 1512, Valladolid 1523, Tolède 1525, etc..) s'élevèrent contre cet abus. Voir : idem, chap. VI, note 1, p. 97 et R. P. E., Note, p. 886 infra.

(2) "La sécheresse avait rendu l'année stérile, comme à l'ordinaire en pareil cas, Séville pâtissait" et "si l'Andalousie n'avait rien rendu, la disette empirait à mesure qu'on pénétrait dans le Royaume de Tolède, et la famine s'y faisait d'autant plus sentir qu'on s'éloignait des cols à l'intérieur des terres" rapportait Guzmán dans idem, P. I, L. I, chap. III, p. 98 et L. II, chap. II, p. 189.

(3) Idem, L. I, chap. II, p. 92.

(4) Idem, L. I, chap. III, p. 99.

(5) Voir l'exemple de l'hôtelier et de l'aubergiste "qui se font payer cher pour un mauvais service, et volent au vu et au su d'un chacun"; idem, L. II, chap. I, p. 188.

vivres (1), l'augmentation des impôts - qualifiés de "lourde charge" (2) - pour faire face aux dépenses militaires royales croissantes. Car "la Cour, qui est la mer qui absorbe tout et où toutes choses vont fondre !" (3). était devenue fort dévoreuse. D'où la critique ironique contre les arbitres : "on trace des plans, on chimérise, et ce n'est lors que réforme et que philosophie" (4), ces genres de mémoires qu'on rédigeait un peu partout vers 1600 pour venir à bout des maux (5) qui tourmentaient l'Espagne.

Guzmán se préoccupe même de l'état déplorable des routes : "Mais je puis assurer que la réformation des chemins, ponts et relais ne requerrait pas moins de soin" (6) vu l'importance des moyens de communication pour le trafic, commerce et circulation des biens et marchandises qui en dépendent. C'est pourquoi, il attire l'attention sur leurs graves conséquences, lui qui a été "oculaire témoin de bien des choses" (7) : dont l'interruption du trafic, les difficultés rencontrées par les voyageurs ainsi que le droit exorbitant "des deux dixièmes" (8) sur les marchandises.

(1) Id., il s'attaque à la vénalité des offices qui fixent les prix des denrées à leur profit; voir : R. P. E., V. G. A., P. I, L. I, chap. III, p.98-99.

(2)(3) Idem, L. I, chap. II, p. 90 et p. 92.

(4) Idem, L. I, chap. III, p. 94. Pablos prend la même position vis-à-vis des arbitristes : "à ses discours je vis bientôt que c'était un fol du genre politique et de gouvernement" ou encore "Pour moi je passai outre, mourant de rire à propos de ces mémoires auxquels il passait son temps" (ex : l'immense projet de faire monter l'eau du Tage); idem, V. A. P., chap. VIII, p. 797-98.

(5) Citons l'élevage hybride en p. 112-13, L. I, chap. V et les mauvaises conditions des ouvriers qui étaient mal payés et nourris en p. 219-20, L. II, chap. V, V. G. A., idem.

(6)(7) Idem, L. II, chap. I, p. 187-88.

(8) "bien plus élever que le péage de Séville" aux dires de Guzmán dans idem, L. II, chap. V, p. 217.

"Comme le temps change toute chose", il parle de la mode qui sévit en Espagne où tout change, évolue et se modifie : habillements, langage, mets, bâtiments, machines, meubles, jeux, danses, musiques, usages et coutumes (1).

Dans la Deuxième Partie, il continue ses réflexions en matière politique, sociale et économique. A titre d'exemple, il s'attaque aux princes qui jouent en ruinant l'Etat et en appauvrissant leurs vassaux qui, subséquemment, n'arrivent pas à payer "leurs serviteurs affamés et loqueteux" (2). Aussi préfère-t-il, et malgré son court séjour, le régime de Florence : "Là-bas on sait véritablement reconnaître et apprécier les mérites de chacun, les récompenser par de justes et souhaitables honneurs, afin d'animer tout le monde à la vertu, et les princes ne tiennent pas à peu de gloire qu'on dise d'eux que leurs oeuvres sont égales à celles de leur vassaux" (3).

Enfin sont posés, sur le plan économique, les problèmes de la thésaurisation (4), du mauvais système des contre-lettres(5) et de l'obligation injuste du vingtième frappant toutes les ventes notariales (6).

(1) Voir : R. P. E., V. G. A., P. I, L. III, chap. VII, p. 313-14, avec cette réflexion : "Chacun fait de son corps un horrible monstre plutôt que de n'être pas à la mode".

(2) Idem, P. II, L. I, chap. VII, p. 737.

(3) Idem, L. II, chap. I, p. 473-74. Ecoutons-le également quand il dit : "Le temps que je demeurai là, j'appris par les effets quelles étaient les causes, m'expliquant la nature des habitants par la politique qui les gouverne, leur observance des lois et l'inviolabilité en laquelle on les maintient" en ajoutant plus loin : "Heureux le roi, heureux le prince qu'on sert de coeur et d'âme et qui se laisse approcher de son peuple : seul il saura la vérité des choses, pourra remédier aux maux, libéré des flatteurs"; idem, p.473 et chap. II, p. 478.

(4) Voir : idem, L. III, chap. I, p. 599.

(5) Voir : idem, chap. II, p. 629-32.

(6) Voir : idem, chap. IV, p. 658-62.

Dans le Buscón, c'est le problème numéro un de l'Espagne d'alors qui se trouve pris dans le temps énonciatif. Il s'agit donc de l'omnipotence de l'Inquisition répressive, avec l'arsenal de son auto da fe, et la question sous-jacente, mais préoccupante par ses aboutissements de persécution, qui concerne les nouveaux chrétiens et la place qui leur est dévolue au sein de la société espagnole.

Bien que l'auteur anonyme ait déjà fait allusion aux Maures dans le Lazarillo (1), Quevedo reprend le problème avec plus de force et d'acuité. Dès la première page du récit, l'actant aborde la question pertinente du sang puisqu'"On murmurait parmi la ville que (sa mère) n'était pas vieille-chrétienne" (2).

Evidemment, les dernières expulsions des Moriscos (1609-14) n'ont fait qu'accentuer la distinction entre vieux-chrétien d'origine ou de souche et converti de force ou par le fait accompli (Juifs et Maures). Il s'en est suivi une chasse aux sorcières parmi les conversos, taxés de tous les maux et de tous les vices :

"L'hôtelier était un Morisque, et un larron, à la fois donc chien et chat"(3).

"Notre hôte était de ceux qui ne croient en Dieu que par courtoisie ou en fourbes; le peuple les appelle Morisques, et il n'en manque pas plus que de ces autres à nez trop grand mais qui pourtant ne peuvent point sentir le

(1) Le garçon Lázaro n'était pas tendre envers le morisque Zaïde, son parâtre ou "la Bête !" comme disait son demi-frère, et qui fut à l'origine de tout leur "malheur"; voir : R. P. E., V. L. T., 1^{er} Traité, p. 5-7.

(2) Idem, V. A. P., chap. I, p. 761.

(3) Idem, chap. IV, p. 777.

lard" (1).

"Ces gens-là ont une mauvaise foi, comment n'auraient-ils pas une mauvaise nature ?" (2).

Ainsi, l'on confondait souvent - et consciemment - foi et lignage. Aux Morisques et aux nouveaux chrétiens, l'on faisait correspondre "mauvaise nature" et "mauvaise foi" (3) selon les termes mêmes de l'auteur-narrateur.

D'un autre côté, l'Inquisition était impardonnable et plus sévère encore envers ces faux-chrétiens. La mère de Pablos n'a-t-elle pas été accusée de sorcellerie et condamnée par le Saint-Office à être brûlée vive ? De plus, la hantise de l'Inquisition était vivace dans tous les coeurs (4) et gare à celui qui commettait un péché ou blasphème, faisait irrévérence vis-à-vis des inquisiteurs ou se gardait de les rapporter quand ils sont commis par autrui !

Tel est, en tout cas, l'histoire qui ressort de la fourbe jouée par Pablos à une gouvernante et qui s'est trouvée terrorisée par la seule menace de l'Inquisition : "Vois s'il y a quelque moyen d'éviter que tu m'accuses, car je mourrais s'il me fallait aller devant l'Inquisition" (5). Les petites gens

(1)(2) R. P. E., V. A. P., chap. V, p. 781.

(3) "car dans son sang il y a deux quarts de vilain et deux d'hébreu" disait la femme du geôlier à propos de son mari qui était "un juif, un giton et un cocu"; idem, chap. XVII, p. 845-46.

(4) Voir l'histoire du juif auquel le voisinage d'un Inquisiteur "le rendit si sec qu'en peu de jours il n'avait que la peau et les os"; idem, chap. VIII, p. 735.

(5) Idem, chap. VI, p. 790. Pour avoir seulement prononcé l'expression : "pie, pie" en appelant ses poulets "et que Pie est un nom de papes, vicaires de Dieu et chefs de l'Eglise", cette gouvernante allait être accusée de crime grave contre l'Eglise. Le mot Inquisition est revenu quatre fois dans la même page.

avaient donc une terrible peur de tout ce qui était à consonance : Inquisition et Saint-Office au vu de l'anecdote suivante : "Elles se mirent aussitôt à trembler et se virent déjà au cachot.. Personne, à ces mots, ne broncha"(1). Ce n'était autre que l'événement terrifiant du siècle.

* * *

En somme, le temps énonciatif marque plus encore le caractère réaliste de la picaresque (2). Celle-ci, n'étant que l'image sombre des deux Siècles d'Or respectifs aux deux littératures, constitue en quelque sorte le revers de la médaille ou le côté caché par l'éclat de la civilisation et de sa splendeur illusoire en occultant les graves troubles survenus, les difficultés socio-économiques et leurs désastreuses conséquences pour de nombreuses populations : Maures, Juifs, esclaves, pauvres, etc..

F/ Exagération et pondération stylistique :

1 - Conscience du métier d'écrivain :

"Tu sais quel en est l'auteur".

(Buscón, Au lecteur, p.759)

Une loi du genre est que les écrivains du picaresque eurent pleinement conscience de leur métier d'écrivain et le firent connaître dans leurs oeuvres. Les auteurs arabes le mirent généralement à l'intérieur du texte à l'image de Hamadānī qui, inaugurant le genre, a montré qu'il pouvait exprimer son autosatisfaction pour son talent par l'intermédiaire du couple : narrateur-acteur. Son successeur Ḥarirī en fit de même, sinon davantage, puisqu'il

(1) R. P. E., V. A. P., chap. XIX, p. 852. Le même Pablos utilisa, en rusant le nom de l'Inquisition pour se loger gratuitement.

(2) Exemple l'allusion aux rachats des captifs d'Afrique du Nord par la Trinité; voir : idem, chap. IV, p. 775.

imposa aux autres la tradition du préambule (1) dans lequel l'auteur, s'adressant aux lecteurs, y dresse une mise au point explicative sur l'objet, la méthode et les conditions historiques génératrices de l'oeuvre.

Pareillement, l'auteur anonyme a introduit cette tradition formelle dans la picaresque espagnole. Dans le Prologue (2) fort condensé du Lazarillo, il justifia le pourquoi de son écriture (parag. 1-2), le contenu de l'écrit (parag. 3) et jusqu'à la méthode ou le style employé (parag. 3-4); en un mot, rien ne manque qui soit nécessaire à la compréhension de l'oeuvre.

Mateo Alemán accentua encore la chose puisqu'il employa tout un arsenal d'éléments introductifs à sa Première Partie : À Don François de Rojas (3), Au vulgaire (4), Au prudent lecteur (5), Brève déclaration pour l'intelligence de ce livre (6) et le début du Premier chapitre (7) par lesquels il s'adresse à toutes les catégories de lecteurs : expliquant méthode, donnant plan et se défendant contre censure et calomnie. De même, dans À Don Juan de Mendoza (8) et Au lecteur (9) de la Deuxième Partie, l'auteur justifia longuement les causes dues au retard de sa publication et surtout l'acte de plagiat commis par Juan Martí, avocat valencien.

Enfin Quevedo alla dans son Au lecteur (10) jusqu'à s'adresser aux auditeurs "pens(ant) aux aveugles qui ne peuvent lire" pour montrer son souci de toucher un vaste auditoire. Chemin faisant, il insista fortement sur la thématique du livre et exhorta le lecteur à son achat car la pratique "des

(1) Voir : Maqāmāt..., p. 2-9 et Epilogue, p. 603.

(2) Voir : R. P. E., V. L. T., p. 3-4.

(3)(4)(5)(6) Idem, V. G. A., p. 57-58; p. 59-60; p. 61-62 et p. 63.

(7) Idem, L. I, chap. I, p. 65.

(8)(9) Idem, p. 365-68 et p. 369-71.

(10) Idem, V. A. P., p. 759.

pique-livres comme des pique-assiettes" (1) était monnaie courante et financièrement néfaste pour l'auteur.

2 - Pondération et spontanéité stylistique :

"Cette mienne babiole, que j'écris en ce style grossier"

(Lazarillo, Prologue, p.4-5)

Les deux premiers écrivains du genre, à savoir Hamadhâni et l'auteur anonyme, furent d'une spontanéité très proche du naturel aux dires de la critique contemporaine : "Hamadhâni, disons-le à sa louange, a eu le goût d'en user avec modération; des pages entières n'en offrent point d'exemples, ce qui est méritoire en ce siècle d'afféterie et de maniérisme" (2) et le Lazarillo est "le type le plus pur de la prose castillane du genre familier, que n'ont point encore altérée ni la pompe et le clinquant des périphraseurs andalous, ni la période alambiquée et enchevêtrée des latinistes, ni les pointes ou autres roueries du conceptisme" (3).

Certes, leurs deux oeuvres respectives sont d'une concision (4) déconcertante mais d'un style agréable à lire, savoureux même et d'un vocabulaire accessible à tous; car utilisant le langage de tous les milieux décrits. La seule différence notoire, cependant, est que le style hamadhânien recourt souvent au sag' ou prose rimée et rythmée (donc apparaissant plus travaillé, même s'il fut improvisé) alors que celui du Lazarillo est libre, sans nulles

(1) Op. cit., p. 759.

(2) C'est le jugement de R. Blachère et P. Masnou dans op. cit., p. 37-38.

(3) Selon l'opinion de Morel-Fatio dans op. cit., chap. Recherches sur Lazarillo de Tormes, T 1, p. 116.

(4) "chez al-Hamadhâni.. le style est élégant, gracieux même, et en même temps sombre et concis" selon H. Pérès dans son art. op. cit., p. 19 et "Lazarillo avec sa froide concision.." d'après J. Fitzmaurice-Kelly dans op. cit., p.249.

contraintes - quoique "gâté parfois pas des expressions un peu lourdes"(1) - et que l'auteur qualifia de "grossier" pour nous signifier sa simplicité.

3 - Exagération et finesse stylistique :

Devenue légendaire, la virtuosité stylistique de Hariri est sans conteste supérieure à celle de Mateo Alemán et de Quevedo réunis. Car la langue arabe permet, par sa richesse lexicale et rhétorique, des exploits en matière de recherche d'effets en tous genres : acrobaties verbales, figures éblouissantes et jusqu'aux réussites phonico-sémantiques. En cela, le style haririen, enclin à un purisme archaïque mais largement fleuri et ampoulé, diffère sensiblement des deux autres.

Chez les auteurs espagnols, et malgré quelques légers artifices, il y a dans leur style comme un mélange de tournures littéraires et populaires, de purisme et d'argotisme(2). Pourtant, les trois styles se rencontrent bel et bien dans la manière de recourir à une langue truculente, au vocabulaire le plus riche, aux jeux de mots, aux calembours et aux proverbes qui les surchargent ou les farcissent.

4 - Mélange de la poésie à la prose :

Outre les références aux textes coraniques ou bibliques et l'emploi des proverbes ou dictons populaires (dans l'une ou l'autre forme du picaresque), il y a également le recours à l'enchâssement de la poésie dans la prose.

Dans la séance arabe, ce mélange fut systématique et plus ample quantitativement vu les nombreux poèmes qui embellissent cette prose déjà artis-

(1) Citation empruntée à R. Larrieu et R. Thomas dans op. cit., p. 202.

(2) Pour un bref aperçu de la stylistique espagnole, voir : J. Camp dans op. cit., p. 48-49; R. Larrieu-R. Thomas dans idem, p. 202-06 et G. Cirot-M. Darbord dans op. cit., p. 89-90.

tique. Quant à la picaresque espagnole, nous pouvons relever quelques morceaux de poésie choisis dans Guzmán (P. I, L. III, chap. X, p. 360-61 (1)) et dans le Buscón (chap. IX, p. 803; chap. XIX, p. 854; chap. XXII, p. 871 (2)) mais qui restent assez modestes par leur nombre et surtout n'appartenant que rarement (3) -- contrairement à la poésie des Maqāmāt -- aux auteurs mêmes.

III - Conclusion :

Il s'agit bien d'un genre littéraire en prose qui, non seulement possède sa propre thématique essentiellement picaresque -- le fond étant intimement lié à la forme -- mais qui a aussi ses lois caractéristiques comme l'autobiographie, la chronologie des événements (surtout pour la forme espagnole), l'inachèvement du récit, l'itinéraire régulier dans l'espace et dans le temps, entre autres.

Sur beaucoup de points formels, il en ressort une convergence plus ou moins heureuse entre la forme arabe de la séance et son émule dans la littérature espagnole. Parfois, il arrive que l'influence de la première sur la seconde est plus probante, voire plus pertinente; et d'autres fois, les deux

(1) Sonnet emprunté à Horace et qui clôt la Première Partie. Ajoutons aussi une courte chanson de quatre vers en p. 427, chap. VI, P. II, L. I, V. G. A., R. P. E.

(2) Nous y trouvons un poème de onze vers sur les bergers ou "strophes pestilentielles" d'un poète rencontré sur le chemin de Tolède et trois autres strophes (de 3, 5, et 4 vers) dont la composition revint à Pablos lors de son entrée dans une troupe de comédiens.

(3) Mateo Alemán ne disait-il pas humblement et de façon imagée : "Toutes ces fleurs ne sont pas de mon jardin : j'ai beaucoup pris à des hommes éminents en doctrine et sainteté" ! idem, Au prudent lecteur, p. 62.

modèles divergent, compte tenu des conditions historiques et culturelles qui ont présidé à leur naissance dans les deux littératures. L'important, cependant, demeure l'existence des contraintes ou particularités qui fondent le genre dans son ensemble par-delà les frontières géographiques, en Orient comme en Occident.

Ce genre, qui a connu ses premiers maîtres (Hamadāni - l'auteur anonyme) et ses continuateurs (Ḥariri, M. Alemán, Quevedo...) - et dont le succès international alla en grandissant - fera ravage en Espagne durant les XVI^e-XVII^e siècles et aura, tant auprès des auteurs que des lecteurs, une faveur inouïe qui franchira, bientôt, les frontières de l'Espagne pour s'épanouir sur le sol de l'Europe et jusqu'en Amérique.

CHAPITRE TROISIEME

PROLIFERATION, EVOLUTION ET DERNIERS AVATARS

DU ROMAN PICAESQUE ESPAGNOL

I - Prolifération et évolution du genre

A/ Cas de Cervantès et de ses nouvelles picaresques

- 1 - L'Ilustre Fregona
ou la démystification picaresque
- 2 - Rinconete y Cortadillo
ou la démythification picaresque
- 3 - El Casamiento engañoso
ou le respect de la tradition picaresque

B/ Cas de la nouvelle picaresque féminine

- 1 - La pícara Justina
- 2 - La hija de Celestina

C/ Cas du roman picaresque d'aventures

- 1 - La vie de l'écuyer Marcos de Obregón
ou le noble pícaro
- 2 - Le frère-lai bavard
ou le roturier pícaro
- 3 - Les fortunes diverses du soldat Píndaro
ou le mélodrame baroque
- 4 - Le Diable boiteux
ou la fiction fantastique

D/ Cas du roman picaresque à thèses

- 1 - Le siècle pythagoricien et la vie de Don Gregorio Guadaña
ou la tendance philosophique
- 2 - Francisco Santos
ou la tendance du costumbrismo

II - Derniers avatares du roman picaresque espagnol

- 1 - Quelques œuvres évocatrices
- 2 - Vie et faits d'Estebanillo González,
homme de bonne humeur
- 3 - Conclusion

Son rayonnement et son succès vont aller en s'accroissant jusqu'à la fin du XVII^e siècle et même au-delà puisqu'il sera cultivé par les auteurs contemporains, tel Zunzunegui dans El mundo sigue (1) par exemple. Pourtant, il serait assez fastidieux de faire un relevé complet de toutes les œuvres parues durant ces deux siècles mais citons, parmi les plus marquantes ou les plus révélatrices quant aux possibilités d'évolution esthétique-formelle du genre, les variantes suivantes :

A/ Cas de Cervantès et de ses Nouvelles picaresques :

"Yo soy el primero que he novelado en lengua castellana.."

(Novelas ejemplares, Prologo)

Auteur du chef-d'œuvre romanesque : Don Quijote, ce génie (1547-1616) du "touche-à-tout" ou le "Boccace" espagnol a pratiquement illustré tous les genres en vogue à son époque, y compris le roman picaresque par le truchement

Pícara Justina, p. 617-18; E. Diez-Echarri-J. M. Roca Franquesca dans op.cit. chap. V-Más representantes del género : Espinel, p. 255-57 et chap. VI-La Picaresca femenina, p. 257-59; S. Miller dans The Picaresque novel, éd. 1957, en VIII-164 p. in-8°; M. Molho dans Introducción al pensamiento picaresco, éd. 1972, en 229 p. in-12°; J. L. Alborg dans op. cit., chap. Evolución y épocas de la picaresca, p. 767-77; J. Talens dans Novela picaresca y práctica de la transgression, éd. 1975, en 181 p. in-12°; F. Monteser dans op. cit., en VIII-152 p. in-8°; J. W. Childers dans Tales from Spanish picaresque novels : a motif-index, éd. 1977, en XXVI-262 p. in-8°; J. V. Rikapito dans Bibliografía razonada y anotada de las obras maestras de la picaresca española (étude bibliographique), éd. 1980, en 613 p. in-8°; D. Souiller dans op. cit., chap. III/V, p. 43-49/p. 55-56; sans oublier les travaux du I Congreso Internacional dans op. cit., chap. VII-X, p. 539-849; etc..

(1) Voir son étude dans Langues Néo-Latines, oct.-nov. 1974, 59^e année, fasc. n° 3, p. 23-31, art. intitulé : Zunzunegui et le roman picaresque : "El mundo sigue" par H. Ayala.

de ses Novelas ejemplares (1613) au nombre la douze, écrites en langue castillane.

Toutefois retenons, dès à présent, l'avertissement de Maurice Molho : "Cervantès, s'il a traité à plusieurs reprises le thème du pícaro, n'a pas écrit un seul récit fondé en problématique picaresque..sans pour autant mettre en doute l'existence du pícaro en tant que personnage littéraire"(1). En fait, ces charmants récits sont doublement intéressants : d'abord par leur forme de nouvelle(ou de court roman)et ensuite, par la thématique picaresque du personnage mis dans des situations périlleuses au sein d'un milieu conventionnel; ce qui permet à Cervantès de porter un regard critique sur la société comme sur la problématique picaresque, elle-même.

1 - L'Illustre Fregona ou la démystification picaresque :

"Finalement, il devint si habile au métier de pícaro, qu'il aurait pu prendre une chaire dans la faculté, et en remonter au fameux Guzman d'Alfarache".

(L'Illustre Souillon, p.331)

Grosso modo, c'est l'histoire (en 51 p. in-12°) du mythe picaresque, synonyme d'une vie de liberté et d'aventure, qui en est le fond narratif. Cervantès a créé pour la cause deux personnages faux pícaros: don Diego de Carriazo et don Tomas de Avendaño (en réalité, ce sont deux riches gentilhommes de Burgos) qui, épris d'une vie picaresque, décident de fuir - pour un temps - études et domiciles pour parcourir l'Espagne en véritables gueux, habillés en haillons mais dissimulant sous leurs doublures de bonnes bourses remplies d'écus d'or.

(1) Introduction à op. cit., p. LXXXI.

Or, outre l'idéalisation trompeuse du modèle de vie picaresque (auquel certains s'y laissent prendre ou imitent), c'est l'antithèse du schéma traditionnel de la picaresque que Cervantès représente dans cette nouvelle puisqu'il transforme deux nobles en pícaros, contrairement d'ailleurs à Lázaro et à Pablos qui aspiraient à devenir des gens honnêtes. C'est donc la picarisation à l'envers afin de mieux démystifier le mythe du gueux, tout pareillement à ce qu'il a fait pour le chevalier errant ou faux hidalgo, héros de son roman : Don Quichotte.

2 - Rinconete y Cortadillo ou la démythification picaresque :

"Un jour des plus chauds de l'été, se rencontrèrent par hasard, à l'hôtellerie du Molinillo, qui est au bout de la fameuse plaine d'Alendia, quand nous allons de la Castille à l'Andalousie, deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans".

(Rinconete et Cortadillo, p.41)

Le sujet de cette nouvelle (en 36 p. in-12°) est apparemment simple. Cervantès y décrit le monde pittoresque de la pègre de Séville. Deux jeunes pícaros, novices dans le vice, se rencontrent par hasard et s'associent dans l'entreprise de la gueuserie : ils jouent en trichant, roulent les naïfs et grivellent tout au long de la route. Arrivés à Séville, ils se font intégrer par force à un syndicat du "crime" organisé (1) et dirigé par Monipodio, un truand invétéré ayant la haute main sur toute la cité et sur les affaires louches qui s'y déroulent. Là, ils demeurent quelque temps, puis décident de

(1) Cela nous rappelle le séjour du protagoniste Guzmán à Rome et sa soumission aux Ordonnances de gueuserie; voir : R. P. E., V. G. A., P. I, L. III, chap. II, p. 280-83.

quitter ce milieu de la canaille - parfaitement structuré - pour poursuivre leur itinéraire initial.

Néanmoins, l'intérêt de ce récit réside dans le discours, sur un ton vraiment antipicaresque, que fait Cervantès par les différents éléments de la narration :

- primo : il y a la passivité décevante, ou degré zéro de la picarisation, des deux protagonistes qui se trouvent - pour ainsi dire - totalement assujettis au droit de vie et de mort de la part de Monipodio, dès leur entrée à Séville, à tel point qu'ils apparaissent comme de simples prétextes à une introduction dans le monde interlope de Monipodio, qualifié d'"infâme académie" par Cervantès.

- secundo : il y a l'opposition fortement contrastée et ironique entre le charme d'une vie picaresque, entièrement libre par définition, et la maison de Monipodio (donc le milieu sévillan) symbole de réglementations sévères (ex: les réunions obligatoires, le partage des gains, etc..), en somme un monde à l'envers où le dedans (hiérarchisé, hautement surveillé et administré) est pire que le dehors; ce qui fait que l'art de gueuser, dans de telles conditions, n'est pas aussi simple qu'on puisse le penser et à plus forte raison pour l'exercer.

- tertio : il y a également la modestie du lignage de Pedro del Rincón et de Cortadillo mais qui ne joue aucun rôle dans le récit et cela, contrairement aux héros de l'auteur anonyme et de Quevedo. De même, la problématique du destin n'est nullement élucidée puisque les deux protagonistes continuent leurs aventures picaresques pour un certain temps sans qu'il y ait de fin "exemplaire", selon l'appellation de Cervantès ou religieuse tout court.

Enfin, et hormis la tradition du récit laissé ouvert, cette nouvelle

s'écarte largement du schéma narratif de la picaresque. Il s'agit, en l'occurrence, d'un récit à la troisième personne (et non pas autobiographique) fait par un auteur omniscient et dont la structuration générale est calquée ou s'inspirant de la comedia espagnole dans la manière de diviser le récit en trois journées : celle de la rencontre à l'auberge, celle des premières expériences sévillanes des deux protagonistes et la dernière sous forme d'une réunion chez le chef Monipodio. Le tout s'achève donc sur une dispersion des participants, après la scène du ballet.

3 - El Casamiento engañoso ou le respect de la tradition picaresque :

"Ce fut un mariage de douleurs"

(Le mariage trompeur, p.403)

Par la forme, cette courte nouvelle (en 13 p. in-12°) narrée à la manière autobiographique, c'est-à-dire à la première personne ou par Campuzano - un militaire handicapé et convalescent - qui raconte son mariage au licencié Peralta : est un vrai récit picaresque dans la pure tradition du genre allemand.

Par le contenu aussi, elle l'est tout autant puisqu'elle s'articule autour d'un certain nombre de thèmes picaresques tels que : l'opportunisme du picaro (mariage intéressé d'un capitaine convoitant une dot), le côté protéiforme de l'actant, les apparences souvent trompeuses (ex : thème du "cocuage") et surtout la morale picaresque où le "Bien mal acquis" ne profite guère à son possesseur d'un instant.

Tout comme Guzmán, ce capitaine arrive à réfléchir sur ses actes, à se juger même et à saisir enfin le sens de son aventure au terme duquel le mariage apparaît comme une sorte de punition à l'égard des péchés (de cupidité et de luxure) qu'il a commis. Dès lors, ce changement d'attitude doublé

d'un changement de peau (suite à une maladie vénérienne) et la nouvelle vision des choses, enrichie par les expériences ou les désillusions du capitaine seront la substance à développer dans la nouvelle intitulée : El Coloquio de los perros ou Le Colloque des chiens (en 65 p. in-12°). Celle-ci fait d'ailleurs suite à la précédente. Là aussi, la veine picaresque y est totale, tant par la confession autobiographique d'un chien (à voix humaine) aux nombreux maîtres que par le passage en revue de certains personnages typiques de l'Espagne de Philippe III (grâce aux dialogues satiriques de deux chiens : Berganza et Scipion de l'hôpital de la Résurrection de Valladolid) ou encore par le sens religieux donné à l'oeuvre. Car derrière la conversion finale du chien picaro se cache ou se superpose celle du capitaine qui, subissant son châtement, sera touché par la Grâce divine.

Quant à la trame du récit, elle est structurée autour d'un long discours dialogué entre deux chiens de garde outrés par la méchanceté des hommes qu'ils ont connus.

Finalement, le roman picaresque reste assez largement cultivé et bien que fortement critiqué par Cervantès. Preuve en est ses Nouvelles exemplaires qui, bon gré mal gré, abondent souvent dans le sens du picaresque : thématiquement et formellement (1).

B/ Cas de la nouvelle picaresque féminine :

1 - La picara Justina :

Sous le titre d'El Libro de entretenimiento de la picara Justina (paru à Medina en 1605 et écrit vers 1582), Francisco López de Ubeda - médecin

(1) Reprenant les opinions de Menéndez Pelayo et d'Américo Castro, M. Bataillon n'a accepté l'inclusion de ses Nouvelles dans le roman picaresque qu'avec beaucoup de réserves. Voir par exemple : Introduction à op. cit., p. 34-35.

de Tolède - fut le premier auteur à avoir consacré une oeuvre entière à la picaresque féminine. Plus encore, il attribua le rôle principal à une donzelle picara (émule de Guzmán et promise à lui en troisième noce) sous les traits d'une ingénieuse dévergondée mais véritable héroïne de ses propres aventures. Malgré ce ton résolument nouveau et charmant à la fois d'une picara se disputant le premier rôle aux hommes picaros, si elle ne se joue pas d'eux en les dupant et en préservant sa virginité; il reste que la critique fut d'un jugement généralement sévère à son égard puisque ne retenant que sa virtuosité stylistique et lexicale (1) ainsi que la description de quelques tableaux populaires : "Sólo por la descripción de algunos cuadros populares, como los de las fiestas en León, y por el vocabulario, tiene verdadero interés esta novela.." (2).

Outre la forme autobiographique, cette nouvelle se caractérise au plan de la narration par le découpage en chapitres correspondant aux différentes aventures de l'héroïne que l'auteur fait précéder par des compositions poétiques (surtout des vers de pie cortado) et les clôt par des aprovechamientos - littéralement "profits" - ou sentences morales appropriées (3). Quatre

(1) "La picara Justina es un verdadero filón de léxico", selon l'avis de G. Elieberg et J. Marias dans op. cit., p. 617-18; "La farce est assez vulgaire, diluée en épisodes d'inégal intérêt. Mais c'est un vrai trésor de dicton picaresque.." pour J. Camp dans op. cit., p. 49 et "Le style même du récit répond à cette structure générale, avec son mélange burlesque de familiarité et de recherche" aux dires de M. Bataillon dans Introduction à op. cit., p. 24.

(2) J. Hurtado.. dans op. cit., p. 535.

(3) Sur ce caractère moral, E. Gonzalez Lopez écrivit : "en La picara Justina les reflexiones toman un aire de forzada y prosaica moraleja con la que se empieza y aún más se termina cada capítulo"; voir : op. cit., p. 343.

sur Molière dans Tartuffe et sur Scarron dans les Hypocrites, par exemple) qu'offre le personnage central qu'est la pícara Elena, dont l'intelligence et la malice sont dignes des protagonistes masculins de la picaresque.

Quant à la narration, elle est faite à la troisième personne - sauf pour le début du récit qui reste autobiographique - et sous forme dialoguée; ce qui l'éloigne assurément du schéma narratif traditionnel du genre.

* * *

De même pouvons-nous ajouter les trois romans, échelonnés sur une décennie, d'Alonso de Castillo y Solórzano (1548-1648) et qui concernent le monde de la filouterie et de l'intrigue au féminin. Le premier, paru à Barcelone en 1631, est : Las Harpías de Madrid y Coche de las estafas ou l'histoire d'escroqueries en série de quatre femmes dévergondées; puis sera suivi par La niña de los embustes, Teresa de Manzanares en 1632 (sous forme autobiographique) et enfin le troisième qui, édité à Madrid en 1642 sous le titre de : La Garduña de Sevilla y anzuelo de las bolsas, apparaît comme un véritable roman d'intrigues.

Il s'agit toujours dans ces romans de relater les exploits des pícaras en matière d'astuces et de fourberies. Mais le côté formel est plus intéressant, vu que le récit épouse souvent l'allure d'une nouvelle dans la façon d'enchaîner judicieusement les épisodes entre eux; sans oublier le raffinement du style - dû au conceptisme espagnol - les enjolivements poétiques, le sens du réel et le ton désormais gracieux de ces charmantes pícaras.

C/ Cas du roman picaresque d'aventures :

1 - La vie de l'écuyer Marcos de Obregón ou le noble pícaro :

Vicente Espinel (1550-1624), compositeur de La vida del escudero Marcos de Obregón (Madrid, 1618) et dont la vie fut extrêmement mouvementée, va

renouer avec la tradition picaresque. Il choisit de nous narrer, cette fois-ci, les aventures d'un nommé Marcos de Obregón à travers l'Espagne, l'Italie, les Flandres et le Portugal (ex : étudiant à Salamanque, serviteur d'un comte à Valladolid, captif à Alger etc..). Devenu vieil écuyer des dames (-rodri-gón) après une vie bien remplie, il rencontre un jour un sage ermite des environs de Madrid et lui raconte ses folles aventures de jeunesse. En réalité, il y a deux histoires dans le récit : celle de Marcos dans ses nombreuses mésaventures et celle du docteur Sagredo dans ses péripéties de voyage, mais l'unité du roman est assurée par la rencontre des deux personnages puisque c'est à Marcos que Sagredo conte finalement sa vie.

Si telle est la thématique, sur le plan strictement formel nous constatons : la narration autobiographique doublée d'une confession à rebours (d'ailleurs Espinel s'inspire beaucoup de sa vie pour son protagoniste Marcos), le choix d'un personnage pícaro - souvent passif - de la petite noblesse (n'ayant plus l'infamie de naissance), la structuration du récit en trois grandes parties entrecoupées de chapitres appelés descansos ou haltes, son ornementation par un ton édifiant et divertissant à la fois (conseils, fables et aphorismes) auquel s'ajoute dans le dernier chapitre une morale assez condensée (centrée sur l'éloge de la patience et de la conformidad); le tout dans une langue relativement simple.

2 - Le frère-lai bavard ou le roturier pícaro :

Le D^r Jerónimo de Alcalá Yáñez y Rivera (1563-1632) est l'auteur de l'oeuvre intitulée : Alonso, mozo de muchos amos o El Donado hablador. Celle-ci comprend deux parties :

- l'une, publiée en 1624 à Madrid, raconte l'histoire d'une vie vagabonde d'un domestique andalou, nommé Alonso, qui change souvent de maîtres pour

améliorer sa condition infrasociale. Après des études à Salamanque, il sert successivement un capitaine, un sacristain, un gentilhomme à Tolède, un magistrat à Madrid (en le suivant jusqu'à Cordoue), un médecin à Séville, une veuve à Valence; puis dès son retour des Indes, il sert encore un auteur-directeur d'une troupe théâtrale, des religieuses et finit par entrer dans un monastère de Navarre comme frère-lai. Là, il conte ses mésaventures à un vicaire de son ordre.

- L'autre, publiée en 1626 à Valladolid, raconte la deuxième phase de la vie d'Alonso, c'est-à-dire à partir de son exclusion du monastère et jusqu'à son entrée en ermitage. Entre-temps, il devient bohème (car enlevé par une bande de gitans) puis épouse, par nécessité, une vieille dame fort laide de Saragosse. Devenu veuf, il sert en qualité de majordome un noble portugais à Lisbonne, un peintre à Toro, un artisan drapier et un commerçant à Ségovie. Par la suite, il s'embarque à Alicante en compagnie d'une troupe de comédiens sur un bateau qu'une violente tempête rejette sur la plage d'Alger où il est capturé par les Maures. Les moines de la Merci rachètent sa liberté et, de retour en Espagne, il se fait ermite.

S'agissant de la narration, elle se caractérise par la forme dialoguée du récit entre Alonso et son vicaire (le premier se confessant au second). Mais, outre l'existence d'une peinture de la vie religieuse et monacale, il y a également le défilé de plusieurs types sociaux et une valeur moralisatrice de l'oeuvre que lui confèrent de nombreuses digressions et sentences morales en plus de la confession finale du principal protagoniste, lequel médite sur son passé de gueux tout en finissant ses jours complètement retiré.

3 - Les fortunes diverses du soldat Píndaro ou le mélodrame baroque :

D'un style un peu maniéré, d'une narration typiquement baroque puisque alliant la mélancolie au tragique et au macabre : Gonzalo de Céspedes y Meneses (1585-1638) donne le ton au roman d'aventures avec sa Fortuna varia del soldado Píndaro (Lisbonne, 1626). Il s'agit de l'histoire du capitaine Alonso de Céspedes qui, se rendant un jour à un rendez-vous dans un faubourg de Grenade, se trouve pris dans une fantastique aventure : ayant remarqué deux dames à une fenêtre, il décide de les rejoindre en grimpant par une corde. Arrivé dans une pièce, il est saisi par son décor macabre : outre qu'elle était tapissée en noir, il y avait au milieu un cercueil dressé et entouré de cierges. Là, il est pris au piège de l'horreur puisque dès qu'il soulève le voile : le spectre affreux du cadavre du baron d'Ampurde (assassiné par lui un an auparavant) surgit et lui prédit sa mort prochaine. Cette sinistre scène l'horrifie au point de l'évanouissement ; puis précipité dans le vide, il garde toutefois la vie sauve mais ne tardera pas à la perdre en guerroyant contre les Morisques.

Bien qu'il garde le lien autobiographique avec la picaresque, ce roman s'éloigne grandement de la peinture des gueux, ou de la veine picaresque (le héros n'étant point pícaro), et se rapproche plutôt des aventures fantastiques, s'il n'introduit pas une note tout à fait nouvelle dans la picaresque espagnole.

4 - Le Diable boiteux ou la fiction fantastique :

C'est dans la même voie que s'inscrit le roman : El Diablo cojuelo (1641) de Luis Vélez de Guevara. Celui-ci se saisit d'un artifice magique pour permettre à son protagoniste (un diable malicieux, en l'occurrence) de passer en revue une faune sociale extrêmement variée. En effet, Don Cléophas libère un jour ce diable boiteux - du flacon dans lequel l'avait enfermé un

sorcier - et l'utilise comme guide dans sa randonnée à travers la société espagnole tout en s'amusant du spectacle qui s'offre à eux.

Ce récit s'éloigne donc de la forme autobiographique comme de la thématique de la faim et emprunte une direction toute nouvelle : celle de l'aventure imaginaire ou fictive à la manière des Mille et Une Nuits. En outre, il se distingue sur le plan structural par une division en dix trancos-enjambés diaboliques qu'accomplit le diable boiteux en compagnie de son acolyte, un personnage sans envergure.

D/ Cas du roman picaresque à thèses :

1 - Le siècle pythagoricien et la vie de Don Gregorio Guadaña
ou la tendance philosophique :

Dans son Siglo pitagórico y la vida de don Gregorio Guadaña (Rouen, 1644), Antonio Enríquez Gómez (1600-60) - juif converti résidant en France - recourt à la métempsycose pour remplacer le passage du valet aux nombreux maîtres par la transmigration d'une âme de corps en corps à travers différentes couches sociales. Et c'est la cinquième transmigration, ou la vie du pícaro Guadaña, qui est la plus largement décrite.

Pourtant, la trame narrative reste fondamentalement picaresque. Le héros, issu d'une longue lignée de praticiens (médecins, chirurgiens et apothicaires), se rend de Séville à Madrid. En cours de route, il lui arrive diverses aventures; mais c'est dans la grande métropole qu'il dévoile son talent de séducteur auprès des dames jusqu'à se faire prendre à son propre jeu par une jeune fille à qui il aurait promis le mariage.

Hormis donc la toile de fond d'inspiration (philosophico-religieuse) indoue, ce roman se rattache bel et bien à la tradition picaresque par le caractère irréductible de son protagoniste pícaro au point que M. Bataillon n'a

vu dans cette oeuvre qu'un pur "témoign(age) de la profonde décadence du genre" (1).

2 - Francisco Santos ou la tendance du costumbrismo :

Bien avant lui, de nombreux écrivains ont effleuré ou se sont donnés, d'une manière ou d'une autre, à la peinture des moeurs. D'ores et déjà, citons : Salas Barbadillo et Juan de Zabaleta. Le premier a traité, avec El curioso y sabio Alejandro, fiscal y juez de vidas ajenas (1634) ou Le curieux et sage Alexandre, six vies riches en types de caractère (allant du gourmand au sot) et le deuxième a dressé dans La Matinée du jour de fête (1650) une véritable galerie de portraits typiques à l'image de l'avare, du glouton, du galant, de la coquette, de l'hypocrite, etc..

Toutefois, c'est l'auteur des deux nouvelles : El día y la noche a Madrid (1663) et El Periquillo de los gallineros (1667) qui s'orientera véritablement vers le costumbrismo ou l'étude des moeurs tout en faisant valoir l'héritage picaresque à travers les pérégrinations - devenues classiques - d'Onofre et de Juanillo dans la première nouvelle et l'artifice du valet aux nombreux maîtres dans la seconde.

II - Derniers avatars du roman picaresque espagnol (2) :

"Guia y Avisos de forasteros que vienen a la Corte" (3)

Si, durant le premier tiers du XVII^e siècle, la production du roman picaresque fut d'une richesse extrêmement variée (sur le plan du fond comme

(1) Introduction à op. cit., p. 37.

(2) Sur ce point, se référer aux travaux du I Congreso Internacional dans op. cit., chap. IX-X, p. 739-849.

(3) C'est le titre du livre d'Antonio Liñan y Verdugo (éd. 1620) dans lequel il met en garde contre les fourberies de nos héros.

de la forme) grâce à des écrivains talentueux dans des oeuvres hors pair; les récits des décennies postérieures ne seront souvent que des redites. Peu innovateurs, ils ne feront qu'allonger indéfiniment la longue liste de la picaresque en Espagne.

1 - Quelques oeuvres évocatrices :

Parmi elles, citons :

- La desordenada codicia de los bienes ajenos (Paris, 1619) du D^r Carlos García ou la confession autobiographique d'un détenu (nommé Andrés) doublée d'une peinture du monde carcéral comme celui plus systématique des pícaros. C'est donc un véritable livre documentaire sur la faune picaresque.
- Lazarillo de Manzanara (Saragosse, 1620) de Juan Cortés de Tolosa qui ne fait guère preuve d'originalité puisque son nouveau Lazarille ne marche que sur les traces de ses glorieux aïeux (1).
- Don Raimundo el Entretenido (1626) de Don Diego Tovar y Valderrama ou le récit autobiographique de Don Raimundo, un parasite désœuvré et hâbleur mais assez plaisant et qui nous explique, avec amples détails, l'emploi du temps de ses journées.
- El Mesón del Mundo (1631) de Rodrigo Fernández de Ribera ou l'évocation réaliste de la vie d'auberge, avec ses hôtesses et ses servantes.
- Varios efectos de amor, en cinco novelas ejemplares (1641) d'Alonso Alcalá y Herrera.

2 - Vie et faits d'Estebanillo González, homme de bonne humeur :

C'est par ce roman (paru en 1646) que s'achève - mis à part Francisco de Santos - le cycle de la picaresque. Ici, nous retrouvons tout le brio

(1) Voir aussi sa nouvelle picaresque, tirée de ses Discursos morales (1617), et intitulée : Novela del licenciado Periquín.

- Historia de la literatura española (de J. Hurtado..) : 149.
- Historia de la literatura española (de Valbuena..) : 127, n. 1.
- Historia de la Orden de San Jerónimo : 29.
- Historia de la vida del Buscón (ou ses variantes) : 62, 72, 89, 105, 109, 112, 113, n. 1; 120, n. 2; 126, 131, 133, s. n. 2; 134, 138, 141, 143, 145, 152, 156, 157, 182, 187, 189, 193, 213.
- Historia general de las literaturas hispánicas : 55.
- Historia imperial y Cesarea : 26.
- Huzarí : 56.
- Hypocrites (les) : 206.
- Ilustre Fregona (1^o ou L'illustre Souillon) : 199.
- Instruction de la femme chrétienne : 26.
- Introduction à la littérature arabe : 51.
- Inventario : 25, n. 1.
- Itinéraire espagnol du conte médiéval (VIII^e-XV^e siècles) : 55.
- Itinerario de la novela picaresca española : 33.
- Je est un autre : 114, s. n. 3.
- Kitâb al-anwâ' (ou Liber anoe ou Le calendrier de Cordoue) : 47.
- Langue et littérature arabe : 52.
- Larousse du XX^e siècle : 113, n. 3.
- Lazarillo Castigado : 10.
- Lazarillo de Manzanares : 10, n. 2; 212.
- Lazarillo de Tormes : 154.
- Legacy of Islâm (the) : 51.
- Lexique historique de l'Espagne (XVI^e-XX^e siècles) : 112, n. 7.
- Liber facietiarum : 51, n. 4.
- Liber vagatorum : 42.
- Libre de Amich y Amat (el) : 47.
- Libre de los dones : 32.
- Libre de buen amor (el) : 31, 48, 140.
- Literature of roguery (the) : 41.
- Littérature arabe et roman picaresque espagnol : 52.
- Littré : 113, n. 2.
- Livre des lois (le) : 56.
- Logos : 113, n. 3.
- Maqâma (al) : 51, 123.

coutumier du genre dans les multiples exploits du pícaro Estebanillo (un amuseur professionnel, poète et serviteur du duc d'Amalfi) comme dans ses pérégrinations - au titre de soldat - à travers l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et la Pologne; en somme, un vrai récit de voyage (dans tous les sens de l'Europe) qui ne manque ni d'agrément ni de piquant.

Il s'agit toujours d'un récit autobiographique - "à peine romancé" selon les termes de M. Bataillon (1) - et dont la narration, au demeurant fort humoristique, est jalonnée de scènes d'intrigues, de pillages, de beuveries, etc.. L'auteur-narrateur informe le lecteur, dès le Prologue, du style employé et du contenu de son livre de la façon suivante : "le curieux lecteur trouvera ici des expressions spirituelles; le soldat, des batailles rangées; l'amoureux, des intrigues d'amour; le joyeux, une grande diversité de mots d'esprit et de mauvais tours; le mélancolique, des épitaphes funéraires" (2).

3 - Conclusion :

Avec : Vida y hechos de Estebanillo González, hombre de buen humor, la picaresque espagnole aurait pu trouver une bonne fin puisque, après l'écllosion du genre avec Lazarillo de Tormes, sa fixation avec Guzmán de Alfarache (véritable codificateur de ses éléments structuraux) et son achèvement baroque avec le Buscón, il n'y avait plus d'innovation à faire, de succès à gagner. Autant dire, que toute la production ultérieure ne sera qu'une simple redite ou des variantes plus ou moins heureuses des modèles originaux.

Certes, le roman picaresque ne va pas mourir de sa belle mort car le succès du genre et la ferveur continue des lecteurs atténueront les échecs.

(1) Introduction à op. cit., p. 33.

(2) Citation prise de R. Larriou et R. Thomas dans op. cit., p. 209.

Plus encore, il renaîtra de ses propres cendres dès le début du XVIII^e siècle(1) grâce à la Vida (publiée en 1743) de Don Diego de Torres Villarroel. Cét astrologue de l'université de Salamanque reprendra alors le flambeau de la tradition et fera de ce roman un vrai récit du genre, aussi bien par la narration autobiographique (des faits se rapportant à sa turbulente jeunesse) que par la forme de confessions qu'il lui a donnée.

Tant s'en faut, ce genre trouvera une fois encore une autre vie, pleine de promesses, chez de nombreux auteurs européens. Devenu classique sur le sol de la Péninsule ibérique, il aura une deuxième jeunesse auprès des auteurs et des lecteurs français, allemands, anglais et même latino-américains. C'est qu'il a acquis et acquerra encore une dimension internationale, tout comme la comedia espagnole ou la nouvelle italienne qui ont enrichi la littérature universelle par l'avènement d'un sang nouveau, fécondeur ou stimulateur des littératures nationales.

(1) Pour les époques moderne et contemporaine, se référer essentiellement aux travaux du I Congreso Internacional dans op. cit., chap. XI-La picaresca en la literatura moderna y contemporánea de España, p. 865-953; chap. XII-La picaresca en Hispanoamérica, p. 965-1013 et chap. XIII-La novela picaresca en Hispanoamérica, p. 1033-1151.

I N D E X

I - Index des noms propres cités

A/ Noms de personnages historiques

B/ Noms de personnages littéraires

II - Index des noms de lieux cités

A/ Noms de pays et de villes

B/ Noms relatifs aux lieux

C/ Noms de tribus et de sectes

III - Index des mots-clefs cités

A/ Mots et expressions en langue espagnole

B/ Mots et expressions en langue arabe

C/ Mots et expressions en langue française

D/ Mots et expressions en d'autres langues

IV - Index de références bibliographiques

A/ Ouvrages

B/ Articles

V - Index bibliographique

A/ Ouvrages

B/ Dictionnaires

C/ Articles et revues

I - Index des noms propres cités :

A/ Noms de personnages historiques :

A

- 'ABD MALIK (Ibn Razin) : 55, n. 4.
'ABD RAHMAN III : 55.
'ABDU (Muhammad) : 163, n. 1.
ABU 'ANBAS SAYMARI : 178, n. 1.
ABU-HAIDER (Jareer) : 52, 53.
ADAM : 85.
ALAN (Francis) : 143, 150, n. 2.
ALBORG (Juan Luis) : 198, s. n. 1.
ALCALA DE HERRERA (Alonso) : 212.
ALCALA YAÑEZ Y RIVERA (Jerónimo de) : 207.
ALEMAN (Mateo) : 9, 21, 26, 62, 100, n. 3; 118, 128, 130, 131, n. 1; 134, 135, 136, 137, n. 1; 144, 151, 152, 168, 175, n. 2; 183, 190, 192, 193, n. 3; 194, 202.
ALEXANDRE : 69, n. 2.
ALFARO (Gustave) : 125.
ALLAIGRE (Claude) : 31, n. 3; 125, 143.
ALPHONSE LE SAGE : 47.
ALTER (Robert) : 197, n. 1.
ANDRE (Valère) : 29.
APULEE (Lucius APULEIUS) : 42.
ARIE (Rachel) : 52, 116, n. 1, 153.
- ARISTOTE : 138.
AUBRUN (Charles-V.) : 28, n. 3; 149.
AUTEUR ANONYME : 135, 140, 143, 176, 183, 187, 190, 191, 194, 201.
AYALA (Francisco) : 51.
AYALA (H.) : 198, n. 1.
'AZDI (Abū Mutahhar) : 52.
- B
- BADIS (Ibn Mansūr I. BULAKIN) : 55, n. 4.
BALZAC (Honoré de) : 147.
BAMMATE (N.) : 154, n. 3.
BARET (Eugène) : 24, 28, n. 3; 39, 131, n. 1; 146, n. 3; 147, 197, n. 1.
BARINE (Arvède) : 20, n. 5; 117, n. 1; 148.
BATAILLON (Marcel) : 10, n. 2+4; 13, n. 2+4; 14; 21, n. 3; 23, n. 2; 27, 28, 29, n. 2; 30, 32, n. 1; 33, 42, n. 3; 71, n. 4; 121, n. 1; 125, 126, n. 1; 127, 135, n. 2+4; 143, n. 5; 148, 197, n. 1; 204, n. 1; 210, 213.

- BEN ELEASAR (Jacob) : 57.
BEN EZRA (Moïse) : 56.
BEN LABRAT (Dounash) : 56.
BENASSAR (Bartolomé) : 17, n. 4+5;
18, n. 2+3; 21, n. 3; 149-50.
BEN PACOUDA BANIA : 56.
BEN SABARRA (Joseph) : 57.
BEN SABBETAY (Yehouda) : 57.
BEN SAMUEL HA-LEVI BEN HADDAY (Abraham) : 57.
BEN SIQBIL (Salomon) : 56.
BERCERO (Gonzalo de) : 48.
BERNADOU (Pierre) : 34, n. 1; 43, n. 3; 148.
BEST (O. F.) : 36.
BJORNSON (Richard) : 13, n. 1; 52, n. 2; 153.
BLACHERE (Régis) : 53, n. 1.
BLACHERE (R)-MASHOU (Pierre) : 191, n. 2.
BLANCO (García) : 124, n. 2.
BLANCO AGUINAGA (Carlos) : 150, n. 2.
BLEIBERG (Germán)-MARIAS (Julían) : 33, 197, n. 1; 204, n. 1.
BOCCACE (Giovanni) : 129, n. 3; 134, 198.
BONILLA Y SAN MARTIN (Adolfo) : 44, 45.
BONNAT (Jean-Louis) : 114, s. n. 3.
BORGERS (Oscar) : 20, n. 4; 148.
BOUTERWIK (M.) : 28, n. 3.
BRAUDEL (Ferdinand) : 17, n. 3+5.
BRUN (F.) : 150, n. 2.
BRUNEL (Pierre)-PICHOIS (Claude)-ROUSSEAU (André-Michel) : 14, n. 2.
BRUNETIERE (Ferdinand) : 39.
C
CABALLERO (Fernán) : 32.
CAMP (Jean) : 145, n. 3; 152, 197, n. 1; 204, n. 1.
CAMP (J.)-CASANOVAS (D.) : 148.
CANEVA (Rafael) : 23, n. 4; 150, n. 2.
CANTARINO (Vicente) : 52.
CARLOS V : 24.
CASTILLO Y SOLORZANO (Alonso de) : 206.
CASTRO (Américo) : 30, 46, n. 2+3; 48, n. 1; 54, 57, 80, n. 1; 93, n. 2; 116, 203, n. 1.
CAVILLAC (M.) : 21, n. 2; 149, n. 4.
CEJADOR Y FRAUCA (Julio) : 29, 38, n. 5.
CERVANTES (Miguel de) : 26, 197, n. 1; 198, 199, 200, 201.

- CESPEDES Y MENESES (Gonzalo de) : 209. Cabezuela) : 31.
CHAMPFLEURY (Jules HUSSON) : 147. DESCOLA (Jean) : 23, n. 5; 34, n. 1;
CHANDLER (Frank Waldleigh) : 32, n. 1; 148-49.
34, 41, 197, n. 1. DEVEZE (Michel) : 20, 22, n. 1; 149.
CHAPELAIN (Jean) : 35, n. 5. DIAZ-PLAJA (Guillermo D.) : 55, 56,
CHARLES QUINT : 27, 184. n. 1.
CHAUCER (Geoffrey) : 134. DIEZ-ECHARRI (Emiliano)-ROCA FRAN-
CHILDERS (James Westley) : 198, s.n.1. QUESCA (José-María) : 198, s.n.1.
CIROT (G.)-DARBORD (M.) : 48, n. 1; 145, DIOSCORIDE : 55.
n. 3. DJAHIZ (Abū 'Utman) : 52.
CLARKE (Henry Butler) : 197, n. 1. DOZY (R.) : 53.
CORNEILLE (Pierre) : 177. DUFOURCQ (Charles-Emmanuel) : 53,
COROMINAS (Joan) : 33. n. 2; 54.
CORTES DE TOLOSA (Juan) : 10, n. 2; 212. DUMAS (Claude) : 123.
COUREET (Gustave) : 147. DUN (Peter N.) : 150, n. 2.
COVARRUBIAS (don Sebastián de) : 34, 36, DU RUMMA : 178, n. 1.
37. E
CROS (Edmond) : 42, n. 4; 114, s.n. 3; ENRIQUEZ GOMEZ (Antonio) : 210.
119, n. 1; 120, n. 2; 129, n. 4; ERASME (Didier) : 27, 71, n. 4.
131, n. 4; 132, n. 1+2; 134, 142, ESPINEL (Vicente) : 153, 206, 207.
145, n. 6; 149, n. 3; 162, n. 1. ETIEMBLE (René) : 14.
CRUSSARD (E.) : 115. F
D
FARAZDAQ : 178, n. 1.
DAYF (Sawqī) : 51, 123. FERNANDEZ DE RIBERA (Rodrigo) : 212.
DEFOURNEAUX (Marcelin) : 77, n. 5; 149. FERRERAS (Jean Ignacio) : 149, n. 3.
DELICADO (Francisco, curé de Vallo de FITZMAURICE-KELLY (James) : 9, n. 3;

191, n. 4.

FLAUBERT (Gustave) : 147.
FOULCHE-DELBOSC (R.) : 9, n. 3; 40,
41, n. 1.

FRANCOIS I^{er} : 13, n. 5.

G

GALIEN (Claude) : 81.
GARCIA (Carlos) : 212.
GARCIA DE DIEGO (Vicente) : 38.
GARCIA DE TOLEDO (D.) : 13, n. 2.
GARCIA LOPEZ (J.) : 11, n. 1.
ĠAZZALI (Abū Ḥamid) : 56.
GIBB (Sir Hamilton) : 51.
GILI Y GAYA (Samuel) : 197, n. 1.
GINES PEREZ DE HITA : 25, n. 1.
GONCOURT (Edmond HUOT DE et Jules) :
147.
GONZALEZ LOPEZ (Emilo) : 197, n. 1;
204, n. 3.
GONZALEZ PALENCIA (Ángel) : 46, n. 3;
49, 50, 52, n. 1; 149, 153.
GONZALEZ PALENCIA (Á.)-MELE (Eugenio) :
28, n. 3.
GRACIAN DE ALDERETE (Diego de) : 26.
GRACIAN Y MORALES (Balthazar) : 47.
GRANJA (Fernando de la) : 116, n. 2;

134, n. 4.

GUILLEMMAIN (H.) : 94, n. 1.
GUYARD (Marius-François) : 9, n. 1.

H

HAAN (Fonger de) : 29, 43, 44, 45.
HABEUS : 55, n. 4.
HABSBOURG : 16.
ĤAKAM II : 55.
ĤALAF (Ibn 'Aḥmad) : 182.
HA-LEVI (Rabbi Samuel) : 54.
HALEVY (Yehouda) : 56.
HALEY (Georges) : 197, n. 1.
HAMADANI (Abū Faḍl) : 51, n. 4; 62,
69, 74, 79, 88, 92, 114, 115, 121,
123, 125, 135, 142, 147, 153, 163,
169, n. 8; 176, 178, n. 1; 183,
189, 191, 194.
ĤARIRI (Abū Qāsim) : 49, 50, 51, n.
4; 52, n. 2; 62, 63, 69, 79, 115,
n. 2; 119, n. 5; 122, 123, 134,
135, n. 1; 142, 153, 157, n. 1;
168, 169, n. 8; 176, 179, 183,
189, 192, 194.
ĤARIZI (Judas) : 57.
HASDAY (ben Isaac ben Chaprout, alias
NASI' ABU YUSUF) : 55, n. 4.

HEIPLE (Daniel L.) : 34, n. 8.
HILAL (Ġunaymī) : 50.
HORACE : 137, n. 5; 193, n. 1.
HOROZCO (Sebastián de) : 29-30.
HOYOS (A. de) : 36.
HURTADO (J.)-DE LA SIERNA (J.)- GONZALEZ

PALENCIA (Á.) : 26, n. 2; 135, n.
5; 149, n. 7; 197, n. 1; 204, n.
2; 205, n. 1.

HURTADO DE MENDOZA (don Diego) : 14,
n. 1; 28, n. 3.

I

IBN 'ARABI : 46, 116.
IBN GABIROL (ou Abū 'Ayyūb Sulaymān
I. Yahyā dit Avicébron) : 55.
IBN ĠANAH (ou Jona Marinus) : 55.
IBN HALLIKAN : 115, n. 2.
IBN HAṬĪB (Lisān Dīn) : 116, 147.
IBN HAZM : 46, 116.
IBN MASSARA : 46, 55.
IBN MURABI 'AZDI : 116.
IBN MU'TAZZ : 56.
IBN NAGRELA (Samuel et Joseph) : 55, n. 4.
IBN SADRAY (Abū Bakr) : 55, n. 4.

J

JESUS-CHRIST : 96.

JEUNE (Simon) : 9, s. n. 3.
JIMENEZ DE RADA (Rodrigo) : 47.
JUDAS : 83.

K

KORTING (Segth) : 36.

L

LARRIEU (Melle) : 141, n. 2; 142.
LARRIEU (Robert)-THOMAS (Romain) :
16, n. 3; 134, n. 4; 148, 192,
n. 1; 197, n. 1; 213, n. 2.
LAZARO CARRETER (Fernando) : 133, 142.
LEGENDRE (Maurice) : 23, 32, n. 1.
LEJEUNE (Philippe) : 113-14, n. 3;
150.
LEVI-PROVENCAL (E.) : 47, n. 1; 53.
LIÑAN Y VERDUGO (Antonio) : 211, n. 3.
LOPEZ DE CORTEGANA (Diego) : 42.
LOPEZ DE UBEDA (Francisco) : 203.
LOPEZ DE VELASCO (Juan) : 10, n. 1.
LULIE (Raymond) : 47.
LUNA (H. ou Juan de) : 10, n. 4; 136.
LUTHER (Martin) : 71, n. 4.

M

MAIMONIDE (ou Ibn Maymūn) : 56.
MALDONADO DE GUEVARA (F.) : 34.
MANRIQUE DE ARAGON (J.) : 45.

- MARIN (Rodriguez) : 22, n. 2.
MARTI (Juan José) : 136, 190.
MARSAN (Ramelino E.) : 55.
MARTINEZ (Alfonso dit archiprêtre de Talavera) : 31.
MAYANS (Gregorio) : 28, n. 3.
MENDOZA (don Juan de) : 126.
MENEVENDEZ Y PELAYO (don Marcelino) : 42, 48, 52, n. 1; 53, 203, n. 1.
MENEVENDEZ PIDAL (Ramon) : 31, n. 4.
MERIMEE (Ernest) : 24, n. 3; 28, n. 3; 142, 146, n. 5; 148, 197, n. 1.
MEXIA (Pedro) : 26.
MILLER (Stuart) : 198, s. n. 1.
MINIK (Pérez) : 124, n. 2.
MOLHO (Maurice) : 14, 27, 33, 35, n. 4+5; 37, n. 1; 38, n. 4; 41, n. 3; 42, 71, n. 4; 77, n. 5; 78, n. 2; 79, n. 1; 120, 125, 127, n. 2; 132, 138, 139, n. 1; 142, 162, n. 2; 198, s. n. 1; 199.
MOLIERE (Jean-Baptiste) : 206.
MONCADA (D. Hugo de) : 13, n. 2.
MONNIER (Henri) : 147.
MOREL-FATIO (Alfred) : 27, 28, n. 1+3; 29, 39, 40, 41, n. 1; 71, n. 2; 116, n. 9; 124, n. 1; 125, 126, n. 1; 142, 148, 191, n. 3.
MONTE (Alberto del) : 33.
MONTEMAYOR (Jorge de) : 24.
MONTESIER (Frederick) 198, s. n. 1.
MOY (T. E.) : 38.
MUQTADIR : 55, n. 4.
MUSTA^CIN : 55, n. 4.
N
NAVAEZ (D. Rodrigo) : 25, n. 1.
NAVAGIERO (Andrea) : 43.
NUNCIO (Martín) : 10.
NÚÑEZ (Herman) : 30.
NYKL (A. R.) : 37, 45.
O
ORTEGA (Fray Juan) : 27, n. 3; 29.
OVIDE : 179.
P
PASCUAL (J.) : 33, n. 1.
PELLAT (Charles) : 51, 52.
PERES (Henri) : 53, n. 1; 54, 55, n. 4; 147, 191, n. 4.
PEREZ (Joseph) : 16, n. 1+2; 21, n. 1.
PEREZ DE HERRERA (Cristobal) : 51.
PESEUX-RICHARD (H.) : 35, n. 1; 38.
PFAND (Ludwig) : 124, n. 2.
PHILIPPE II : 10, n. 1; 15, 30.

PHILIPPE III : 203.

PHILIPPE IV : 21.

PIERRE I^{er} D'ARAGON : 46.

PLINE : 143.

PLUTARQUE : 26.

POMPEE : 173, n. 2.

PUIBUSQUE (Adolphe de) : 28, n. 3.

Q

QUEVEDO Y VILLEGAS (Francisco GOMEZ DE) :

62, 72, 112, 120, n. 2; 125, n. 2;
133, 134, 135, 138, 140, 141, 145,
n. 6; 146, 152, 176, 183, 187, 190,
192, 194, 201.

R

RABELAIS (François) : 42.

RABI^c IBN ZAYD (ou Recemundo) : 47.

REILLE (Jean-François) : 33.

REYNAUD (M.)-DEREMBOURG (M.) : 123, n. 2.

REY CHICO : 25, n. 1.

REYNIER (Gustave) : 151, n. 2.

RICAPITO (Joseph Virgil) : 118, n. 3;

142, 149, n. 3; 153, 198, s. n. 1.

RICO (Francisco) : 133.

ROIG (Jaime) : 32.

ROJAS (Fernando de) : 32, 116.

ROJAS Y ZORILLA (Francisco de) : 94, n. 1.

ROUCHE (M.) : 50.

RUEDA (Lope de) : 29.

RUIZ (Juan dit archiprêtre de Hita) :

31, 47, 48, n. 1; 116, n. 7; 140.

RUMEAU (A.) : 51, 53, 153.

S

SALAZAR (E. de) : 35, n. 5.

SALDAÑA (Quintillano) : 36.

SALERNE (Masuccio de) : 40, 41, n. 1.

SALAS BARBADILLO (Alonso Jerónimo de) :
205, 211.

SALLILAS (Rafael) : 20, n. 2; 34.

SAN MIGUEL (Angel) : 124, 128, n. 2;

129, n. 1+3; 130, 142, 150, n. 2;

175, n. 2.

SANNAZAR (Iacopo SANNAZZARO) : 24.

SANTOS (Francisco) : 211, 212.

SANVISENTI (Bernardo) : 34.

SAYF DAWLA HAMDANI : 183.

SCARRON (Paul) : 206.

SCHIRMANN (Jefim) : 54.

SCHOTT (père André) : 29.

SICROFF (Albert A.) : 17, n. 1; 127,
n. 1.

SIGUENZA (frère José de) : 14, n. 1;

29.

SOQMAN IHW ORTOQ (ou SUKMAN MU'IN

DAWLA) : 183, n. 1.

SOUBEYROUX (J.) : 149, n. 4.

SOUILLER (Didier) : 145, n. 5; 174, n.
1; 198, s. n. 1.

SPITZER (Léo) : 37, 41, 120, 125,
133, 134, 142, 148, n. 5.

T

TALENS (Jenaro) : 198, s. n. 1.

TARCHOUNA (Mahmoud) : 7, 52, 53.

THERESE D'AVILA (Sainte) : 18, n. 1.

TICKNOR (George) : 10, n. 2; 28, n. 3.

TIMONEDA (Juan de) : 40, 134.

TORRES VILLARROEL (don Diego de) : 214.

TOVAR Y VALDERRAMA (don Diego) : 212.

V

VALBUENA Y PRAT (Angel) : 126, n. 2;

127, n. 1; 197, n. 1.

VALDES (Juan et Alonso) : 27, n. 3; 71.

VAN TIEGHEM (Paul) : 8, 148.

B/ Noms de personnages littéraires :

Abū Fath. 'Iskandari : 51, 52, n. 1; 62,

79, 84, 85, n. 1; 88, 114, 153, 155,

160, 162, 163, n. 2; 164, 169, 176.

Abū Zayd Sarūġi : 49, 51, 52, n. 1; 63,

69, 79, 84, 88, 115, 120, s. n. 5;

VAUD (Pierre) : 37.

VEGA CARPIO (Félix LOPE DE) : 23.

VELEZ DE GUEVARA (Luis) : 209.

VENEZAS (Alejo de) : 16, 35, n. 5.

VERNET (Juan) : 52, 154, n. 3.

VIARDOT (Louis) : 139, n. 1.

VIERGE (Marie) : 47.

VILAR (Jean) : 149, n. 3.

VILAR (Pierre) : 46, n. 1.

VILLEGAS (Antonio de) : 25, n. 1.

VIVES (Luis) : 21, 26, s. n. 3.

VOSSLER (Karl) : 148.

W

WEINRICH (Harold) : 180, n. 1.

WIET (Gaston) : 51.

Z

ZABALETA (Juan de) : 211.

ZABARRA : 57.

ZOLA (Emile) : 147.

ZUNZUNEGUI : 198.

153, 155, 159, 160, 168, 170, 179,

183, n. 1.

Alguazil (1°) : 107, 125, 165, n. 2;

166.

Alonso : 207, 208.

- Alonso (don) : 83.
- Amalfi (duc d') : 213.
- Ambassadeur (1') : 94, 109, 111, n. 5;
160, n. 3.
- Ampurde (baron d') : 209.
- Andrès : 212.
- Archiprêtre de Saint-Sauveur (1') : 12,
70, 88, 95, 102, n. 3; 107, 126.
- Avendaño (don Tomas de) : 199.
- Aveugle (1') : 6, n. 2; 80, 81, n. 8;
84, 90, n. 2; 93, n. 2; 107, 110, n.
4; 125, 140, 158, 164, 166, n. 3;
175, 181.
- Avocat (1') : 94, n. 2.
- Berganza : 203.
- Cabra : 65, 72, 131, 141, 176, n. 3.
- Cardinal (1e) : 72, 108, n. 2; 109,
111, n. 1.
- Carriazo (don Diego de) : 199.
- Campuzano (le capitaine) : 202, 203.
- Capitaine (1e) : 94, n. 2; 109, 171,
n. 7-8.
- Célestine : 205.
- Cespedes (Alonso de) : 209.
- Chapelain de la cathédrale (1e) : 70, 107,
125, 165, n. 2; 166.
- Cléophas (don) : 209.
- Commandeur : 85.
- Coronel (don Diego de) : 110, 131, 167.
- Cortadillo : 201.
- Diable boiteux (1e) : 209, 210.
- Ecuyer (1') : 75, 90, 98, n. 1; 99,
n. 8+10; 100, 107, 125, 160, n. 1;
165, n. 2.
- Elena : 205, 206.
- Estebanillo (González) : 213.
- Gonzalez (Thomas) : 75, 84.
- Grapal (la) : 102, n. 4; 138.
- Guadaña (don Gregorio) : 210.
- Guide (Maria de la) : 104, n. 9.
- Guzmán d'Alfarache : 19, n. 3; 62,
n. 3; 64, 66, n. 4; 67, 68, n. 1;
72, n. 2; 74, n. 1; 75, 76, n. 1-2
+ 8-9; 77, 82, 85, n. 5; 86, 87,
n. 2; 88, 90, n. 1; 91, n. 2; 92,
n. 2; 93, n. 1; 94, n. 5; 95, 96,
n. 1; 97, n. 3; 100, 101, n. 3+4;
102, n. 2; 103, n. 1; 104, n. 1+3;
105, 106, 108, 109, 110, n. 6; 111,
n. 1+2+3+4+5; 117, 119, n. 4; 128,
129, 131, 136, 139, n. 1; 145, 146,
156, 157, n. 3; 158, n. 2+3+4; 159,

- n. 2; 160, n. 3; 161, n. 2+3+4; 162, Moine de la Merci (1e) : 70, 107,
n. 1+2; 168-69, 173, 174, 175, 176, 125, 165, n. 2; 166.
n. 2; 180, n. 4; 182, 184, n. 2; Monipodio : 200, 201, 202.
185, n. 8; 199, 200, n. 1; 202, 204. Montufar : 205.
Guzman (don Marcelle) : 86. Nicolette : 106, n. 2.
Harit Ibn Hammam : 115. Obregon (Marcos de) : 207.
'Isa Ibn Hisam : 114, 178, n. 1. Onofre : 211.
Juanillo : 211. Pablos de Segovie (Paul don) : 64, 65,
Justina : 205. n. 5; 73, n. 2+6+8; 78, 82, 83, 86,
Lazaro de Tormes (ou Lazare) : 10, 11, 12, 87, n. 2; 88, 90, n. 2; 97, n. 5;
13, 29, 30, 31, n. 1; 62, n. 1; 63, 66, 100, 101, n. 2; 102, 103, 104, n.
70, 71, 74, 75, 81, n. 10; 84, 87, 88, 6+7+8+9; 105, n. 1; 109, 112, n. 3
89, 90, n. 2; 95, 98, n. 1; 99, n. 7; +6; 117, 120, 131, 132, 133, s. n.
100, n. 2; 102, 103, n. 3; 107, n. 4; 2; 138, 145, 146, n. 2; 155, 157,
110, n. 3; 117, 118, 127, n. 2; 135, 160, 162, n. 2; 168, 176, n. 3;
136, 140, 143, 150, 155, 156, n. 2; 180, 182, 185, n. 4; 188, 189, n.
157, n. 2; 158, 160, n. 1; 162, n. 2; 1; 193, n. 2; 200.
164, n. 1; 175, 176, 180, n. 2; 181, Pablos (Clemente) : 86.
182, 183, n. 2; 184, 187, n. 1; 200. Peralta : 202.
Lozano : 205. Pérez (Toinon) : 84.
Lujan de Sayavedra (Mateo) : 136, n. Prêcheur de bulles (1e) : 70, n. 4;
4; 137. 107, 125, 162, n. 2; 166.
Lurre : 65. Prêtre de Maquède (1e) : 69, 71, 107,
Médine (Ducs de) : 86. 125, 165, n. 2; 166.
Melinillo : 200. Raimundo (don) : 212.
Méndez : 205. Rincón (Pedro del) : 201.

Sagredo (Dr) : 207.

San Pedro (Aldonza de) : 86.

Sayavedra : 91, 176, n. 1.

II - Index des noms de lieux cités :

A/ Noms de pays et de villes :

Afrique : 13, n. 2.

Afrique du Nord : 189, n. 2.

Ahwaz : 163, n. 2; 169, n. 3.

Alcalá de Hénarès : 9, 82, 83, 89, 108, 110, 131, 132, 135, 167, 168, 172,

175, n. 2.

Alep : 169, n. 5.

Alendia (plaine d') : 200.

Alexandrie : 84, 155, 162, 169, n. 7.

Alicante : 208.

Alfarache : 86.

Alger : 207, 208.

Allemagne : 213.

Almagre : 171, n. 9; 175.

Almorox : 165, 166.

Alpujarras : 25, n. 1.

Amérique : 194.

ʿĀmid : 163, n. 2.

Andalousie : 15, 17, 184, n. 2; 200.

Anvers : 9, 10, 30, 135.

Arabie : 169.

Scipion : 203.

Till : 42.

Zaïde : 84, 187, n. 1.

Arenillas : 205.

Arménie : 163.

Azerbaïdjan : 163.

Bagdad : 163, 169, n. 4; 183.

Balkh : 163.

Barcelone : 171, n. 9; 172, 173,

175, 206.

Bassora : 163, 169, n. 4.

Baume-Lès-Aix : 114, s. n. 3.

Bologne : 108, n. 2; 172, 173.

Boukhara : 163.

Burgos : 9, 184, n. 1; 199.

Bruges : 30.

Caçaille (de la Sierre) : 109, 171,

173, 175.

Caire : 74.

Cantillane : 171, 173.

Carthagène : 136.

Castille : 17, 18, 164, 200.

Cerecedilla : 167.

Chirāz : 169, n. 3.

- Cordoue : 46, 55, 208.
Damas : 163, 169, n. 5.
Damiette : 169, n. 7.
Djerba : 13, n. 2; 183.
Egypte : 169.
Escalona : 165, 166.
Espagne : 9, 10, n. 4; 11, 13, n. 2;
14, 15, 16, n. 2; 17, 20, n. 4; 22,
23, n. 2; 25, 27, 32, 37, n. 3; 39,
42, 43, n. 2; 46, n. 1; 52, n. 2;
53, 54, n. 1+2; 56, 58, 61, 74, n.
1; 80, n. 1; 86, n. 7; 89, 93, 96,
n. 5; 111, n. 3; 116, n. 8; 128,
146, n. 3; 151, 152, 159, n. 2; 168,
170, 173, 174, 185, 186, 187, 194,
197, 199, 203, 207, 208, 212, 213.
Euphrate : 169, n. 4.
Europe : 37, 41, n. 3; 42, 194, 213.
Flandres : 30, 207.
Florence : 172, 173, n. 2; 175, n. 2;
176, 186.
France : 109, 210, 213.
Gaète : 172.
Gênes : 85, 172, 173, 174, 175.
Granade : 25, n. 1; 43, n. 2; 49, 54,
55, n. 4; 73, n. 9; 180, 209.
Holwan : 163, 169, n. 3.
Indes : 17, 43, n. 2; 78, 102, 132,
138, 146, 157, 167, 168, 174, 182,
208.
Irak : 163, n. 2; 169.
Ispahan : 163.
Istanbul : 74.
Italie : 74, n. 1; 109, 159, n. 2;
170, 173, n. 2; 174, 207, 213.
Jorjân : 163.
Karaj : 169, n. 3.
Kûfa : 163, 169, n. 4.
Las Rozas : 167.
Léon : 18, 205.
Levant : 85.
Lisbonne : 126, 208, 209.
Los Gelves : 75, 84.
Ma'arret en-Nu'mân : 169, n. 5.
Madrid : 13, n. 5; 82, 126, 132, 145,
167, 168, 171, 172, 173, 174, 175,
n. 2; 205, 206, 207, 208, 210.
Maghreb : 53, 169.
Malagon : 101, 171, n. 7-8.
Maltiya : 169, n. 6.
Mansilla : 205.
Maquède : 63, n. 5; 69, 71, 165, n. 1.

- Maragheh : 169, n. 3.
Marw : 169, n. 3.
Maşān : 115, n. 2.
Mayyāfāriqīn (ou Silvan) : 163, n. 2;
169, n. 3.
Meccue (La) : 21, 163, 169, n. 6.
Medina : 203.
Medina de Rioseco : 205.
Medine : 169, n. 6.
Milan : 172, 173.
Mossoul : 163.
Munich : 148, n. 5.
Murcie : 46.
Nadjran : 169, n. 2.
Naples : 41, n. 1.
Navarre : 208.
Nichapour : 163.
Nusaybin : 169, n. 5.
Occident : 153, 194.
Oman : 169.
Orgaz : 171, n. 7-8.
Orient : 116, n. 8; 153, 194.
Paris : 10, n. 4; 136, 212.
Pavie : 13, n. 5.
Pays-Bas : 213.
Péninsule ibérique : 18, 54, 174, 214.
Péninsule italienne : 173.
Perse : 163, 169.
Picardie : 37, n. 2.
Pologne : 213.
Portugal : 207, 213.
Qazwīn (ou Qazvin) : 163, 183.
Rahba : 169, n. 4.
Ramla : 169, n. 5.
Ras-‘Aīn : 163, n. 2.
Rayy : 169, n. 3.
Rejas : 167.
Rome : 64, 128, 172, 173, 174, 200,
n. 1.
Rouen : 210.
Sa‘da : 169, n. 2.
Saint-Lazare : 171, 173, 175.
Saint-Juan d'Alfarache : 85, 155,
175, n. 2.
Salamanque : 84, 136, 164, n. 1; 165,
166, 167, 207, 208, 214.
Samarcande : 169, n. 3.
San‘ā’ : 169, n. 2.
Saragosse : 55, n. 4; 126, 172, 174,
205, 208, 212.
Sāriya : 163.
Sarouj : 49, 84, 155, 169, n. 1; 170,

- 183, n. 1.
- Sawa : 169, n. 3.
- Ségovie : 78, n. 4; 86, 120, 132, 155,
167, 168, 208.
- Séville : 21, 22, n. 2; 77, n. 5; 85,
109, 132, 167, 168, 170, 172, 173,
174, 184, n. 2; 185, n. 8; 200, 201,
205, 208, 210.
- Sienne : 172, 173, n. 2.
- Sindjar : 169, n. 4.
- Sistan : 163.
- Solane (auberge de la) : 75, 107.
- Syrie : 85, n. 1; 163, n. 2; 169, n. 1.
- Tabriz : 169, n. 3.
- Taflis : 169, n. 3.
- Tage (le) : 185, n. 4.
- Tojares : 84, 155, 165.
- Terroir de Fazara : 163.
- Tirmous : 169, n. 7.
- Tolède : 12, 13, 17, n. 4; 30, 47, 64,
66, 101, 107, 132, 144, 157, 164, n.
1; 165, n. 2; 166, 167, 168, 171,
173, 175, 181, 183, n. 1; 184, n.
1+2; 193, n. 2; 204, 205, 208.
- Torrejon : 167.
- Torrijos : 165, n. 1.
- Tormes (rivière de) : 84, 155, 164,
165, 166, n. 1.
- Toro : 208.
- Torote : 167.
- Tournai : 40.
- Tyr : 169, n. 5.
- Valence : 208.
- Valladolid : 18, n. 3; 184, n. 1;
203, 207, 208.
- Venise : 43.
- Vieille Castille : 38.
- Wasit : 169, n. 4.
- Yamasa : 169, n. 6.
- Yémen : 163, 169.
- Zabid : 169, n. 2.
- Zaranj : 182.
- 191, 207.
- Anglais : 37, n. 1; 214.
- Anglo-italienne : 134.
- Arabe(s) : 7, 8, 43, 44, 45, 46, 47,
- 183, n. 1.
- B/ Noms relatifs aux lieux :
- Africain : 42.
- Allemand(s) : 42, 214.
- Andalou(se,s) : 32, 45, 48, 52, n. 1;
54, n. 1; 77, n. 5; 115, 116, 147,

- 48, 50, n. 3; 51, 52, n. 2; 53, n. 1; 54, 55, 56, 57, 69, 79, 80, n. 1; 84, 85, n. 1; 87, 92, 93, n. 1; 94, 113, 114, 115, 117, 120, 123, n. 2; 125, 129, n. 3; 134, n. 4; 139, 141, 153, 157, n. 1+3; 159, 161, 162, 177, 189, 192, 193.
- Arabo-espagnole : 53, 61.
- Arabo-hébraïque : 14.
- Arabo-islamique : 48.
- Arabo-musulmane : 46.
- Barcelonais : 57.
- Basque : 38, n. 5; 65.
- Belge : 29.
- Berbères : 55, n. 4.
- Bulgare : 38.
- Castillan(e) : 16, 47, 191, 199.
- Catalan : 32.
- Espagnol(e,s) : 7, n. 1; 8, 9, 10, n. 4; 12, 14, 18, 22, 23, n. 5; 26, 28, 30, 31, n. 1; 32, 34, 36, 39, 40, 41, n. 1; 43, n. 2; 45, 46, 47, 48, 49, 51, n. 2; 54, 57, 61, 69, 74, 77, 79, 80, n. 1; 81, 84, 87, 89, 92, 93, n. 1; 94, 95, 98, 106, 110, 113, 114, 117, 121, 123, 124, 125, 134, 135, 138, 139, n. 1; 140, 141, 142, 147, 150, 151, n. 2; 157, 159, 160, 161, 162, n. 2; 168, 183, n. 2; 184, n. 1; 187, 190, 192, n. 2; 193, 197, 198, 202, 205, 206, 209, 210, 211, 213.
- Européen(ne,s) : 32, 39, 41, n. 3; 42, 50, 147, 214.
- Extrême-orientale : 50, n. 3.
- Flammande : 37, n. 3; 42.
- Florentine : 175, n. 2.
- Franco : 183, n. 1.
- Français(es) : 36, 38, n. 4; 40, 41, n. 3; 42, 116, n. 9; 147, 214.
- Gascon : 38, n. 4.
- Génoise(s) : 173, 174.
- Grecs(ques) : 36, 56, 94, 108.
- Gréco-latines : 47.
- Grenadin(s) : 43, n. 2; 56.
- Hébraïque : 34, 36, 55, 56, 57.
- Hébreu : 56, 108, 188, n. 3.
- Hébreu-italien : 36.
- Hispanique : 53, 57.
- Hispano-hébreu : 30.
- Hongrois : 38.
- Indo-européennes : 38.
- Indoue : 210.

- Italien(ne,s) : 39, 40, 41, n. 1; 129, n. 3; 134, n. 4; 173, 175, n. 2.
Judéo-arabe(s) : 48, 54, 57, 58.
Juif(ve,s) : 18, 30, 31, 45, 53, n. 2+3; 54, n. 1+2; 56, 57, 85, 187, n. 3+4; 189, 210.
Latin(e) : 36, 42, 46, 55, 108, 144, 151.
Latino-américains : 214.
Maghrébins : 53, n. 2.
- Maghrébo-andalouses : 116.
Oriental(e) : 47, 57.
Picard(e,s) : 37, n. 3; 38, 41.
Portuguais : 208.
Sémitique : 47, 48.
Sévillan(s) : 42, 145, 174, 201, 202.
Tohèque : 37, n. 3.
Tolédin : 56, 57.
Valencien : 21, 90.

C/ Noms de tribus et de sectes :

- Banū-Sāsān : 52, n. 1; 85, n. 1; 92, 156, n. 1.
Béghard : 37.
Bohème : 37, n. 1.
Ġassān : 85, n. 1.
Khazars : 56.
Mendoce : 111, n. 5.
Moroi (la) : 208.
Sulaym : 85, n. 1.

III - Index des mots-clefs cités :

A/ Mots et expressions en langue espagnole :

- Abrir : 44.
Algarabiado : 46.
Aljamiado : 46.
Aprovechamientos : 204.
Arbitros : 185, n. 4.
Bajo : 35.
Bulderos : 184, n. 1.
Búlgaro : 38.
Chófer : 36.
Comedia : 94, 202, 214.
Conformidad : 207.
Converso(s) : 30, 58, 187.
Corregidor : 17, n. 4.
Cortar : 44.
Cortès : 13, 21, 26, 181, 184, n. 1.
Costumbrismo : 211.
Criar de nuevo : 30.
Criado de un pobre : 35.

- Del gusto picaresco : 24.
Descansos : 207.
Doloso : 35.
Ensanchar : 44.
Esdrújulo : 38.
Esportillero : 35.
Falto de honora : 35.
Fanfarrón : 44.
Fantasía : 44.
Fantasma : 44.
Gente : 24.
Gente del hampa : 20.
Corrones : 19.
Hampones : 20.
Hidalguía : 12, 98, 100, 151.
Hidalgo(s) : 19, 98, 99, 101, n. 1;
125, 200.
Hispania cristiana : 15.
Honra : 12, 94, 95, 96, 98, 151.
Húngaro : 38.
Kharjas (=Ĥarġa) : 48.
Latifundio : 16.
Latino : 46.
Limpieza de sangre : 84.
Madrugador : 44.
Mancha : 84.
Mentira : 44.
Minifundio : 16.
Moaxaha (=Muwaššaha) : 46.
Mozo : 41.
Mozo de jábega : 35.
Nonada : 140.
Novela picaresca : 26, n. 2; 49.
Novela de caballerías : 26, n. 2.
Novellino : 40.
Origen incierto : 33.
Pasos : 29.
Picaño(s) : 34, 35, n. 5.
Pícaro (étymons et variantes) : 33,
34, n. 3; 35, n. 1+5; 36, 37, n.
1; 38, n. 4+5; 39, n. 1; 41, 43,
44.
Pícaro(a,s) : 9, 11, 12, 14, 18, 19,
20, 21, 22, n. 2; 23, 32, 45, 51,
52, 64, 79, 88, 92, 94, 95, 96,
97, 98, 100, 101, 102, 103, 105,
106, 112, n. 7; 117, 118, 119,
128, 140, 152, 153, 155, 156, 157,
159, 160, 161, 162, 168, 199, 200,
202, 203, 204, 206, 207, 209, 210,
212, 213.
Pícaro de cocina : 34, 35, n. 1.

Pie cortado : 204.

Pinche de cocina : 34.

Pregonero : 144, 181.

Probanzas : 84.

Recadero : 35.

Reconquista : 15.

Renta : 98.

Ruin : 35.

Siglo del Oro : 23.

Sopa boba : 20.

Sopistas : 20.

Rodrigón : 207.

Trancos : 210.

Tratados : 12, 127.

Ventas : 176.

Vergüenza : 35.

Zejel (=Zagal) : 46, 47, 48.

B/ Mots et expressions en langue arabe :

Adab : 51, n. 4; 87, 112, 114, 139.

Aid : 116.

ʾAṭmār : 79.

Bakirun : 45.

Baqara : 44, 45.

Bayqara : 44, 45.

Buqarun : 44.

Dahr : 87, 178.

Daʿwā : 79.

Faqr : 45.

Ġinās : 56.

Haram : 179.

Hazliyya : 123, n. 2.

Ḥila : 79.

Ḥuṭba : 79.

Imām(s) : 69, n. 1; 79.

Isnād : 114, 182.

Kudya : 63, 79, 89, 92, 93, 114,

122, 135, n. 1; 153, 164, 178.

Kunya : 47.

Liṭām : 79.

Maqāna(h, āt ou macamas) : 7, 48,

49, 50, 51, n. 2+3+6; 52, n. 2;

56, 57, 61, 62, 79, 93, 116, n.

7; 121, 123, n. 2; 125, 147, 192.

Māḍi : 177.

Mubalkkirun : 45.

Muḍāriʿ : 177.

Mukaddi(s) : 117, 153, 159, 162.

Ḥabda : 179.

Saġʿ : 191.

Ṣahr : 177.

Tanwin : 45.

Wa'z : 79.

Yawn : 177.

Zâhid : 170.

Zamân : 87, 178.

Zuhdiyya : 123, n. 2.

C/ Mots et expressions en langue française :

Amour courtois : 48.

Anciens et Modernes : 142.

Antique(ité) : 47, 50, n. 3.

Anticoléricalisme : 10, n. 4; 69, M. 1.

Anticonformisme : 69.

Arabesque : 122.

Archaismes : 46, n. 2.

Argotisme : 192.

Art : 142.

Art dramatique : 23.

Ascétisme : 87.

Autobiographie(que) : 11, 12, 14, 27,
46, 48, 113, n. 3; 115, 116, n. 8;
117, s. n. 9+1; 118, 119, 120, 121,
n. 1; 129, 135, 145, 150, 180, 193,
202, 203, 204, 206, 207, 209, 210,
212, 213, 214.

Baroque : 131, 208, 209, 213.

Bibliques : 192.

Biographique : 113, n. 2+3; 114, 115, 117.

Bourgeoisie : 16, 18.

Burlesque : 141, n. 2.

Cantiques : 47.

Capitalisme : 15.

Charlatanisme : 110.

Chevaleresque (idéal) : 22, 158-59.

Clergé : 18, 22, 69, 71, n. 4; 72,
73, 125, 151, 152.

Conceptisme : 191, 206.

Coranique(s) : 47, 140, 192.

Critique (la) : 71, 133, 144, 145,
147, 148, 149, 191, 199, 204.

Critique(s, le ou les) : 9, 13, 26,
27, 28, 31, 33, 39, 46, 51, 116,
n. 9; 123, 124, 142.

Critique (socio-politique) : 27, 69,
70-71, 73, 74, 94-95, 98, 100, n.
3; 101, 110, n. 1; 112, 121, 130,
152, 185, 190.

Croisés (les) : 63, 169, n. 1.

Cynique(isme) : 12, 87, 88, 111, 145.

Déterminisme : 156.

Didactique(s, isme) : 119, 139, 141,
142, 144, 145, 146.

- Eglise : 69, 70, 71, 72, 85, 88, 188,
n. 5.
- Empire arabo-musulman : 169.
- Epopée castillane : 116.
- Erasmisme : 27.
- Fabliaux : 42.
- Farces : 40.
- Fortune : 87, 88, 89, n. 1; 143, 147,
158, s. n. 3; 166, 178.
- Genre picaresque : 9, 13, 33, 48, 58,
61, 62, 69, 79, 87, 116, 136, 141,
142, 148, 152, 153, 162, 173, 177,
189, 191, 193, 194, 195, 198, 205,
206, 211, 213.
- Gueuserie : 35, 64, 69, n. 1; 82, 88,
89, 90, 91, 92, 109, 140, 151, n.
2; 170, 173, 176, 179, 200.
- Ibéro-roman : 46, n. 2.
- Idéalisme : 23, 24, 25, n. 2; 87.
- Impérialisme : 15.
- Index : 10, 71, 146, n. 3.
- Inquisition : 10, n. 4; 71, 78, 146,
n. 3; 152, 187, 188, n. 5; 189, n. 1.
- Islâm : 46, n. 1; 69, 120, s. n. 5.
- Judaïsme : 56.
- Libertinage : 22, 23, 111, n. 4.
- Littérature arabe : 46, 53, 57, 134,
n. 4.
- Littérature chevaleresque : 26.
- Littérature comparée : 7.
- Littérature espagnole : 14, 20, 22,
23, 28, 39, 53, 124, 151, n. 2;
193.
- Littérature générale : 8.
- Littérature hébraïque : 56.
- Littérature médiévale : 8.
- Littérature picaresque : 61.
- Littérature réaliste : 150, n. 1.
- Maniérisme : 191.
- Maures(ques) : 15, 18, 43, 46, 84,
129, n. 3; 182, 187, 189, 208.
- Métempsychose : 210.
- Morisques(ou Moriscos) : 25, n. 1;
43, 44, 187, n. 1; 188, 209.
- Moyen Age : 31, 37, 40, 46, n. 1;
71, 80, n. 1.
- Mozarabes : 47, n. 1.
- Musulman(e,s) : 46, 53, n. 3; 54, 69,
116, n. 7; 184, n. 1.
- Mysticisme(que) : 46, 47, 87, 116,
n. 8; 179.
- Noblesse : 18, 93, 95, 98, 99, 100,

- n. 3; 101, 125, 152, 156, 167, 207.
Nouveau Monde : 16, 138, 168.
Nouvelle(s) : 122, 129, n. 3; 153, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 211, 212, n. 1.
Nouvelle italienne : 214.
Nouvelles picaresques : 25, n. 2; 205, n. 1.
Parasite : 109, 158, 161, 212.
Paupérisme : 21, 22.
Péché originel : 145, 174.
Pessimisme : 87, 145.
Philosophe(ie,ique) : 87, 108, 141-42, 185, 210.
Picaresque : 7, n. 1; 9, 11, 12, 14, 15, 18, 20, n. 4; 22, 23, n. 2; 25, 32, 39, 42, 48, 50, n. 3; 53, n. 1; 61, 69, 79, 81, 87, 102, 105, 106, 113, n. 1; 116, n. 8; 125, 128, 129, 136, 138, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, n. 3; 156, n. 1; 157, 159, 160, 162, 176, 177, 180, 189, 190, 192, 193, 199, 200, 201, 202, 203, 204, n. 1; 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213.
Picaresque(s) espagnole(s) : 9, 81, 125, 147, 157, 160, 190, 193, 209, 213.
Picarisation : 20, 58, 79, 146, 151, 200, 201.
Picarisme : 12, 20, 22, 23, 25, 145, 156.
Pouvoir Central : 21.
Protée : 49, 153, 155, 162.
Purisme : 192.
Réalisme : 12, 25, n. 2; 31, 42, 77, 139, 146, 147, 148, n. 6; 149, n. 7; 150, s. n. 9; 151, 152, 183.
Réforme (la) : 71.
Renaissance : 32, 129, n. 3; 175, n. 2.
Rois catholiques : 25, n. 1.
Roman(s) : 12, 23, 39, 42, 124, 129, 150, 153, 199, 205, 206, 207, 209, 210, 212, 214.
Roman d'aventures : 206, 209.
Roman(s) de chevalerie : 12, 14, 24, 25, 58, 87, 112, n. 7.
Roman mauresque : 24, n. 3; 25, n. 1.
Roman(s) pastoral(aux) : 24, n. 3; 25, 58, 87.
Roman(s) picaresque(s) : 7, n. 1; 9,

- 15, 20, 22, 24, n. 3; 39, 42, 45,
49, 50, n. 2; 51, n. 3+6; 52, 53,
n. 1; 61, 80, 125, 134-35, 137, 140,
143, 145, n. 3; 147, 149, n. 8;
161, 197, 198, 203, n. 1; 206, 210,
211, 213, 214.
- Sainte Croisade : 184, n. 1.
Saint Office : 10, 188, 189.
Satire(ique) : 12, 27, 40, 41, n. 1;
68, 69, 70, 71, n. 4; 72, 117, s.
n. 9; 146, n. 3; 147, 148, 151, 203.
Saynètes : 122, 129.
Séance(s) : 7, n. 1; 51, n. 4; 57, 66,
- 69, 79, 80, 92, 114, 115, 116,
121, 122, 125, 134, 139, 142, 147,
157, n. 1; 161, 177, 178, 182, 192, 193.
Siècle(s) d'Or : 20, 87, 152, 189.
Soufisme : 46, 87.
Spiritualisme : 27.
Style(istique) : 93, 140, 189, 190,
191, n. 4; 192, n. 2; 204, n. 1;
206, 209, 213.
Théâtre : 40, 94.
Tragi-comédie : 140.
Tragédies grecques : 94.
Trinité : 189, n. 2.

D/ Mots et expressions en d'autres langues :

- Auto da fé : 187.
Ave Maria : 73, n. 7.
Beggan : 37, n. 1.
Expurgatorius : 10.
Flámovský : 37, n. 3.
Khronos : 151.
Peger-pag'ra : 36.
Picaresque novels : 51, n. 2.
- Picus : 36.
Piger : 36.
Pikridios : 36.
Pioutim : 56.
Putator : 29.
Realitas : 151.
Vulgaris : 144.

IV - Index de références bibliographiques :

A/ Ouvrages :

- Actes de la picaresque européenne : 149. Adab al-muqāran (al) : 50.
Actes. Picaresque espagnole : 149. Agonia del transisto de la muerte :

- 16.
- Amadis de Gaule : 24.
- Amparo de pobres : 21.
- Ane d'or (1^o) : 42.
- Arcadia : 24.
- Arche de Noé (1^o) : 73, n. 5.
- Ars magna : 47.
- Astrée (1^o) : 24.
- Aristocratie et le carnaval des gueux.
Etude sur le "Buscón" de Quevedo (1^o) : 120, n. 2; 131, n. 4; 145, n. 6.
- Autobiographie (1^o) : 114, s. n. 3.
- Autobiographie dans le monde hispanique (1^o) : 114, s. n. 3.
- Autobiographie en Espagne (1^o) : 114, s. n. 3.
- Autobiographie en France (1^o) : 114, s. n. 3.
- Ben ha-melek wa-ha-nazir : 57.
- Calila e Dimna : 47, 142.
- Cancionero : 30.
- Cantigas : 47.
- Casamiento engañoso (el ou Le mariage trompeur) : 202.
- Catalogus clarorum Hispaniae scriptorum : 29.
- Célestine(a,s) : 22, 25, n. 2; 32, 116, n. 8; 140, 148.
- Choix de Maqāmāt : 53, n. 1.
- Collier des perles (1e) : 55-56.
- Colloque : 27.
- Coloquio de los perros (el ou Le colloque des chiens) : 203.
- Comedia de Calisto y Melibea (1a) : 32.
- Contes de Canterbury (les) : 134.
- Corvacho o reprobación del amor mundano (el) : 31-32.
- Critición (el) : 47.
- Cultura hispanoárabe en Oriente y Occidente (1a) : 52.
- Curioso y sabio Alejandro, fiscal y juez de vidas ajenas (el ou Le curieux et sage Alexandre) : 211.
- Décameron : 129, n. 3; 134.
- De dança para Moras : 48.
- De disciplinis : 26.
- Del "Lazarillo" á Quevedo : 149.
- Desordenada codicia de los bienes ajenos (1a) : 212.
- De subventione pauperum : 21.
- Devoirs des coeurs (les) : 56.

- Diablo boiteux (le ou El diablo cajúelo) : 209.
- Dialogo de Mercurio y Caron : 27.
- Diana : 24.
- Día y la noche a Madrid (el) : 211.
- Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana : 33.
- Diccionario de Autoridades (el) : 35.
- Diccionario de la literatura española : 33.
- Dictionnaire de l'Académie française : 113, n. 3.
- Dictionnaire des littératures de langue française : 113, n. 3.
- Disciplinas clericalis : 47.
- Don Quijote (ou Don Quichotte) : 198, 200.
- Don Raimundo el Entretenido : 212.
- Drae (el) : 36.
- Elucidation : 56.
- Entremès : 40.
- Épître de consolation aux commerçants du Yémen : 56.
- Épîtres (de Hamadānī) : 74.
- Espagne catalane et le Maghrib au XIII^e et XIV^e siècles (1^o) : 54.
- Études sur l'Espagne : 40.
- Fons vitae (ou La Source de la Vie) : 55.
- Fortunes diverses du soldat Píndaro (les) : 208, 209.
- Frère-lai bavard (le) ou Alonso, mozo de muchos amos o El Donado hablador : 207.
- Garduna de Sevilla y anzuelo de las bolsas (la) : 206.
- Guerra de Granada : 28, n. 3.
- Guía y Avisos de forasteros que vienen a la Corte : 211.
- Guide des égarés : 56.
- Harpías de Madrid y Coche de las estafas (las) : 206.
- Hija de Celestina (la) : 205.
- Hikāya (d'Azdi) : 52.
- Hispaniae bibliotheca : 29.
- Histoire d'Abū Qāsim Bagdādī : 153.
- Histoire de l'Espagne musulmane : 53-54.
- Histoire des Musulmans d'Espagne : 53.
- Historia de la literatura arábigo-española : 49.

- Mañana de la Fiesta.. : 116, n. 2.
Matinée du jour de fête (1a) : 211.
Mesón del Mundo (el) : 212.
Métamorphoses (les) : 42.
Mille et Une Nuits (les) : 7, n. 1;
129, n. 3; 154, n. 3; 210.
Moralia : 26.
Mundo sigue (el) : 198.
Niña de los embustes, Teresa de Manza-
nares (1a) : 206.
Nouveau dictionnaire étymologique et
esthétique : 113, n. 3.
Nouvelles exemplaires (les ou Novelas
ejemplares) : 198, 199, 203, n. 1.
Novela picaresca española (1a) : 126,
n. 2.
Orígenes de la novela : 42, 48.
Orlando (1^a) : 138.
Pacte autobiographique (1e) : 114, s.
n. 3.
Palmerin ou le Palmerin d'Angleterre :
24.
Partidas : 47.
Paso : 40.
Paysan homme d'honneur : 94, n. 1.
Perfection des facultés de l'âme
(1a) : 55.
Periquillo de los gallineros (el) :
211.
Pícara Justina (1a ou El libro de
entretenimiento de la pícara Jus-
tina) : 203, 204, n. 1+3.
Picaresca. Orígenes, textos y estruc-
turas (1a) : 113, n. 1.
Poésie d'Israël : 56.
Protée et le gueux.. : 119, n. 1;
129, n. 4.
Réalité de l'Espagne : 54.
Rinconete y Cortadillo : 200.
Risâla : 56.
Roman picaresque (1e) : 33, 42.
Roman picaresque : genèse européenne
et mutations américaines (1e) :
52, 154.
Romans picaresques espagnols : 33.
Roman de Renart (1e) : 42.
Romances of roguery : 41.
Retrato de la Lozana andaluza : 31.
Séance de Bokhara (ou Le mendiant
et son enfant) : 92.
Séance de Gaylân : 178, n. 1.
Séance de Nichapour : 74.

- Séance de Şaymarî : 178, n. 1.
- Séance des Banû-Ḥarām : 63, 111, 169, n. 1.
- Séance des Banû-Sāsān (ou Les faux-mendiants) : 92, 156, n. 1.
- Séance de Syrie : 74.
- Séance d'Ispahan : 69, n. 1.
- Séance du Dinar : 92.
- Séance du testament : 88.
- Séances de Hamādānī (ou Maqāmāt) : 115, 163.
- Séances de Ḥarīrī (ou Maqāmāt) : 49, n. 2; 50, 57, 153, 179.
- Séances d'Ibn Ḥaṭīb : 115-16, 147.
- Séfer ha-mechālīm : 57.
- Séfer Tahkemōnī : 57.
- Séfer Xaachuim (ou Livre des Délices) : 57.
- Sentido y estructura del "Guzmán de Alfarache".. : 124.
- Siècle pythagoricien et la vie de Don Gregorio Guadaña (le ou Siglo pitagórico y la vida de don Gregorio Guadaña) : 210.
- Sobremesa y alivio de caminantes (el) : 134.
- Tanqih (at- ou La critique) : 55.
- Tartuffe : 206.
- Tesoro de la lengua castellana.. : 36.
- Till Eulenspiegel : 42.
- Varios efectos de amor, en cinco novelas ejemplares : 212.
- Vida de Lazarillo de Tormes (la, éd. González Palencia) : 50.
- Vida de Lazarillo de Tormes (la ou ses variantes) : 9, 10, n. 2; 12, 13, n. 1; 15, 22, 24, 26, 27, 28, n. 3; 29, n. 2; 30, 31, n. 4; 32, 39, 40, 41, n. 1; 42, 50, 51, n. 4; 52, n. 1; 57, 58, 62, 63, 65, 68, 69, 73, 80, 84, 87, 100, n. 3; 103, 106, 110, 113, n. 1; 114, 117, s. n. 9; 118, 124, 125, 127, 136, 139, n. 1; 140, 142, 143, 148, 150, 151, 154, n. 3; 160, 162, 182, 183, 187, 190, 191, 197, 213.
- Vida del escudero Marcos de Obregón (la ou la Vie de l'écuyer Marcos de Obregón) : 153, 206.
- Vida del pícaro Guzmán de Alfarache (la ou ses variantes) : 15, 21,

- 22, 26, 33, 48, 52, n. 1; 62, 72, 74, 180, 182, 184, 193, 213.
- 77, n. 5; 79, 83, 87, 89, 90, 93, 95, 98, 101, 103, 105, 110, 113, n. 1; 121, 124, n. 2; 126, 128, 134, 136, 139, 141, 143, 144, 147, 151, n. 1; 152, 153, 156, 157, 175, n. 2; 176, 180, 182, 184, 193, 213.
- Vida de Torres Villarroel (1a) : 214.
- Vida y hechos de Estobanillo González, hombre de buen humor (1a ou ses variantes) : 49, 153, 212, 213.
- Wafayât al-a'yân.. : 115, n. 2.
- B/ Articles :
- Cuentos árabes en "El sobremesa de Ti- moneda" : 134, n. 4.
- De las influencias semíticas en la li- teratura española : 48.
- Escriture biographique et / ou autobio- graphique. Problématique des genres: figures textuelles du destin pulsion- nel : 114, s. n. 3.
- Eléments ethniques de l'Espagne musul- mane et la langue arabe, au V/XI^e siècle (les) : 54.
- Etimología de "pícaro" : 44.
- Etude sémantique sur le nom Maqama : 53, n. 1.
- Fuente árabe de un cuento popular en el "Lazarillo" : 51.
- Gueux d'Espagne (les) : 148.
- Je est toujours un autre : 114, s. n. 3.
- Leyendo el Lazarillo; notas para el estudio de la novela picaresca : 49, 149, 153.
- Maqâmât literature and the picares- que novel : 52.
- Notes au Lazarillo : 51, 153.
- Notes sur la Maqâma andalouse : 52, 153.
- Pacte autobiographique (1e) : 114, s. n. 3.
- Picaresca y los Arabes : estado de la cuestion y notas : 52.
- Picaresque et burlesque dans le ro- man de Quevedo : 141, n. 2.
- Pícaros y ganapanes : 43.
- Poésie hébraïque du Moyen Age en Es- pagne (1a) : 55.
- Réalisme dans la littérature espa- gnole du Siècle d'Or (1e) : 148.

- Roman dans la littérature arabe à la fin du Moyen Age (le) : 53, n. 1. Sobre el estilo del Lazarillo de Tormes : 127, n. 1.
- Roman picaresque en Allemagne (le) : 50. Variations sur le thème de l'adab : 51.

V - Index bibliographique :

A/ Ouvrages :

- ALAN (Francis) : Picaresca, decadencia, historia, Gredos, Madrid, 1978, en 247 p. / B.U.S., Z 279 (274) in-8°.
- ALBORG (Juan Luis) : Historia de la literatura española, Gredos, Madrid, 1975 (2^e éd.), en 4 vol. / B.C., 860 (091) ALB-His.
- ALEMAN (Mateo) : Guzmán de Alfarache, éd. par S. Gili y Gaya, Espasa-Calpe, Madrid, 1962, en 5 vol. / B.C., 860 "15" ALE7 Guz.
- ALFARO (Gustave) : La estructura de la novela picaresca, Granada, 1977 **.
- ALLAIGRE (Claude) : Recherches de sémantique sur le "Roman picaresque" du siècle d'Or : Lozana et Lazarillo, thèse de Paris IV, 1973, en 3 vol. / B.U.S., W 1979 (200¹⁻³)-4°.
- ALTER (Robert) : Rogue's progress. Studies in the picaresque novel, Harvard University Press, Cambridge-Massachusetts, 1964, en 148 p. / B.U.S., IH 1561 (26) in-8°.
- AUBRUN (Charles V.) : La littérature espagnole, P.U.F., 1977, en 128 p. / B.U.S., L 2868 (11bis) in-12°.
- BARET (Eugène) : Histoire de la littérature espagnole, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, Dezobry, F^d. Tandon & Cie, Paris, 1863, en 1 vol. / B.U.S., IH 872 in-8°.
- BATAILLON (Marcel) : Le roman picaresque, la Renaissance du livre, Paris, 1931, en 153 p. / B.U.S., L 1038 in-12°.

Erasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle, E. Droz, Paris, 1937, en 900 p. / B.U.S., III^{UF} 81b (1508) in-8°.

La vie de Lazarillo de Tormès, Montaigne, Paris, 1958 / B.U.S., L 603 (3) in-12°.

La Célestine selon Fernando de Rojas, M. Didier, Paris, 1961, en 270 p. / B.S.G., col 8° 768⁴².

Picaros y Picaresca, Persiles-73, Madrid, 1982 / B.C., XEa 5550.

BENASSAR (Bartolomé) : Recherches sur les grandes épidémies dans le nord de l'Espagne à la fin du XVI^e siècle. Problème de documentation et de méthode, S.E.V.P.E.N., Paris, 1965 / B.C., V 5481.

L'homme espagnol. Attitudes et mentalités du XVI^e au XIX^e siècles, Hachette, Paris, 1975 / B.C., Z 41 (3).

Un Siècle d'Or espagnol, R. Laffont, Paris, 1982 / B.U.S., H 2036 in-8°.

BERNADOU (Pierre) : Le génie de l'Espagne. Etudes historiques et littéraires, P.F. Perret-Gentil, Genève, 1943 / B.S.G., Y 8° sup 10668.

BJORNSON (Richard) : Le roman picaresque : genèse européenne et mutations américaines, Thèse de Paris IV, 1968, en 448 p. / B.U.S., I 820-4°.

BOUTERWIK (M.) : Histoire de la littérature espagnole, trad. par J. Muller, J. Gratiot, Paris, 1812, en 2 vol. / B.S.G., Q 3381⁶⁻⁷ inv 2402.

BRAUDEL (Ferdinand) : La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, A. Colin, Paris, 1966 (2^e éd.), en 2 vol. / B.C., Z 4319.

BRUNETTIÈRE (Ferdinand) : Variétés littéraires, Claman-Lévy, Paris, 1904 /

B.U.S., LH 235 in-12°.

CAMP (Jean) : La littérature espagnole : des origines à nos jours, P.U.F., Paris, 1947, en 1 vol. / B.U.S., Z 281 (114)-12°.

CAMP (J.)-CASANOVAS (D.) : Esquisse de la littérature espagnole, H. Didier, Paris, 1938, en 1 vol. / B.S.G., Y 8° sup 7532.

CASTRO (Americo) : Réalité de l'Espagne, trad. par Max Campserveux, C. Klincksieck, Paris, 1963, en 716 p. / B.U.S., L 22700 in-8°.

Le drame de l'honneur dans la vie et dans la littérature espagnole du XVI^e siècle, C. Klincksieck, Paris, 1965 / B.C., ALZ 4123.

CEJADOR Y FRAUCA (Julio) : La vida de Lazarillo de Tormes, éd. de "la lectura". Madrid, 1914 / B.U.S., LEec 16 (25).

La lengua de Cervantes, J. Ralés, Madrid, 1905, en 2 vol. / B.U.S., LEpr 101, 8.

CERVANTES (Miguel de) : Les nouvelles exemplaires, trad. par L. Viardot, Garnier, Paris, 1941, en 528 p. / B.U.S., LEpr 2334 in-12°.

CHANDLER (Frank Waldleigh) : Romances of roguery. V. 1 : The picaresque novel in Spain, Macmillan Cie, London-New York, 1899, en 483 p. / B.U.S., LH 836-12°.

A bibliography of Spanish romances of roguery : 1554-1668 and their translations, Macmillan, London-New York, 1899, en 339 + 469 p. / B.U.S., LH 836 in-12°.

The literature of roguery, Burt Franklin, New York, 1907, en 584 p. / B.U.S., LEa 3744 in-8°.

CHAUNU (Pierre) : L'Espagne de Charles Quint, S.E.D.E.S., Paris, 1973, en 2 vol. / B.C., Z 5245.

CHILDERS (James Westley) : Tales from Spanish picaresque novels : a motif-

- index, State University of New York Press, Albany, 1977, en 262 p.
/ B.U.S., LEe 206 in-8°.
- CIROT (G.)-DARBORD (M.) : Littérature espagnole européenne, A. Colin, Paris, 1956, en 216 p. / B.U.S., Z 37 (309)-12°.
- CLARKE (Henry Butler) : The Spanish rogue-story (Novela de picares), Clarendon Press, Oxford, 1900, en 371 p. / B.U.S., IH 1552-8°.
- COMBET (Louis) : Recherches sur le "Refranero" castillan, Les Belles Lettres, Paris, 1971 / B.C., XEa 5330.
- CROS (Edmond) : Protée et le gueux. Recherches sur les origines et la nature du récit picaresque dans Guzmán de Alfarache, Didier, Paris, 1967, en 504 p. / B.U.S., L 2909 (54)-8°.
- L'Aristocratie et le carnaval des gueux. Etude sur le "Buscón" de Quevedo, Etudes sociocritiques, Montpellier, 1975, en 121 p.
/ B.U.S., LEpr 2442 in-8°.
- DEFOURNEAUX (Marcelin) : La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or, Hachette, Paris, 1964 / B.U.S., L 6667 (46) in-8°.
- DELEITO Y PIÑUELA (Jose) : Sólo Madrid es Corte (La capital de dos mundos bajo Felipe IV), Espasa-Calpe, S.A., Madrid, 1953, en 265 p. / B.S.G., M 8° sup 7925.
- DESCOLA (Jean) : Histoire de l'Espagne chrétienne, R. Laffont, Paris, 1951 / B.C., Z 4473.
- Histoire littéraire de l'Espagne de Sénèque à García Lorca, Fayard, Paris, 1966 / B.U.S., L 23 184 in-8°.
- DEVEZE (Michel) : L'Espagne de Philippe IV (1621-65), S.E.D.E.S., Paris, 1970, en 2 vol. / B.U.S., L 1069 (11-12) in-8°.
- DIAZ-PLAJA (D. Guillermo) : Historia general de las literaturas hispánicas,

Vergara, Barcelona, 1969, en 2 vol. / B.S.G., Y 4° sup 1666.

DIEZ-ECHARRI (Emiliano)-ROCA FRANQUESA (José-Maria) : Historia de la literatura española e hispano-americana, Aguila, Madrid, 1966, en 1 vol.
/ B.C., 860 (091) Die-His.

DOZY (R.) : Histoire des Musulmans d'Espagne, éd. par Lévi-Provençal, E. J. Brill, Leyde, 1932, en 3 vol. / B.L.O., Aj III 128.

DUFOURCQ (Charles-Emmanuel) : L'Espagne catalane et le Maghrib au XIII^e et XIV^e siècles, P.U.F., Paris, 1966 / B.C., Z 4501.

ETIENBLE (René) : Comparaison n'est pas raison, Gallimard, Paris, 1963, en 118 p. / B.U.S., Z 166 (109) in-12°.

FITZMAURICE-KELLY (James) : Bibliographie de l'histoire de la littérature espagnole, A. Colin, Paris, 1973, en 78 p. / B.S.G., Q 8° sup 1457.
Histoire de la littérature espagnole, C. Klincksieck, Paris, 1928, en 1 vol. / B.C., 860 (091) Fit-His.

GARCIA LOPEZ (J.) : Historia de la literatura española, Vicens-Vives, Madrid, 1964, en 1 vol. / B.C., 860 (091) Gar-His.

GIBB (Hamilton) : The legacy of Islām, London, 1960 **.

GILI Y GAYA (Samuel) : Guzmán de Alfarache, Espasa-Calpe, Madrid, 1962, en 5 vol. / B.C., 860 "15" ALE 7 Guz.

GONZALEZ LOPEZ (Emilo) : Historia de la literatura española, Las Americas publishing company, New York, 1962 / B.C., 860 (091) Gon-His.

GONZALEZ PALENCIA (Ángel)-MELE (Eugenio) : Vida y obras de Don Diego Hurtado de Mendoza, Madrid, 1941-43, en 3 vol. / B.U.S., LEepr 259 (1-3)in-8°.

GONZALEZ PALENCIA (Ángel) : Moros y cristianos en España medieval, G.S.I.C., Madrid, 1945, en 349 p. / B.L.O., HI IV 28.

Historia de la literatura arábigo-española, Labor, S.A., Bar-

- celona, 1945 (2^o éd.) / B.L.O., FG VIII 49.
Del "Lazarillo" á Cuevedo, C.S.I.C., Madrid, 1946, **.
Vida de Lazarillo de Tormes, (Selección, estudio, notas),
1959 (7^o éd.) **.
- GUYARD (Marius-François) : La littérature comparée, P.U.F., Paris, 1978, en
128 p. / B.U.S., L 2868 a (499) in-12^o.
- HAAN (Fonger de) : An outline of the history of the novela picaresca in Spain,
The Hague, New York, 1903, (Thèse de 1895) / B.U.S., Baltimore 1903-
1904 (8).
- HALEY (Georges) : Vicente Espinel and Marcos de Obregón, Brown University
Press, Rhode Island, 1959, en 254 p. / B.U.S., L 4854 (25)-8^o.
- HEIDENREICH (Helmut) : Pikarische Welt, Wissenschaft-liche Buchgesellschaft,
Darmstadt, 1969, en 501 p. / B.U.S., Z 1040 (163) in-8^o.
- HILAL (Gunaymî) : Al-adab al-muqāran, Dār at-ṭaqāfa, Beyrouth, 1962, en 468
p. *.
- HURTADO (J.)-DE LA SIERNA (J.)-GONZALEZ PALENCIA (A.) : Historia de la lite-
ratura española, S.A.E.T.A., Madrid, 1925 (2^o éd.) en 1127 p. /
B.U.S., IH 2101-8^o.
- JEUNE (Simon) : Littérature générale et littérature comparée. Essai d'orien-
tation, Lettres modernes, Paris, 1968 / B.U.S., L 9751 (17) in-12^o.
- LARRIERU (Robert)-THOMAS (Romain) : Histoire illustrée de la littérature es-
pagnole, Didier, Paris, 1952 / B.S.G., Y 8^o sup 15173.
- LAZARO CARRETER (Fernando) : Francisco de Cuevedo, la vida del Ruscón llamado
don Pablos, Salamanca, MCMLXV, en 285 p. / B.U.S., Z 2360 (7) in-8^o.
- LEGENDRE (Maurice) : Littérature espagnole, Librairie Blond et Gay, Mayenne,
1930, en 1 vol. / B.U.S., IH 1226 in-12^o.

- LEJEUNE (Philippe) : L'autobiographie en France, A. Colin, Paris, 1971, en 268 p. / B.U.S., Z 197 (180) in-12°.
- Le pacte autobiographique, Seuil, Paris, 1975, en 358 p. / B.U.S., Z 2937 (14) in-8°.
- Je est un autre, Seuil, Paris, 1980, en 332 p. / B.U.S., Z 2937 (28) in-8°.
- LEVI-PROVENCAL (E.) : Histoire de l'Espagne musulmane, G. P. Maisonneuve & Cie, Paris, 1950-67, en 3 vol. / B.C., Z 5221.
- LUNA (H. de) : La vida de Lazarillo de Tormes por D. Diego de Mendoza y Segunda Parte por H. Luna, éd. par Benito Maistre, Baudry, Paris, 1847, en 3 vol. / B.U.S., LEepr 71 (1-3) in-8°.
- MANRIQUE DE ARAGON (J.) : Peligrosidad social y picaresca, Madrid, 1977, **.
- MARSAN (Rameline E.) : Itinéraire espagnol du conte médiéval (VIII^e-XV^e siècles), C. Klincksieck, Paris, 1974 / B.S.G., Y 8° sup 27081.
- MAY (Georges) : L'autobiographie, P.U.F., Paris, 1979, en 229 p. / B.U.S., 40494a in-8°.
- MENENDEZ Y PELAYO (don Marcelino) : Estudios de crítica literaria, Madrid, 1893, en 3 vol. / B.U.S., LEepr 166 in-12°.
- Orígenes de la novela, Emecé editores, S.A., Buenos Aires, 1945, en 4 vol. / B.S.G., Y 8° sup 15471 ou celle de Madrid de 1905, / B.U.S., LEec 9 (7,14,21)-8°.
- MENENDEZ PIDAL (Ramon) : Los Españoles en la historia y en la literatura dos ensayos, Espasa-Calpe, S.A., Buenos Aires, 1951 / B.S.G., M 8° sup 4419.
- MERIMEE (Ernest) : Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645), A. Picard, Paris, 1886, Thèse ès-lettres, en 446 p. /

- B.U.S., LEepr 106 in-8°.
- Précis d'histoire de la littérature espagnole, Garnier,
Paris, 1908, en 528 p. / B.S.G., Q 8° sup 2560 ou 1132.
- MILLER (Stuart) : The picaresque novel, The press of case western, London,
1967, en 164 p. / B.U.S., L 3511 in-8°.
- MOLHO (Maurice)-REILLE (Jean-François) : Romans picaresques espagnols,
N.R.F., Paris, 1968, en 942 p. / B.U.S., Z 110 (198) in-12°.
- MOLHO (Maurice) : Introducción al pensamiento picaresco, Anay, Salamanca,
1972, en 229 p. / B.U.S., LEepr 645 in-12°.
- MONTE (Alberto del) : Itinerario de la novela picaresca española, Lumen,
Barcelona, 1971, en 205 p. / B.U.S., LEepr 648 in-12°.
- MONTESER (Frederick) : The picaresque element in western literature, The
University of Alabama Press, Alabama, 1975, en 152 p. / B.U.S., L
40008 in-8°.
- MOREL-PATTO (Alfred) : La vie de Lazarille de Tormès, H. Launette & Cie,
Paris, 1886, en 146 p. / B.U.S., Rra 271 in-8°.
- Etudes sur l'Espagne, F. Vieweg, Paris, 1888, en 2 vol. /
B.U.S., HME 26 in-8°.
- PARKER (Alexander A.) : Los picaros en la literatura. La novela picaresca
en España y Europa (1599-1753), Gredos, Madrid, 1971, en 219 p. /
B.U.S., Z 279 (164) in-8°.
- PEREZ (Joseph) : Espagne du XVI^e siècle, A. Colin, Paris, 1973 / B.C.,
R 55⁹.
- PICHOIS (Claude)-ROUSSEAU (André) : La littérature comparée, A. Colin, Pa-
ris, 1967 / B.U.S., Z 197 (26) in-12°.
- PUIBUSQUE (Adolphe de) : Histoire comparée des littératures espagnoles et

françaises, G. A. Dentu, Paris, 1843, en 2 vol. / B.U.S., IH 1457
in-8°.

REYNIER (Gustave) : La vie universitaire dans l'ancienne Espagne, A. Picard
& fils, Paris, 1902 / B.S.G., Q 8° sup 927.

Les origines du roman réaliste, Salatkiné R., Genève, 1969
(réimp. éd. 1912), en 340 p. / B.U.S., L 37830 in-8°.

RICAPITO (Joseph Virgil) : Lazarillo de Tormes, Catedra, S. A., Madrid,
1977 (4^e éd.), en 205 p. / B.U.S., LEE 258 in-12°.

Bibliographia razonada y anotada de las obras maestras de la
picaresca española, Castalia, Madrid, 1980, en 613 p. / B.U.S., Bar
2010 in-8°.

RICO (Francisco) : La novela picaresca y el punto de vista, Seix Barral,
S. A., Barcelona, 1970, en 141 p. / B.U.S., LEEpr 631 in-12°.

SALLILAS (Rafael) : El delincuente español. Hampa. Antropología picaresca,
Livrería de victoriano Suárez, Madrid, 1898 / B.U.S., LEEpr 73 in-8°.

SAN MIGUEL (Angel) : Sentido y estructura del "Guzmán de Alfarache" de Mateo
Alemán, Gredos, S. A., Madrid, 1971, en 312 p. / B.U.S., Z 279 (166)
in-8°.

SICROFF (Albert A.) : Les controverses des statuts de "pureté de sang" en
Espagne du XV^e au XVII^e siècles, Didier, Paris, 1960, en 319 p.
(thèse de 1955) / B.U.S., L 2909 (39)-8°.

SOUILLER (Didier) : Le roman picaresque, P.U.F., Paris, 1980, en 128 p. /
B.U.S., Z 281 (1812) in-12°.

SPITZER (Leo) : L'Art de Quevedo dans le Buscón, Ediciones hispanico-ameri-
canas, Paris, 1972 (écrit en 1927), en 125 p. / B.U.S., LEEpr 405 A
in-8°.

- TALENS (Jenaro) : Novela picaresca y pratica de la transgression, Jucar, Madrid, 1975, en 181 p. / B.U.S., L Ee 90 in-12°.
- THERESE D'AVILA : Correspondance, trad. par M. Auclair, Desclée de Bronwer, Paris, 1959, en 840 p. / B.U.S., TN 354 in-8°.
- Oeuvres complètes, Fayard, Paris, 1963, en 2 vol. / B.U.S., TN 413 in-12°.
- TICKNOR (George) : History of Spanish literature, Harper and Brothers, New York, 1849, en 3 vol. / B.U.S., IH 877 in-8°.
- VALBUENA Y PRAT (Angel) : La novela picaresca española, M. Aguilar, Madrid, 1946, en 2054 p. / B.U.S., L 5529 in-12°.
- Historia de la literatura española, Gustavo Gili, S. A., Barcelona, 1968, en 4 vol. / B.C., 860 (091) Val-His.
- VAN TIEGHEM (Paul) : La littérature comparée, A. Colin, Paris, 1931, en 222 p. / B.U.S., Z 37 (144) in-12°.
- Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours, A. Colin, Paris, 1951 (3^e éd.) / B.U.S., L 9882 in-8°.
- VERNET (Juan) : Las mil y una noches, Barcelona, 1961 ou La cultura hispanico-arabe en Oriente y Occidente, Ariel Historia, Barcelona, 1978, en 395 p. / B.U.S., L 40700 in-8°.
- VILAR (Pierre) : Histoire de l'Espagne, P.U.F., Paris, 1965 / B.C., R 23²⁷⁵.
- WEINRICH (Harold) : Le temps. Le récit et le commentaire, trad. par M. Lacoste, Seuil, Paris, 1973, en 334 p. / B.U.S., L 13595 in-12°.
- B/ Dictionnaires :
- AMALRIC (J.-P.)-BENNASSAR (B.)-PEREZ (J.)-TEMIME (E.) : Lexique historique de l'Espagne : XVI^e-XX^e siècles, A. Colin, Paris, 1976, en 1 vol.

/ B.C., Z 42 (3).

BEAUMARCHAIS (J. L.)-CONTY (D.)-REY (A.) : Dictionnaire des littératures de la langue française, Bordas, Paris, 1984 (vol. 1 consulté) *.

BLEIBERG (G.)-MARIAS (J.) : Diccionario de literatura española, Bárbara de Baganza, Madrid, 1964 (3^o éd.) en 1 vol. / B.C., 860 (03) dic.

COROMINAS (Joan) : Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana, Francke Berna, Madrid, 1954, en 4 vol. / B.L.O., Dic 5.

Breve diccionario etimológico de la lengua castellana, Gredos, Madrid, 1961, en 1 vol. / B.C., 806. 0323, 2 Cor-Dic.

COROMINAS (J.)-PASCUAL (J.) : Diccionario crítico-etimológico castellano e hispánico, Gredos, Madrid, 1981, en 5 vol. / B.C., 806. 0-321-2 Cor.

COVARRUBIAS (Sebastián de) : Tesoro de la lengua castellana o Española, éd. par M. De Riquer, S. A. Horta, I. E. Barcelona, 1943, en 1 vol. / B.C., 860. 0 323. 1 Hor-tes.

DAUSAT (A.)-DUBOIS (J.)-MITTERAND (H.) : Nouveau dictionnaire étymologique et esthétique, Larousse, Paris, 1968 (10^o éd.), en 1 vol. **.

GIRODET (J.) : Logos, Bordas, Paris, 1976 (vol. 1 consulté) *.

Dictionnaire de l'Académie française, Hachette, Paris, 1932, (vol. 1 consulté) *.

Encyclopaedia Judaica, Janus Alen, 1971, en 16 vol. / B.L.O., HEB Ret 14.

Larousse du XX^e siècle, Larousse, Paris, 1928-33, en 6 vol. *.

Littre, Gallimard-Hachette, Paris, 1958-64, en 7 vol. *.

Real Academia Española. Diccionario de Autoridades, Gredos, Madrid, 1964, en 3 vol. / B.C., 806. 0-323-1 Dic.

C/ Articles et revues :

AEU-HAIDAR (Jareer) : Maqāmāt literature and the picaresque novel in Journal

- of Arabic Literature, E. J. Brill, Leiden, 1974, vol. V, p. 1-10 / B.L.O., per 8753.
- AYERUN (Charles V.) : La gueuserie au XVI^e et XVII^e siècles en Espagne et le roman picaresque in Littérature et Société, Bruxelles, 1967 **.
- El autor del "Lazarillo" : un retrato robot in Cuadernos Hispánicoamericanos, Instituto de cultura hispanica, Madrid, oct.-déc. 1969, n° 238-40, p. 543-55 / B.U.S., P 3447 in-8°.
- AYALA (Francisco) : Fuente árabe de un cuento popular en el "Lazarillo" in Boletín de la Real Academia Española, Madrid, 1965, vol. XLV, p. 493-95 / B.U.S., P 3456 in-8°.
- AYALA (H.) : Zunzunegui et le Roman picaresque : "El mundo de sique" in Les Langues Néo-Latines, Polyglottes, Paris, oct.-nov. 1974, 59^e année, fasc. n° 3, p. 23-31 / B.U.S., P 2183 in-8°.
- RAMMATE (N.) : Thèmes et motifs dans le 1001 nuits in Bibliothèque Mondiale, 1953, n° 12 **.
- RARINE (Arvède) : Les gueux d'Espagne. Lazarillo de Tormes in Revue des Deux Mondes, Paris, 1^{er} mars 1888, vol. LXXXVI, p. 870-904 / B.U.S., P 450 in-8°.
- BATAILLON (Marcel) : Langues et littératures de la Péninsule ibérique et de l'Amérique latine in Annuaire du Collège de France, Imprimerie nationale, Paris, 1949, 49^e année, p. 209-17 / B.S.G., AE 8° sup 1194.
- La "Célestine" primitive in Studia philologica et litteraria in honorem L. Spitzer, Francke Verlag, Bern, 1958, p. 39-55 / B.S.G., Y 4° sup 1156.
- BEST (O. F.) : Para la etimología de pícaro in Nueva Revista de Filología Hispánica, Venezuela, 1963-64, vol. XVII, p. 352-57 / B.U.S., P

3552 in-8°.

- BLANCO AGUINAGA (Carlos) : Cervantes y la picaresca. Notas sobre dos tipos de realismo in Nueva Revista de Filología Hispánica, Mexico, 1957, vol. XI, n° 1, p. 313-42 / B.U.S., P 3552 in-8°.
- BONILLA Y SAN MARTIN (Adolfo) : Etimología de "pícaro" in Revista de Archivos Bibliotecas y Museos, Madrid, 1901, vol. 5, p. 374-78 / B.U.S., P 840 in-8°.
- BORGERS (Oscar) : Le roman picaresque. Réalisme et fiction (I-III) in Les Lettres Romanes, 1^{er} nov. 1960, vol. XIV, n° 4, p. 295-305, 1^{er} fév. 1961, vol. XV, n° 1, p. 23-38 et 1^{er} mai, n° 2, p. 135-48 / B.U.S., P 3266 in-8°.
- BRUN (F.) : Pour une interprétation sociologique du roman picaresque in Littérature et Société, Bruxelles, 1967 **.
- CANIVA (Rafael) : Picaresca : anticaballería y realismo in Universidad de Antioquia, Medellín, Colombia, fév. 1953, n° 110, p. 373-89 / B.U.S., P 2554-8°.
- CANTARINO (Vicente) : La picaresca y los arabes : estado de la cuestion y notas in La Picaresca. Origenes, textos y estructuras, Fundación Universitario Española, Madrid, 1979, p. 304-08 / B.U.S., IEE 256 in-8°.
- CROS (Edmond) : Approche socio-critique du Buscón in Actes. Picaresque espagnole, C.E.R.S., Montpellier, 1976, p. 69-99 / B.U.S., IEE 126 in-8°.
- Le folklore dans le Lazarillo de Tormes. Nouvel examen. Problèmes méthodologiques in Actes de la picaresque européenne, C.E.R.S., Montpellier, 1976, p. 9-44 / B.S.G., col 8° 3749⁽³⁾.
- DUNN (Peter N.) : El Individuo y la sociedad en la vida del Buscón in Bulle-

- tin Hispanique, Féret & fils, Bordeaux, 1950, vol. LII, p. 375-96 /
B.C., 05 : 860 bul.
- FOULCHE-DELBOSC (R.) : Observations sur la Célestine et Remarques sur Lazarillo de Tormes in Revue Hispanique, A. Picard & fils, Paris, 1900,
p. 28-80 et p. 81-97 / B.S.G., AE 8° sup 891.
- GARCIA DE DIEGO (Vicente) : Notas etimológicas, picardía in Revista de filología española, 1930, vol. XVIII, p. 13-14 **.
- GONZALEZ PALENCIA (Angel) : Influencia de la civilización árabe. Discursos leídos ante la Academia de la Historia, Olozaga, Madrid, 1931, en
63 p. / B.L.O., GH III 110.
Leyendo el "Lazarillo de Tormes", notas para el estudio de la novela picaresca in Escorial, Junio 1944, p; 9-45 **.
- GRANJA (Fernando de la) : La "Maçāna de la Fiesta" de Ibn al-Murābi al-Azdi in Etudes d'Orientalisme, G. P. Maisonneuve et Larose, 1952, vol. 2,
p. 591-603 / B.R.B., 848 lev.
Cuentos árabes en "El sobremesa de Timoneda" in Al-Andalus,
Madrid-Granada, 1969, vol. XXXIV, p. 381-94 / B.S.G., AE 8° sup 4091.
- HAAN (Fonger de) : Pícaros y ganapanes in Homenaje á Menéndez y Pelayo, Madrid, 1899, vol. 2, p. 149-90 / B.U.S., LEEc 6-8°.
- HEIPLE (Daniel L.) : El apellido "pícaro" se deriva de "picar". Nueva documentación sobre su etimología in La picaresca.., p. 217-30 / B.U.S.,
LEe 256 in-8°.
- HOYOS (A. de) : Sobre la etimología de pícaro in Anales de la Universidad de Murcia, Carso, 1949-50, p. 393-97 / B.U.S., P 3080-8°.
- LAZARO CARRETER (F.) : Originalidad del Buscón in Studia philologica. Homenaje ofrecido a Dámaso Alonso, Gredos, Madrid, 1961, vol. 2 p. 319-

38 / B.U.S., LPEe 89 in-8°.

MALDONADO DE GUEVARA (F.) : Para la etimología pícaro < picar in Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelaya, 1945, vol. XXI, p. 524-25 **.

MOY (T. E.) : "Pícaro" : A suggestion in The Romanic Review, Columbia University Press, New York, 1952, vol. XLIII, p. 27-33 / B.U.S., P 1120-8°.

NYKL (A. R.) : Pícaro in Revue Hispanique, C. Klincksieck, Paris, 1929, vol. LXXVII, p. 172-86 / B.S.G., AE 8° sup 891.

PERES (Henri) : Les éléments ethniques de l'Espagne musulmane et la langue arabe, au V^e/XI^e siècle in Etudes d'Orientalisme, 1952, vol. 2, p. 726-31 / B.R.B., 848 lev.

PESEUX-RICHARD (H.) : A propos du mot "pícaro" in Revue Hispanique, 1933, vol. LXXXI et dernier, p. 247-49 / B.S.G., AE 8° sup 891.

RUMEAU (A.) : Notes au Lazarillo in Les Langues Néo-Latines, mars-avril 1965, n° 172, 59^e année, fasc. n° 1, p. 16-25 / B.U.S., P 2183 in-8°.

SALDAÑA (Quintillano) : El pícaro en la literatura y en la vida españolas in Nuestro Tiempo, Madrid, 1926, XXVI (IV), p. 103-37, p. 193-218 et p. 213-46 **.

SANVISENTI (Bernardo) : Alcune osservazioni sulla parola "pícaro" et "pícaro" in Bulletin Hispanique, 1916, vol. XVIII, p. 237-46 et 1933, vol. XXXV, p. 297-98 / B.U.S., P 283-8°.

SCHIRMANN (Jefim) : L'amour spirituel dans la poésie hébraïque du Moyen Age in Les Lettres Romaines, 1^{er} fév. 1961, vol. XV, n° 3, p. 315-25 / B.U.S., P 3266-8°.

La poésie hébraïque du Moyen Age en Espagne in Mélanges de philosophie et de littérature juives, P.U.F., Paris, 1958-62, p. 171-210 / B.S.G., R 8° sup 18436 (2).

SICROFF (Albert A.) : Sobre el estilo del Lazarillo de Tormes in Nueva Revista de Filología Hispánica, 1957, vol. XI, n° 2, p. 157-70 / B.U.S., P 3552 in-8°.

SPITZER (Léo) : Esp. "Pícaro" in Revista de Filología española, 1930, vol. XVII, p. 181-82 / B.U.S., P 960-8°.

VERNET (Juan) : Las 1001 noches y su influencia en la novelística medioeval española in Real Academia de Madrid, 1959, 25^o année, p. 26-29 **.

Actes de la picaresque européenne, Etudes sociocritiques, C.E.R.S., Montpellier, 1976, en 212 p. (voir les articles de E. Cros, M. Cavillac, J. Soubeyroux sur la picaresque espagnole et H. Baader sur Le paysan parvenu ainsi que A. Thomas sur Moll Flanders) / B.S.G., col 8° 3749⁽³⁾.

Actes. Picaresque espagnole, Etudes sociocritiques, C.E.R.S., Montpellier, 1976, en 100 p. (voir les articles de J. V. Ricapito, J. Vilar, J. Ignacio Ferreras et E. Cros sur la picaresque) / B.U.S., LEO 126 in-8°.

L'Autobiographie en Espagne. Actes du II^o colloque international de la Beaume-Lès-Aix, 23-24-25 mai 1981, Université de Provence, Marseille, 1982, en 374 p. (voir notamment les articles de Ph. Lejeune, J.-L. Bonnat et E. Cros sur les techniques autobiographiques) / B.S.G., col 8° 4334⁽⁵⁾.

Colloque du Centre d'études et de discussions de littérature générale in Bulletins 1-4, Université de Bordeaux, 1951-52 (voir les exposés de Mlle Larrieu, Loiseau, Barrière, Rouche, Escarpit et Salomon sur la picaresque européenne) / B.U.S., P 1651-4°.

La picaresca. Orígenes, textos y estructuras. Actas del I congreso interna-

cional sobre la picaresca, organizado por el patronato "Arcipreste
de Hita", Fundación universitaria española, Madrid, 1979, en 1219 p.

/ B.U.S., LLe 256 in-8°.

TABLE DES MATIERES

DEUXIEME PARTIE

Le roman picaresque espagnol
genèse, influences et évolution du genre

CHAPITRE PREMIER : Genèse espagnole et influence arabe

I - Introduction	7
II - Genèse du roman picaresque espagnol	9
A/ Editions, succès et continuations du Lazarillo	9
B/ Contenu et forme du premier modèle régulateur	11
C/ Chronologie des événements et authenticité historique	13
III - Problématique de l'influence	14
A/ Facteurs internes	15
1 - Conditions politico-économiques	15
2 - Conditions socio-morales	18
3 - Conditions culturelles	23
a) Picarisme contre Idéalisme	23
b) Spiritualisme et Erasmisme	27
c) Attribution nominative	28
d) Origine littéraire et folklorique	31
B/ Facteurs externes	32
1 - Tenants de l'influence européenne	32
a) Explication étymologique	33
b) Explication folklorique et littéraire	39

2 - Tenants de l'influence arabe	43
a) Explication sociologique	43
b) Explication étymologique	44
c) Explication littéraire	45
C/ Conclusion	58
CHAPITRE DEUXIEME : Caractéristiques du genre dans les deux littératures	
I - Sur le plan thématique	61
A/ Thématique commune	62
1 - Epopée de la faim et pauvreté	62
2 - Satire anticléricale	68
3 - Critique de la justice	73
4 - Carnaval de la ruse	79
5 - Question généalogique	83
6 - Philosophie picaresque	87
B/ Thématique originale	89
1 - Gueuserie professionnelle et kudya intellectuelle	89
2 - Parodie de l'honneur et de la noblesse	93
3 - Amour en sursis et critique des femmes	101
4 - Instruction et formation socio-professionnelle	106
5 - Critique des moeurs contemporaines	110
II - Sur le plan formel	113
A/ Structure biographique et autobiographique	113
B/ Structure fragmentée et épisodique, achevée et inachevée	121
1 - Structure fragmentée et épisodique	121
2 - Structure achevée et inachevée	134
C/ Sérieux et badinage, didactisme et réalisme	139

1 - Sérieux et badinage	139
2 - Didactisme	141
3 - Réalisme	146
D/ Protagoniste mukaddi et pícáro, Protée et gueux	153
1 - Origine sociale ou picarisme	156
2 - Victime et vagabondage	157
E/ Espace-temps et itinéraires des pícáros	162
1 - Itinéraire irrégulier ou aller simple	162
2 - Itinéraire régulier ou aller et retour	168
3 - Temps de l'action : continu et discontinu	176
a) Temps discontinu	177
b) Temps continu	179
c) Temps narratif et temps commentatif	180
d) Temps projeté	182
4 - Temps de l'énonciation	182
F/ Exagération et pondération stylistique	189
1 - Conscience du métier d'écrivain	189
2 - Pondération et spontanéité stylistique	191
3 - Exagération et finesse stylistique	192
4 - Mélange de la poésie à la prose	192
III - Conclusion	193
CHAPITRE TROISIEME : Prolifération, évolution et derniers avatars du roman picaresque espagnol	
I - Prolifération et évolution du genre	197
A/ Cas de Cervantès et de ses Nouvelles picaresques	198
1 - L'illustre Fregona ou la démystification picaresque	199

2 - Rinconete y Cortadillo ou la démythification picaresque	200
3 - El Casamiento engañoso ou le respect de la tradition picaresque	202
B/ Cas de la nouvelle picaresque féminine	203
1 - La pícara Justina	203
2 - La hija de Celestina	205
C/ Cas du roman picaresque d'aventures	206
1 - La vie de l'écuyer Marcos de Obregón ou le noble pícaro	206
2 - Le frère-lai bavard ou le roturier pícaro	207
3 - Les fortunes diverses du soldat Píndaro ou le mélodrame baroque	208
4 - Le Diable boiteux ou la fiction fantastique	209
D/ Cas du roman picaresque à thèses	210
1 - Le siècle pythagoricien et la vie de Don Gregorio Guadaña	210
2 - Francisco Santos ou la tendance du costumbrismo	211
II - Derniers avatars du roman picaresque espagnol	211
1 - Quelques oeuvres évocatrices	212
2 - Vie et faits d'Estebanillo González, homme de bonne humeur	212
3 - Conclusion	213
INDEX	
I - Index des noms propres cités	216
A/ Noms de personnages historiques	216
B/ Noms de personnages littéraires	223
II - Index des noms de lieux cités	226
A/ Noms de pays et de villes	226
B/ Noms relatifs aux lieux	229
C/ Noms de tribus et de sectes	231
III - Index des mots-clefs cités	231

A/ Mots et expressions en langue espagnole	231
B/ Mots et expressions en langue arabe	233
C/ Mots et expressions en langue française	234
D/ Mots et expressions en d'autres langues	237
IV - Index de références bibliographiques	237
A/ Ouvrages	237
B/ Articles	243
V - Index bibliographique	244
A/ Ouvrages	244
B/ Dictionnaires	253
C/ Articles et revues	254
TABLE DES MATIERES	261